



ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE FLORIAN.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques.

Et chez LEBOUR, Libraire, Palais du Tribunat, aux Galeries vitrées.





Queverdo inv *Gaucher Sculp*


J. P. DE FLORIAN.



ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

NOUVELLE EDITION,

ORNÉE de *figures* et augmentée de la Vie de l'Auteur, de GUILLAUME TELL, et autres ouvrages inédits.

TOME PREMIER.

ESTELLE ET GALATÉE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART, LIBRAIRE.

M. DCCCV.

GALATÉE,

ROMAN PASTORAL,

IMITÉ

DE CERVANTES

PAR M. DE FLORIAN.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DE CHARTRES.

O vous qui, princesse ou bergère,
Deviez être l'exemple et l'idole des cœurs;
Vous qui n'aimez de vos grandeurs
Que le bien que vous pouvez faire,
Daignez souffrir qu'à vos genoux
Une villageoise étrangère
Vienne vous choisir pour sa mère:
Sa mère!... avec ce mot, l'on obtient tout de vous:

Tendez à GALATÉE une main secourable;
Elle est belle, sensible, et sage autant qu'aimable.
L'auteur la flatte, dira-t-on,
Et son livre n'est qu'une fable:
Mais si l'on y voit votre nom,
Le roman sera véritable.

VIE
DE CERVANTES.

MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA, dont les écrits ont illustré l'Espagne, amusé l'Europe, et corrigé son siècle, vécut pauvre, malheureux, et mourut presque oublié. On ignoroit encore, il y a peu d'années, quel étoit le véritable lieu de sa naissance : Madrid, Séville, Lucène, Alcala, se sont disputé cet honneur. Cervantes, ainsi qu'Homère, Camoens, et beaucoup d'autres grands hommes, trouva plusieurs patries après sa mort, et manqua du nécessaire pendant sa vie.

L'académie espagnole, sous la protection de son souverain, vient de rendre à la mémoire de Cervantes l'hommage que l'Espagne lui devoit depuis trop long-tems : elle a publié une magnifique édition du DON QUICHOTTE. Il semble qu'on ait cru que tout ce luxe typographique pouvoit réparer les torts de la nation envers l'auteur. Sa vie est à la tête, écrite, d'après les recherches les plus exactes, par un académicien distingué. Je suivrai cette autorité pour tout ce qui regarde les faits, me per-

mettant de parler des ouvrages de Cervantes selon le sentiment qu'ils m'ont inspiré.

Cervantes étoit gentilhomme, fils de Rodrigue de Cervantes et de Léonor de Cortinas. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint.

Dès son enfance il aima les livres. Il fit ses études à Madrid sous un célèbre professeur, dont il surpassa bientôt les plus habiles écoliers. La grande science de ce tems-là étoit le latin et la théologie : les parens de Cervantes en vouloient faire un ecclésiastique ou un médecin, seules professions utiles en Espagne ; mais il eut encore ce trait de commun avec plusieurs poètes célèbres, de faire des vers malgré ses parens.

Une élégie sur la mort de la reine Isabelle de Valois, plusieurs sonnets, un petit poème appelé Filène, furent ses premiers essais. Le peu d'accueil qu'on fit à ses ouvrages lui parut une injustice ; il quitta l'Espagne, et alla se fixer à Rome, où la misère le força d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva.

Dégoûté bientôt d'un emploi si peu digne de lui, Cervantes se fit soldat, et combattit avec beaucoup de valeur à la bataille de Lépante, gagnée par Don Juan d'Autriche

en 1571 : il y reçut, à la main gauche, un coup d'arquebuse dont il fut estropié toute sa vie. Cette blessure lui valut pour récompense d'être mis à l'hôpital à Messine.

Sorti de cet hôpital, le métier de soldat invalide lui parut préférable à celui de poète méprisé. Il alla s'enrôler de nouveau dans la garnison de Naples, et demeura trois ans dans cette ville. Comme il repassoit en Espagne sur une galère de Philippe II, il fut pris et conduit à Alger par Arnaute Mami, le plus redoutable des corsaires.

La fortune, qui épuisoit ses rigueurs sur le malheureux Cervantes, ne put lasser son courage. Esclave d'un maître cruel, sûr de mourir dans les tourmens, s'il osoit faire la moindre tentative pour se mettre en liberté, il concerta sa fuite avec quatorze captifs espagnols. On convint de racheter un d'entre eux qui retourneroit dans sa patrie, et reviendroit avec une barque enlever les autres pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile ; il falloit d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différens maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendroit les prendre.

Tant de difficultés paroissoient insurmon-

tables : l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif navarrois, employé par son maître à cultiver un grand jardin sur le bord de la mer, se chargea d'y creuser, dans l'endroit le plus caché, un souterrain capable de contenir les quinze Espagnols. Le Navarrois mit deux ans à cet ouvrage. Pendant ce tems on gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Maïorquin nommé Viane, dont on étoit sûr, et qui connoissoit parfaitement toute la côte de Barbarie. L'argent prêt, et le souterrain achevé, il fallut encore six mois pour que tout le monde pût s'y rendre : alors Viane se racheta, et partit après avoir juré de revenir dans peu de tems.

Cervantes avoit été l'ame de l'entreprise; ce fut lui qui s'exposa toutes les nuits pour aller chercher des vivres à ses compagnons. Dès que le jour paroissoit, il rentroit dans le souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'étoit pas obligé de se cacher, avoit sans cesse les yeux sur la mer pour découvrir si la barque ne venoit point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avoit bien observé les lieux; il les reconnut quoiqu'il fît nuit : il dirige son petit bâtiment vers le chemin où on l'attendoit avec tant d'impatience. Le jardinier, qui étoit en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle ; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain, ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur : mais hélas ! comme la proue touchoit la terre, plusieurs Maures passent et reconnoissent les Chrétiens ; ils crient aux armes : Viane tremblant reprend le large, gagne la haute mer, disparoît ; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

Cervantes les ranima : il leur fit espérer, il se flatta lui même que Viane reviendroit; mais on ne vit plus reparoître Viane. Le chagrin et l'humidité de leur demeure étroite et malsaine causèrent d'affreuses maladies à plusieurs de ces malheureux. Cervantes ne pouvoit plus suffire à nourrir les uns, à soigner les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, et le chargea d'aller chercher des vivres à sa

place. Celui qu'il choisit étoit un traître : il va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, et conduit lui-même au souterrain une troupe de soldats qui enchaînent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince leur promit la vie s'ils vouloient déclarer quel étoit l'auteur de l'entreprise. C'est moi, lui dit Cervantes : sauve mes frères, et fais-moi mourir. Le roi respecta son intrépidité, il le rendit à son maître Arnaute Mami, qui ne voulut pas faire périr un si brave homme. Le malheureux jardinier navarrois, qui avoit fait le souterrain, fut pendu par un pied, jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, trompé par la fortune, trahi par son ami, rendu à ses premiers fers, n'en devint que plus ardent à les briser. Quatre fois il échoua, et fut sur le point d'être empalé. Sa dernière tentative étoit de faire révolter tous les esclaves, d'attaquer Alger, et de s'en rendre maître. On découvrit la conspiration, et Cervantes ne fut pas mis à mort : tant il est vrai que le véritable courage en impose même aux barbares !

Il est vraisemblable que Cervantes a voulu parler de lui-même dans la Nouvelle de L'ESCLAVE, une des plus intéressantes de DON QUICHOTTE, lorsqu'il dit que « le cruel Azan, roi

» d'Alger, ne fut clément que pour un soldat
» espagnol nommé Saavedra, qui s'exposa
» souvent aux plus affreux supplices, et forma
» des entreprises qui de long-tems ne seront
» oubliées des infidèles. »

Cependant le roi d'Alger voulut être maître d'un captif si redoutable : il acheta Cervantes d'Arnaute Mami, et le resserra étroitement. Peu de tems après, ce prince, obligé d'aller à Constantinople, fit demander en Espagne la rançon de son prisonnier. La mère de Cervantes, Léonor de Cortinas, veuve et pauvre, vendit tout ce qui lui restoit, et courut à Madrid porter trois cents ducats aux Pères de la Trinité, chargés de la rédemption des captifs.

Cet argent, qui faisoit tout le bien de la veuve, étoit loin de suffire ; le roi Azan vouloit cinq cents écus d'or. Les Trinitaires, touchés de compassion, complétèrent la somme ; et Cervantes fut racheté le 19 septembre 1580, après un esclavage de cinq ans.

De retour en Espagne, dégoûté de la vie militaire, et résolu de se livrer entièrement aux lettres, il se retira près de sa mère, avec la douce espérance de la nourrir de son travail. Cervantes avoit alors trente-trois ans. Il débuta par Galatée, dont il ne donna que les six premiers livres, et qu'il n'a jamais ache-

vée. Cet ouvrage réussit assez bien. La même année il épousa Dona Catherine de Palacios: elle étoit fille de bonne maison, mais pauvre; et ce mariage ne l'enrichit pas. Pour soutenir son ménage, Cervantes fit des comédies : il assure qu'elles eurent beaucoup de succès. Mais bientôt il quitta le théâtre pour un petit emploi qu'il obtint à Séville, où il alla s'établir. C'est là qu'il a fait celles de ses NOUVELLES où il dépeint si bien les vices de cette grande ville.

Cervantes avoit près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitans d'un petit village nommé l'Argamazille prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison, et l'y laissèrent longtems. Ce fut là qu'il commença DON QUICHOTTE. Il crut se venger de ceux qui l'insultoient, en faisant de leur pays la patrie de son héros: il affecta cependant de ne pas nommer une seule fois dans son roman le village où on l'avoit si mal traité.

Il ne donna d'abord que la première partie de DON QUICHOTTE, qui ne réussit point. Cervantes connoissoit les hommes : il publia une petite brochure appelée LE SERPENTEAU. Cet ouvrage, qu'il seroit impossible de retrouver aujourd'hui, même en Espagne, sembloit être

une critique de Don Quichotte, et couvroit de ridicule ses détracteurs. Tout le monde lut cette satire, et Don Quichotte obtint par cette bagatelle la réputation que depuis il n'a due qu'à lui-même.

Alors tous les ennemis du bon goût se déchaînèrent contre Cervantes : critiques, satires, calomnies, tout fut mis en œuvre. Plus malheureux par son succès qu'il ne l'avoit jamais été par ses disgraces, il n'osa rien donner au public de plusieurs années. Son silence augmenta sa misère, sans appaiser l'envie. Heureusement le comte de Lemos et le cardinal de Tolède lui accordèrent quelques secours. Cette protection, que Cervantes a tant fait valoir, lui fut continuée jusqu'à sa mort : mais elle ne fut jamais proportionnée, ni au mérite du protégé, ni aux richesses des protecteurs.

Cervantes, impatient de marquer sa reconnoissance au comte de Lemos, lui dédia ses Nouvelles, qui parurent huit ans après la première partie de Don Quichotte. L'année suivante il donna son Voyage au Parnasse. Mais ces ouvrages lui valurent peu d'argent, et les secours du comte de Lemos furent toujours bien foibles, puisque Cervantes, pour avoir du pain, fut obligé d'imprimer huit comédies que les comédiens refusèrent de jouer.

Il sembloit destiné à tous les malheurs et à toutes les humiliations. Cette même année un Aragonois, qui prit le nom d'Avellaneda, fit une suite de Don Quichotte, suite pitoyable, sans goût, sans gaîté, sans esprit, mais dans laquelle il disoit beaucoup d'injures à Cervantes. Cette espèce de mérite fit lire l'ouvrage. Cervantes y répondit comme l'on devroit répondre à toutes les satires : il publia la seconde partie de Don Quichotte, supérieure encore à la première. Tout le monde convint de son mérite : mais plus on étoit forcé de lui rendre justice, moins on étoit fâché qu'un rival, même méprisable, insultât celui qu'il falloit admirer. L'Espagne n'est peut-être pas le seul pays du monde où la malignité, si sévère pour les bons ouvrages, est toujours indulgente pour leurs détracteurs. Tant que Cervantes vécut, on lut Avellaneda; dès qu'il fut mort, son ennemi fut oublié.

La seconde partie de Don Quichotte fut le dernier ouvrage imprimé pendant sa vie. Il travailloit encore au roman de Persiles et Sigismonde, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut : c'étoit une hydropisie. Il sentit bien qu'il ne pouvoit guérir ; et craignant de n'avoir pas le tems de finir son ouvrage, il augmenta son mal par un travail

forcé. Bientôt il fut à l'extrémité. Tranquille et serein au lit de la mort, comme il avoit été patient dans ses malheurs, sa constance et sa philosophie ne se démentirent pas un moment. Quatre jours avant d'expirer il se fit apporter son roman de PERSILES, et traça d'une main foible l'épître dédicatoire adressée au comte de Lemos, qui arrivoit en ce moment d'Italie. Cette épître mérite d'être rapportée : la voici.

A DON PEDRO FERNANDÈS DE CASTRO, comte de Lemos, etc.

» Nous avons une vieille romance espa-
» gnole qui ne me va que trop bien; celle qui
» commence par ces mots :

» La mort me presse de partir,
» Et je veux pourtant vous écrire, etc.

» Voilà précisément l'état où je suis. Ils m'ont
» donné hier l'extrême-onction; je me meurs,
» et je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous
» dire combien votre arrivée en Espagne me
» cause de plaisir. La joie que j'en ai auroit
» dû me sauver la vie; mais la volonté de
» Dieu soit faite! Votre excellence saura du
» moins que ma reconnoissance a duré autant
» que mes jours. J'ai bien du regret de ne
» pouvoir pas finir certains ouvrages que je

» vous destinois, comme les SEMAINES DU
» JARDIN, le GRAND BERNARD, et les derniers
» livres de GALATÉE, pour laquelle je sais que
» vous avez de l'amitié : mais il faudroit pour
» cela un miracle du Tout-Puissant, et je ne
» lui demande que d'avoir soin de votre ex-
» cellence.

» A Madrid, ce 19 avril 1616.

MICHEL DE CERVANTES.

Il mourut le 23 du même mois, âgé de soixante-huit ans et six mois. Le même jour Shakespear mourut à Stratford, dans le comté de Warwick.

L'homme qui s'est conduit chez les Algériens comme nous l'avons vu, qui a fait DON QUICHOTTE, et qui écrit en mourant la lettre que l'on vient de lire, n'étoit pas un homme ordinaire.

DES OUVRAGES

DES OUVRAGES
DE CERVANTES.

Les premières poésies de Cervantes ne sont pas très-connues, et ne méritent guère de l'être. Ses sonnets, ses élégies, se ressentent trop du goût de son tems. Son plus bel ouvrage, celui qui a fait sa réputation, c'est le roman de Don Quichotte.

La raison, la gaîté, la fine ironie répandues dans cet ouvrage, l'extrême vérité des portraits, la pureté, le naturel du style, ont rendu ce livre immortel. Je sais qu'il ne plaît pas également à tous les lecteurs français qui ne le lisent pas en espagnol : c'est la faute de la seule traduction que nous en ayons ; elle est trop loin de l'élégance, de la finesse de l'original. Il semble que le traducteur ait regardé Don Quichotte comme un roman ordinaire, dont le seul mérite étoit d'être plaisant. Il a rendu le mot espagnol par le mot français qu'il trouvoit dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : il a oublié que, sur-tout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais.

La manière dont il a traduit les morceaux de poésie, qui sont en grand nombre dans Don Quichotte, feroit penser que les vers espagnols sont ridicules. Cependant ils sont presque tous agréables, peut-être un peu trop recherchés : mais Cervantes écrivoit pour sa nation, dont le goût ne ressemble pas au nôtre; et son traducteur, qui écrivoit pour nous, pouvoit, en conservant les pensées de Cervantes, affoiblir quelques comparaisons, adoucir quelques images, et sur-tout donner de la douceur et de l'harmonie à ses vers. Il paroît n'avoir songé qu'à être littéral; et c'est encore un défaut pour des Français. Presque tous les livres étrangers nous paroissent trop prolixes : Don Quichotte même a des longueurs et des traits de mauvais goût qu'il falloit retrancher, sans craindre le reproche de n'être pas exact. Quand on traduit un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidelle.

Malgré tous ces défauts, l'ouvrage est si bon par lui-même, les épisodes si intéressans, les aventures si comiques, que tout le monde le connoît, tout le monde le relit ; nos tapisseries, nos tableaux, nos estampes nous offrent par-tout Don Quichotte ; et il n'est point d'enfant qui ne rie en reconnoissant Sancho Pança.

Les NOUVELLES de CERVANTES ne valent pas DON QUICHOTTE, à beaucoup près. Il en a fait douze; et quatre seulement sont dignes de lui : LE CURIEUX IMPERTINENT, qu'il a inséré dans DON QUICHOTTE; RINCONET et CORTADILLE, tableau grotesque, mais vrai, des fripons de Séville; LA FORCE DU SANG, la plus intéressante, la mieux conduite de toutes; et le DIALOGUE DES DEUX CHIENS. Cette dernière est une critique charmante, pleine de philosophie et de gaîté : les mœurs espagnoles y sont peintes avec tout le naturel et tout l'esprit de Cervantes. On nous a donné, il y a quelques années, une traduction française de ces douze NOUVELLES; mais il faut les lire dans l'original.

Le VOYAGE AU PARNASSE est un ouvrage en vers, divisé par chapitres. Cervantes feint qu'Apollon, menacé par des légions de mauvais poètes, envoie Mercure en Espagne rassembler tous ses favoris pour les conduire à la défense du Parnasse. Mercure vient trouver Cervantes, et lui montre la liste de ceux qu'Apollon appelle, et de ceux qu'il faudra combattre. On sent combien cette fiction peut prêter à un homme d'esprit que des sots ont outragé. Cet ouvrage n'est pas très-agréable, et ne peut être piquant pour nous; je n'en

connois point de traduction, non plus que de ses comédies.

Elles sont au nombre de huit, et Cervantes dit dans son prologue qu'il en a fait vingt ou trente. Cette incertitude paroîtra singulière à ceux qui savent combien une comédie est difficile à faire. Quoi qu'il en soit, celles qui nous restent diminuent nos regrets sur celles qui sont perdues. Je les ai toutes lues avec attention, aucune n'est supportable : point d'intérêt, point de conduite, souvent de l'esprit, toujours de l'invraisemblance ; voilà le fond de toutes ces pièces. Dans celle qui s'appelle L'HEUREUX RUFIEN, le héros, après avoir été, au premier acte, le plus grand coquin de Séville, se fait Jacobin au Mexique dans le second acte : il est l'exemple du couvent. Il a de fréquens combats sur le theâtre avec le diable, et demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter au lit de la mort une dame du pays dont la vie a été fort déréglée, le père Crux, c'est ainsi qu'il s'appelle, la presse en vain de se confesser; la malade s'y refuse; elle se croit trop coupable pour espérer son pardon : alors le père Crux, qui veut la sauver de l'impénitence finale, lui propose de se charger de ses péchés, et de lui donner ses mérites. Le troc se fait, le marché se signe, la mourante se con-

fesse, les anges viennent recevoir son ame; les diables s'emparent du Jacobin, qui voit tout son corps couvert d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt, et fait des miracles. Voilà une des comédies de l'auteur de Don Quichotte, et c'est peut-être la meilleure.

Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces, que les Espagnols appellent Entremesès : ces ouvrages valent mieux que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel; quelques-uns sont trop libres, mais deux sur-tout sont charmans : l'un, appelé la Cave de Salamanque, est précisément notre Soldat magicien; on a calqué l'opéra-comique français sur l'ouvrage espagnol: l'autre, nommé le Tableau merveilleux, a fourni à Piron l'idée d'un opéra en vaudevilles, le faux Prodige, beaucoup moins joli que la petite pièce de Cervantes.

Persiles et Sigismonde, dont nous avons deux traductions assez peu fidelles, est un long roman chargé d'épisodes et d'aventures presque toujours incroyables. Il semble que Cervantes ait voulu imiter ces anciens romans grecs, estimés encore, et admirés autrefois. Mais toute son imagination, qui n'a jamais peut-être autant brillé que dans Persiles, ne

peut rendre ses héros intéressans : leurs courses inutiles, leurs dangers invraisemblables, le mélange continuel de dévotion et d'amour, ont empêché ce livre d'atteindre à la réputation de son auteur. Cependant l'élégance du style, la vérité de quelques tableaux, et l'épisode de Ruperte, suffiroient pour le rendre précieux.

Il me reste à parler de GALATÉE, qui fut son premier ouvrage. Dans le tems qu'il l'écrivit, l'Espagne étoit la nation du monde la plus galante : l'amour faisoit l'unique occupation des Espagnols, et le sujet de tous leurs livres. Montemayor, célèbre poète, venoit de donner un roman de DIANE, que l'on a traduit en français. Cet ouvrage eut un grand succès, et le méritoit à quelques égards : un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse, et la naïveté touchante qui règne sur-tout dans la NOUVELLE DU MAURE ABINDARRAÈS, rachètent aux yeux des connoisseurs le fonds d'invraisemblance, les histoires de magie et le manque d'action que l'on reproche à la DIANE de Montemayor.

Cervantes qui connoissoit tous ces défauts, comme on peut le voir dans l'EXAMEN DE LA BIBLIOTHÈQUE DE DON QUICHOTTE, en évita quelques-uns dans GALATÉE, mais ne les évita

pas tous. Ses aventures sont plus naturelles, ses personnages plus intéressans ; mais son style, et sur-tout ses vers, le mettent au-dessous de Montemayor. Gâté par le malheureux goût de scholastique qui régnoit alors, Cervantes fait disserter ses bergers comme s'ils étoient sur les bancs. Ils prononcent de longs traités pour ou contre l'amour ; ils y citent Minos, Ixion, Marc Antoine, Rodrigue, tous les héros de la fable et de l'histoire ; si Tircis veut consoler son ami de ce qu'il ne peut rien obtenir de sa bergère, il lui parle ainsi (1) : » On dit par-tout que Galatée est encore plus » belle qu'elle n'est cruelle ; mais on ajoute » que sur toutes choses elle est spirituelle. Or, » si c'est la vérité, comme cela doit l'être, il » s'ensuit de son esprit, qu'elle doit se con- » noître elle-même ; de cette connoissance, » qu'elle doit s'estimer ; de cette estime, » qu'elle ne veut pas se perdre ; et de cette » volonté, qu'elle ne veut pas céder à tes » desirs. »

---

(1) Mas fama tiene Galatea de hermosa que de cruel; pero sobre todo se dice que es discreta ; y si esto es la verdad, como lo deve ser, de su discrecion nace el conocerse, y de conocerse estimarse, y de estimarse no querer perderse, y de no querer perderse viene el no querer contentarte. Galatea, lib. II., pag. 68.

Dans un autre endroit, un amant éloigné de sa maîtresse, dit en vers (1) : « Quoique » je paroisse voir, entendre et sentir, je ne » suis qu'un fantôme formé par l'amour, et » soutenu par la seule espérance. »

Dans tout l'ouvrage, le soleil n'éclaire le monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de Galatée (2).

En voilà bien assez pour donner une idée du mauvais goût qui régnoit alors, et auquel Cervantes lui-même n'a pas échappé. Mais au milieu de toutes ces folies on trouve des idées charmantes, du sentiment vrai, bien exprimé, des situations attachantes, les mouvemens et les combats du cœur. Voilà ce qui m'a fait choisir la GALATÉE de Cervantes pour en donner une imitation. Jusqu'à présent personne ne l'a traduite ; et ce roman est absolument inconnu aux Français.

Comme il est très-possible que mon travail ne réussisse point, je dois, pour la gloire de Cervantes, convenir ici de tous les change-

---

(1) Y aunque muestro que veo, oigo, y siento,
Fantasma soi por el amor formada,
Que con sola esperanza me sustento.

(2) Ante la luz de unos serenos ojos
Que al sol dan luz con que da luz al suelo.

mens que j'ai faits à son ouvrage. GALATÉE, dans l'original, a six livres et n'est point achevée : j'ai réduit ces six livres à trois, et je l'ai finie dans un quatrième. Presque nulle part je n'ai traduit ; les vers sur-tout ne ressemblent à l'espagnol que dans les endroits cités. Je n'ai pris que le fonds des aventures, j'y ai même changé des circonstances quand je l'ai cru nécessaire : j'ai ajouté des scènes entières, comme le troc des houlettes dans le premier livre ; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second, les adieux au chien d'Élicio dans le troisième : le quatrième en entier est de mon invention.

On me reprochera sans doute le trop grand nombre d'épisodes, et le peu d'événemens qui arrivent à Galatée : dans Cervantes il y a deux fois plus d'épisodes, et Galatée paroît beaucoup moins. Montèmayor a fait la même faute dans sa DIANE, qui n'est proprement qu'un recueil d'histoires différentes. Tel étoit le goût du siècle ; tels ont été nos grands romans français, si long-tems à la mode, et dont les auteurs avoient pris les Espagnols pour modèles. Quant aux batailles, aux duels, qu'on sera peut-être étonné de trouver dans un ouvrage pastoral, c'est un tribut que Cervantes payoit à sa nation. Je ne connois point de ro-

man, point de comédie espagnole sans combats. Ce peuple, un des plus vaillans de l'Europe, et sans contredit le plus passionné, a besoin, pour qu'un livre l'amuse, d'y trouver des récits de guerre et d'amour. D'ailleurs, on doit pardonner à Cervantes, qui avoit eu lui-même des aventures extraordinaires, d'avoir imaginé qu'elles seroient vraisemblables dans un roman.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le jugement que j'ai osé porter de tous les ouvrages de Cervantes. Malgré l'étude particulière que j'ai faite de sa langue, je ne m'en serois pas rapporté uniquement à moi : mais j'ai été guidé par les lumières d'un Espagnol (1) qui aime les lettres autant que sa patrie, et qui a de commun avec Cervantes d'être encore plus célèbre par ses talens que par ses malheurs.

---

(1) M. le comte de Pilos.





Queverdo inv. *Dambrun Sculp*

GALATÉE.

LIVRE PREMIER.

Avant que le soleil ait éclairé nos plaines,
Je fais retentir les échos;
Je fatigue les bois, les prés et les fontaines
Du triste récit de mes maux :
Mais les échos, les bois, les prés et les ruisseaux,
Ne peuvent soulager mes peines.

Sur les gazons fleuris, à l'ombrage des chênes,
Je ne trouve plus le repos;
Je gémis, le ramier joint ses plaintes aux miennes,
Mes larmes troublent les ruisseaux :
Mais les ruisseaux, les prés, les bois et les échos,
Ne peuvent soulager mes peines (1).

Telles étoient les plaintes d'Élicio, berger des rives du Tage. La nature l'avoit comblé de ses dons; mais la fortune et l'amour ne l'avoient pas traité comme la nature. Depuis long-tems il aimoit Galatée, sans pouvoir encore se flatter d'en être aimé. Galatée étoit une simple bergère du même village qu'Élicio; mais

(1) Y assi un pequenno alivio al dolor mio
No hallo en monte, en llano, en prado, en rio.

elle eût été la reine du monde, si le monde s'étoit donné à la plus belle et à la plus sage.

C'est de Galatée et d'Élicio que je vais raconter les aventures; j'y joindrai celles de plusieurs amans que l'Amour voulut éprouver: je décrirai les mœurs du village. Vous, qui n'êtes heureux qu'aux champs; vous, ames sensibles, pour qui l'aspect d'une campagne riante, le bruit d'une source d'eau vive, sont des plaisirs presque aussi touchans que celui de faire une bonne action, puissiez-vous trouver quelque douceur à me lire!

De tous les bergers qui aimèrent Galatée, Élicio fut le plus tendre et le moins hardi. Son respect n'étoit pas la seule raison de sa timidité: Mœris, père de Galatée, étoit le plus riche laboureur du canton; Élicio n'avoit pour tout bien qu'une cabane et quelques chèvres.

Érastre, son rival, étoit moins pauvre, sans être plus heureux. Érastre, jusqu'alors le plus insensible des pâtres, n'avoit pu résister aux charmes de Galatée; mais il ne se flattoit pas de lui plaire: trop simple pour être aimable, il savoit mieux sentir que s'exprimer; la nature, en le formant, s'étoit contentée de lui donner un bon cœur.

Un jour qu'Élicio, dans un vallon solitaire,

songeoit à celle qu'il aimoit, il vit venir Érastre, précédé de son troupeau dont il laissoit la conduite à ses chiens. Ces bons animaux sembloient deviner que leur maître étoit trop amoureux pour s'occuper de ses brebis ; ils tournoient autour d'elles, pressoient les paresseuses, ramenoient celles qui s'écartoient, et faisoient à la fois leur devoir et celui du berger.

Dès qu'Érastre fut près d Élicio : J'espère, lui dit-il, que vous n'êtes pas fâché de ce que j'aime Galatée; vous savez qu'il est impossible de ne pas l'aimer : oui, je consens que mes agneaux, au moment où je les sevrerai, ne trouvent dans les prairies que des herbes venimeuses, s'il n'est pas vrai que mille fois j'ai tenté d'oublier mon amour. J'ai consulté tous les médecins du pays, aucun n'a pu me guérir, et je viens vous demander la permission de mourir avec mon mal. Vous ne risquez rien en me l'accordant : puisque vous, qui êtes le plus aimable des bergers, vous ne pouvez attendrir Galatée, que craignez-vous d'un pâtre comme moi ?

Élicio sourit à ce discours : Mon ami, lui dit-il, je n'ai pas le droit d'être jaloux ; tes chagrins sont les miens, ils doivent nous rendre chers l'un à l'autre. Dès ce moment ne nous quittons plus; nous parlerons de Galatée,

et l'amitié soulagera sans doute les peines que nous cause l'amour.

Les deux rivaux devenus amis, alloient accorder leurs musettes quand Galatée avec son troupeau parut sur la colline. Un simple corset, un jupon d'étoffe commune composoient toute sa parure; sa taille seule rendoit cet habit charmant : ses longs cheveux blonds flottoient sur ses épaules; un chapeau de paille garantissoit son visage de l'ardeur du soleil. Simple comme la fleur des champs, elle étoit belle, et ne le savoit pas.

Élicio s'avance pour lui parler; mais les chiens de Galatée, qui ne laissoient approcher personne du troupeau, courent en grondant sur le berger. A peine l'ont-ils reconnu, que, honteux de leur méprise, ils baissent le cou, le flattent de leurs queues, et vont cacher leurs têtes sous ses mains caressantes. Le bélier conducteur, qu'Élicio avoit souvent nourri de son pain, l'aperçoit et vient à lui, la tête haute, en agitant sa sonnette : toutes les brebis le suivent. Élicio leur ouvre sa panetière, il distribue aux chiens et au troupeau tout ce qu'elle contenoit; des larmes de joie coulent de ses yeux : et la bergère, embarrassée de voir ses moutons reconnoître si bien son amant, se hâte d'arriver au bélier, le frappe de sa hou-



Et la bergère embarrassée de voir ses moutons reconnoître si bien son amant.

Queverdo inv. P. Bayney Sculp.

lette, en rougissant, et le force de s'éloigner d'Élicio.

Le berger lui reprocha ce mouvement de colère : Pourquoi, dit-il, punir vos brebis, quand c'est moi que vous voulez punir? Ces pâturages sont les meilleurs du canton; vous pouvez, en me fuyant, laisser ici vos agneaux, j'oublierai mes chèvres pour en avoir soin. Si cette faveur vous semble trop grande, choisissez l'endroit où vous voulez passer la journée, je m'en éloignerai pour qu'il vous soit plus agréable. Élicio, répondit Galatée, ce n'est pas pour vous fuir que je détourne mes moutons; je les mène au ruisseau des Palmiers, où je dois trouver ma chère Florise. Je suis reconnoissante de vos offres; je vous le prouve en dissipant vos soupçons. Elle parloit encore et continuoit son chemin: Érastre lui cria de loin: Puisses-tu devenir amoureuse de quelqu'un qui te traite comme tu nous traites! puisses-tu.... Il en auroit dit davantage si Galatée, en s'éloignant toujours, ne s'étoit mise à chanter. L'amant le plus en colère aime encore mieux écouter sa maîtresse, que de lui dire des injures : Érastre se tut; Galatée chanta ces paroles :

Les soins de mon troupeau m'occupent toute entière;
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur :

Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire,
S'ils sont contens, rien ne manque à mon cœur.

Je dors toute la nuit; quand l'aube va paroître,
Sans crainte et sans desir je vois venir le jour :
Ce doux repos m'est cher; je ne veux point connoître
Ce vieux enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retraite!
Trop heureuses brebis, un chien sûr vous défend :
Pour me défendre, hélas! je n'ai qu'une houlette;
Mais c'est assez pour combattre un enfant.

En achevant sa chanson, Galatée étoit arrivée au ruisseau des Palmiers. Florise l'attendoit; Florise, sa meilleure amie, la confidente de ses plus secrètes pensées. Elles s'assirent au bord de l'eau, et s'amusoient à cueillir des fleurs, lorsqu'elles aperçurent une bergère qui leur était inconnue. Cette étrangère, jeune et belle, paroissoit accablée d'un chagrin profond. De tems en tems elle s'arrêtoit, soupiroit, et regardoit le ciel avec des yeux mouillés de larmes. Trop occupée de ses malheurs pour apercevoir Galatée, elle s'approcha du ruisseau, prit de l'eau dans sa main, et lava ses yeux fatigués de pleurer. Hélas! dit-elle, il n'y a point d'eau qui puisse éteindre le feu dont je suis consumée.

Galatée et Florise coururent vers l'étrangère : Si

Si le ciel, lui dirent-elles, est aussi touché de vos pleurs que nous le sommes, bientôt vous n'aurez plus sujet d'en répandre. Nous plaignons vos malheurs sans les connoître : souvent on les soulage en les racontant; mais nous n'osons vous demander un récit qui peut coûter à votre cœur. Ce récit, répondit l'inconnue, me privera peut-être de l'amitié que vous semblez me promettre. Quand vous saurez que l'amour a causé mes maux, puis-je espérer que vous les plaindrez encore? Les bergères, après l'avoir rassurée, la conduisirent dans un bosquet écarté; elles s'assirent à l'ombre, et l'étrangère commença son histoire.

Mon village est sur les rives de l'Hénarès, célèbre par la fraîcheur de son onde : mon père est laboureur; les travaux champêtres occupoient seuls ma vie : tous les matins je menois paître mes brebis. Seule au milieu des bois, la solitude ne m'ennuyoit point; j'écoutois les oiseaux, je chantois avec eux; je cueillois la rose vermeille, le lis sans tache, l'œillet bigarré; un bouquet rendoit heureuse ma journée; je n'aimois rien que mes agneaux; je ne cherchois dans la campagne que des fleurs et de l'ombre.

Combien de fois me suis-je moquée des

larmes et des soupirs de quelques bergères qui me confioient leurs amours! Je me souviens qu'un jour la jeune Lidie vint se jeter à mon cou, et me baigna de ses pleurs. Alarmée de son désespoir, j'essuie ses yeux en l'embrassant; je lui demande avec tendresse quel affreux malheur lui coûte tant de larmes. Ton père est-il mort? m'écriai-je; as-tu perdu ton troupeau? Ah! ma chère Téolinde, me répondit-elle, rien ne peut me consoler. . . . il est parti.... il est parti.... et ce matin j'ai vu la bergère Léocadie avec le ruban couleur de rose que j'avois donné l'autre jour à cet ingrat. Je vous avoue, aimables bergères, que je ne pus m'empêcher de rire à ce récit entrecoupé de sanglots. Lidie en fut offensée; elle me regarda, baissa la tête, et s'éloigna de moi. Je voulus la retenir: Téolinde, me dit-elle, puissiez-vous connoître un jour le mal que je souffre, et trouver dans vos confidentes la pitié que je trouve en vous! Tel fut son souhait: peut-être est-ce vous, bergères, qui l'accomplirez aujourd'hui.

J'étois libre et heureuse: je ne le fus pas long-tems. Un jour, c'etoit la veille de la fête du village, j'étois allée avec plusieurs bergères, chercher des rameaux et des fleurs pour en orner notre temple: nous trouvâmes sur le

chemin une troupe de bergers assis à l'ombre des myrtes; tous étoient nos amis ou nos parens : ils vinrent au-devant de nous. Six d'entre eux s'offrirent pour aller chercher les rameaux dont nous avions besoin : nous acceptâmes lenr offre, et nous demeurâmes avec le reste de leurs compagnons.

Parmi ces jeunes gens étoit un étranger que je voyois pour la première fois. A peine je l'eus regardé, que je sentis courir dans mes veines un feu qui m'étoit inconnu : je me doutai pourtant de ce que c'étoit. Lidie étoit là; je pensai tomber aux genoux de Lidie, et lui demander pardon de ne pas avoir plaint dans elle le mal que je sentois déjà.

Il étoit aisé de lire sur mon visage ce qui se passoit dans mon ame; mais tout le monde étoit occupé de l'étranger. On lui demandoit d'achever une chanson que notre arrivée avoit interrompue : il la reprit et je tremblai qu'elle ne parlât d'amour. S'il est amoureux, me disois-je, il ne doit songer qu'à l'amour. Heureusement il ne chanta que les plaisirs de la vie pastorale, et les moyens de conserver les troupeaux : il ne dit rien de ce qui fait mourir les bergères.

A peine avoit-il achevé, que nous vîmes re-

venir ceux qui étoient allés nous couper des rameaux. Ils en étoient si chargés que, marchant sur la même ligne, serrés les uns contre les autres, on auroit cru voir s'approcher une petite colline toute couverte de ses arbres. Quand ils furent près de nous, ils entonnèrent une ronde villageoise à laquelle nous répondîmes. Bientôt ils déposèrent leurs fardeaux, et vinrent offrir à chaque bergère une guirlande de différentes fleurs. Nous acceptâmes leurs dons, et nous nous disposions à retourner au village, lorsque le plus vieux d'entre eux, nommé Éleuco, nous arrêta : Il faut, dit-il, que chacune de vous nous récompense de nos peines, en donnant sa guirlande à celui qu'elle aimera le mieux. Cela est trop juste, répondit une de mes compagnes en posant sa guirlande sur la tête de son cousin : les autres suivirent son exemple, et choisirent toutes un de leurs parens. Je restai la dernière, et par bonheur je n'avois point là de cousin.

Je fis semblant d'être incertaine; puis m'approchant de l'inconnu : Je vous donne cette guirlande, lui dis-je, au nom de toutes mes compagnes, pour vous remercier du plaisir que nous a fait votre chanson. Je prononçai ce peu de mots tout d'une haleine, sans oser lever les yeux sur celui que je couronnois; et



ma main trembloit si fort, que la guirlande pensa m'échapper.

L'étranger reçut mon bienfait avec reconnoissance et modestie : il saisit l'instant où personne ne pouvoit l'entendre pour me dire à voix basse : Je vous ai payé bien cher la guirlande que j'ai reçue : vous ne m'avez donné que des fleurs; et moi... Il ne put achever. Mes compagnes me pressoient de partir : je ne lui répondis pas; mais je le regardai le plus long-tems qu'il me fut possible. Je ne m'occupai que de lui pendant le chemin; je ne songeai qu'à lui quand je fus arrivée.

Le lendemain, jour de la fête, après avoir adoré l'éternel, tous les habitans du village et des environs se rassemblèrent sur la grande place pour s'exercer à différens jeux champêtres. Une troupe de jeunes gens, fiers de leur âge, de leur force, de leur agilité, se présente pour disputer le prix de la lutte, du saut, de la course. Chacun d'eux paroît devoir l'emporter. Je ne m'intéressois que pour un seul; mes vœux furent exaucés. Artidore, c'étoit le nom de mon étranger, fut vainqueur dans tous les jeux, fut applaudi par tout le monde. Alanio, disoit-on, court mieux que Silvain; Marsille est plus fort que Lisandre; mais Artidore l'emporte sur tous. J'écoutois ces paroles, et

n'osois pas les redire : mais je faisois semblant de ne pas les avoir entendues, pour me les faire répéter.

Ce beau jour finit. Le lendemain nous nous rassemblâmes une douzaine de jeunes filles, l'élite du village. Précédées d'une musette, et nous tenant toutes par la main, nous allâmes gagner, en dansant, une prairie où nous trouvâmes Artidore avec tous nos jeunes gens. Dès qu'ils nous virent, ils coururent se mêler à notre danse; chaque berger sépara deux bergères, et rompit notre chaîne pour la doubler. Alors les flûtes, les tambourins, se joignirent à notre musette : la danse devint plus vive, et mon bonheur voulut que ma main se trouvât dans celle d'Artidore. Le saisissement que cette main me causa, pensa me faire rompre la chaîne. Artidore s'en aperçut, et m'enleva fortement en me pressant contre son sein; le remède étoit pire que le mal.

La danse finie, nous nous assîmes sur l'herbe. Tout le monde desiroit d'entendre chanter Artidore : il y consentit. Je n'ai jamais oublié sa chanson; et je vais vous la répéter, malgré les pleurs que je donnerai peut-être à un si doux souvenir.

Jamais nous ne verrions briller un jour serein;
Toujours par la douleur l'ame seroit flétrie,

Si l'amour ne venoit consoler notre vie,
Et semer quelques fleurs sur ce triste chemin.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines;
Et tu sais doubler leur plaisir.

Il n'est point de malheur pour un amant aimé;
D'un seul mot, d'un souris, dépend sa destinée :
Le sort voudroit en vain la rendre infortunée;
On lui dit, JE VOUS AIME, et son cœur est calmé.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines;
Et tu sais doubler leur plaisir.

L'autre jour deux amans, à l'ombre d'un tilleul,
Sur leur hymen futur se contoient leurs alarmes;
J'entendis qu'ils disoient, en essuyant leurs larmes,
Souffrir deux est plus doux que d'être heureux tout seul.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines;
Et tu sais doubler leur plaisir.

Il étoit tems de retourner au village : chaque berger offrit le bras à sa bergère. Soit hasard, soit adresse, Artidore me donna la main. Nous marchions en silence, sans oser nous regarder; mais chacun de nous deux observoit l'instant où l'autre ne pouvoit le voir, pour lui jeter un coup d'œil; et dès que nos

yeux se rencontroient, ils se baissoient vers la terre. Enfin je lui dis : Artidore, le peu de jours que vous nous donnez vous sembleront des années, si vous avez laissé dans votre village quelqu'un qui vous soit cher. Je donnerois tout ce que je possède, me répondit-il, pour que ces heureux jours durassent autant que ma vie. —Vous aimez donc bien les fêtes? —Ah! ce ne sont pas les fêtes..... Il fit un soupir; je soupirai aussi : il me serra la main; je ne crois pas le lui avoir rendu.

Nous en étions là, lorsque le vieux Éleuco, dont on respectoit tous les avis, proposa de chanter une ronde, pour rentrer dans le village aussi gaîment que nous en étions sortis. Je m'en chargeai volontiers; et saisissant cette occasion de donner quelques avis à Artidore, voici la ronde que je chantai en le regardant :

Voulez-vous être heureux amant?
Soyez guidé par le mystère;
Celui qui sait le mieux se taire
En amour est le plus savant.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret (1).

---

(1) En los estados de Amor
Nadie llega a ser perfeto
Sino el honesto y secreto.

En vain de l'amour on médit,
Le secret épure sa flamme ;
L'amour est la vertu de l'ame
Quand le mystère le conduit.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Souvent un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance (1) ;
Cachez jusqu'à votre souffrance
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Ne confiez qu'à votre cœur
Vos succès et votre victoire ;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

J'ignore si ma chanson plut à Artidore ; mais il en profita. Pendant tout le séjour qu'il

---

Para llegar al suave
Gusto de amor, si se acierta,
Es el secreto la puerta,
Y la honestidad la llave.

(1) Es ya caso averiguado,
Que no se puede negar,
Que a vezes pierde el hablar
Lo que el callar ha ganado.

fit avec nous, il mit tant de circonspection, tant de prudence dans les soins qu'il me rendit, que la langue la plus maligne ne trouva pas un seul mot à dire.

J'étois certaine d'être aimée, et je n'avois pu cacher à mon amant que mon cœur étoit à lui. Nous étions convenus qu'il retourneroit à son village, comme il l'avoit annoncé, et que peu de jours après il enverroit un ami de sa famille me demander à mon père. Nous étions sûrs tous deux que nos parens consentiroient à ce mariage : tout sembloit d'accord avec nos projets, quand, deux jours avant le départ d'Artidore, mon malheur fit revenir ma sœur jumelle d'un village voisin où elle étoit allée voir une de mes tantes.

Cette sœur, par une fatalité bien rare, est mon portrait vivant. Son visage, sa taille, sa voix, tout est si semblable entre nous deux, que nos parens nous donnoient des habits différens pour nous reconnoître. Mais nos caractères sont bien loin de cette ressemblance; et si nos cœurs avoient été jumeaux, je ne verserois pas tant de larmes.

Dès le lendemain de son retour, ma sœur fit sortir le troupeau, et le conduisit au pâturage avant que je fusse éveillée. Je voulus aller la rejoindre; mais mon père me retint toute la

journée : il fallut renoncer à l'espérance de voir Artidore. Le soir ma sœur revint, et me dit avec mystère qu'elle avoit à me parler de quelque chose d'important. Le cœur me battit; je devinai mon malheur. J'allai m'enfermer avec elle : jugez de ce que je devins en entendant ces paroles :

Ce matin, ma sœur, je conduisois le troupeau sur les rives de l'Hénarès, lorsque j'ai vu venir à moi un jeune berger qui m'est inconnu : il m'a saluée, et m'a pris la main avec une familiarité qui m'a surprise et offensée. Mon silence, et l'altération qu'il a dû remarquer sur mon visage, n'ont pas été capables d'arrêter ses transports. Eh quoi! ma belle Téolinde, m'a-t-il dit, ne reconnoissez-vous pas celui qui vous aime plus que lui-même? J'ai bien vu, ma sœur, que j'étois prise pour vous; mais comme votre réputation m'est chère, et qu'un berger aussi hardi pourroit lui faire grand tort, j'ai voulu vous débarrasser pour jamais de cet importun. Je me suis gardée de lui dire qu'il se trompoit; et, prenant le ton que Téolinde auroit dû toujours avoir, j'ai répondu à ses discours avec une fierté, avec un dédain qui l'ont fort étonné; ce qui ne vous justifie pas trop, ma sœur: mais, heureusement pour vous, mes paroles

lui ont fait impression; il m'a quittée en me nommant perfide, ingrate; et je crois pouvoir vous répondre que vous ne le reverrez plus.

Vous comprenez, aimables bergères, combien je souffrois pendant ce récit. J'aurois donné la moitié de ma vie pour être au lendemain, pour aller à l'instant même détromper mon malheureux amant. Ah! que la nuit me parut longue! Les étoiles brilloient encore, que j'étois déjà dans les champs. Jamais mes pauvres brebis n'avoient marché si vîte. J'arrive à l'endroit où j'avois coutume de trouver Artidore; je le cherche, je l'appelle, je parcours le rivage, le bois, la campagne; je ne trouve point Artidore. Reviens, m'écriai-je; reviens, mon bien-aimé! voici la véritable Téolinde, celle qui ne vit que pour t'aimer. L'écho répète mes paroles, et Artidore ne vient point. Enfin, lassée de tant de recherches, je vais m'asseoir au pied d'un saule, et j'attends que le jour soit plus grand, pour courir de nouveau tous les lieux que j'avois parcourus.

A peine l'aube du matin laissoit distinguer les objets, que j'aperçois des caractères tracés sur l'écorce d'un peuplier blanc. Je regarde, je reconnois la main d'Artidore, et je ne sais

comment je pus lire sans mourir les vers que voici :

O vous dont l'inconstance égale la beauté,
Vous qui comptez pour rien vos sermens et ma vie,
Vous ordonnez qu'elle me soit ravie !
Elle est à vous, comme ma liberté.
J'obéirai, cruelle, à votre ordre terrible ;
Vous ne me verrez plus : mais, à mon dernier jour,
Je veux parler de mon amour ;
Oui, je veux répéter à votre ame insensible
Le serment que je fis, hélas ! pour mon malheur :
En l'écrivant sur l'écorce flexible,
Il restera gravé mieux que dans votre cœur.
Adieu ; jusqu'au tombeau le mien vous a chérie :
Pour ne plus vous le dire, il a fallu mourir ;
Si mon trépas vous arrache un soupir,
Ma mort sera plus douce que ma vie (1).

Je lus deux fois, sans pleurer, ces tristes adieux : je voulus les relire encore, mais les larmes m'en empêchèrent ; et si ces larmes

(1) Las letras que fijaré
En esta aspera corteza
Creceran con mas firmeza
Que no ha crecido tu fé :
Y en caso tan desdichado,
Tendre por dulce partido,
Si fui vivo aborrecido,
Ser muerto, y por ti llorado.

n'étoient venues, je serois morte sur-le-champ. La douleur m'ôta dès ce moment le peu de raison que l'amour m'avoit laissé. Je résolus de tout abandonner pour courir après Artidore. Je voulois partir sur-le-champ; mais je ne pouvois quitter ce peuplier où mon arrêt étoit tracé. J'essaie inutilement d'enlever cette écorce; je la baise mille fois, je la baigne de mes pleurs, et je prends la fuite à travers la campagne, en répétant les derniers mots que j'avois lus.

J'arrive sur ces bords; ils ne sont pas éloignés de la patrie de mon amant. Jusqu'à présent personne n'a pu me donner de ses nouvelles. Je veux le chercher encore quelques jours; mais si ma recherche est vaine, si mon Artidore n'est plus, mon parti est pris, je le suivrai : oui, s'écria-t-elle en fondant en larmes, je le suivrai! c'est ma dernière espérance.

Tel fut le récit de Téolinde. Galatée et Florise s'efforcèrent de la consoler. Reztez ici, lui dit Galatée, nous vous aiderons à retrouver Artidore; et, jusqu'à ce moment, nous le pleurerons avec vous. Téolinde, touchée de ces offres, embrassa Galatée, et lui promit de ne pas la quitter de quelques jours.

Le soleil s'étoit couché, et les trois bergères rassemblèrent le troupeau pour le ramener au village. Elles n'étoient pas encore à la moitié du chemin, quand Galatée s'aperçut qu'elle avoit oublié sa houlette : elle pria Florise et l'étrangère de veiller à ses brebis, et retourna seule pour la chercher. Elle découvrit bientôt à travers les arbres un vieux berger, nommé Lénio, assis à la place qu'elle avoit occupée : il tenoit dans ses mains la houlette qu'elle venoit reprendre.

Dans le même instant, Élicio, qui retournoit à sa cabane avec son petit troupeau de chèvres, vint à passer; et reconnoissant la houlette de Galatée, il s'arrête en regardant Lénio d'un air étonné. Galatée, attentive au mouvement d'Élicio, se cache derrière un buisson pour écouter ce qu'il alloit dire.

De qui tiens-tu cette houlette ? demande Élicio d'une voix animée. Je viens de la trouver ici, lui répond le vieux berger, et je la destine à Bélise, qui ne refusera pas un si beau présent. — Je souhaite que tu puisses attendrir Bélise par le don de cette houlette; mais la mienne est encore plus belle : regarde comme l'écorce adroitement enlevée semble former tout autour une branche de lierre! Que veux-tu que je te donne pour la changer

contre celle que tu tiens ? — Je veux la plus belle de tes chèvres. — Ah ! j'y consens : je n'en ai que six, les voilà; tu peux choisir. Le vieux Lénio n'eut pas de peine à se décider : des six chèvres d'Élicio, une seule étoit près de mettre bas ; ce fut celle-là qu'il choisit. Élicio transporté lui donna la chèvre, changea de houlette, et l'embrassa de tout son cœur. Les deux bergers, également satisfaits, se séparèrent ; et Galatée, toute pensive, rejoignit Florise et Téolinde, qui lui demandèrent des nouvelles de sa houlette. Quelqu'un l'a prise, répondit la bergère ; mais je n'y ai pas de regret.

Cependant les ombres de la nuit commençoient à noircir les montagnes ; les oiseaux, rassemblés sous le feuillage, se disputoient avec un murmure confus la branche où ils passeroient la nuit : on entendoit de tous côtés les chalumeaux des bergers, et les sonnettes des brebis qui s'approchoient du village. Les bergères, en y rentrant, trouvèrent de grands apprêts de fêtes : on leur en dit le sujet. Daranio, un des plus riches laboureurs, devoit épouser le lendemain Silvérie, dont les yeux bleus faisoient toute la dot. Le prodigue amant vouloit célébrer son bonheur par la noce la plus brillante. Il avoit invité tous les bergers des

des villages voisins; et le fameux Tircis, qui n'avoit point d'égal dans l'art de chanter ou de jouer de la flûte, venoit d'arriver avec son ami Damon. Téolinde espéra qu'Artidore pourroit se trouver à ces noces; elle résolut d'y suivre Galatée. Tous les bergers se préparèrent aux jeux et aux combats qui devoient remplir cette belle journée.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

Quand pourrai-je vivre au village! quand serai-je le possesseur d'une petite maison entourée de cerisiers ! Tout auprès seroient un jardin, un verger, une prairie, et des ruches: un ruisseau bordé de noisetiers environneroit mon empire, et mes desirs ne passeroient jamais ce ruisseau. Là, je coulerois des jours heureux; le travail, la promenade, la lecture, occuperoient tous mes momens. J'aurois de quoi vivre : j'aurois encore de quoi donner; car sans cela point de richesse : c'est n'avoir rien que de n'avoir que pour soi. Si je pouvois jouir de tous ces biens avec une épouse sage et douce, et voir nos enfans, jouant sur le gazon, se disputer à qui courra le mieux pour venir embrasser leur mère, je croirois devoir exciter l'envie de tous les rois de l'univers.

Tel étoit le sort des bergers dont j'écris l'histoire : un doux mariage couronnoit presque toujours une longue passion. Daranio, amant aimé de Silvérie, alloit devenir son époux. Au lever de l'aurore, tous les habitans du village et des alentours étoient déjà sur la grande place; l'un avoit fait des guirlandes pour en

orner la porte de la maison des mariés ; l'autre, avec son tambourin et sa flûte, leur donnoit une joyeuse aubade : ici, l'on entendoit la champêtre musette ; là, le violon harmonieux ; plus loin, l'antique psaltérion : celui-ci mettoit des rubans à ses castagnettes, celui-là des bouquets à son chapeau ; chacun vouloit plaire à sa maîtresse : tous étoient animés par l'amour et par la joie.

Les nouveaux mariés ne se firent pas attendre : on les vit arriver parés de leurs plus beaux habits. Galatée et les jeunes filles conduisoient Silvérie ; Élicio et les bergers entouroient Daranio. Cette aimable troupe prit le chemin du temple, au bruit de tous les instrumens.

Après s'être juré une éternelle fidélité, les deux époux retournèrent à la grande place ; et toutes les jeunes filles coururent chercher les présens qu'elles destinoient à la mariée. L'une revient offrir à Silvérie un panier de fruits ; l'autre porte dans son chapeau les œufs frais que ses poules ont pondus : celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq : toutes, sans regret et sans vanité, font une offrande proportionnée à leurs richesses.

Galatée approche à son tour ; elle apportoit deux tourterelles qu'un valet de son père re-

noit de prendre au filet. La bergère craignoit de leur faire mal; et ses deux mains pouvoient à peine suffire pour tenir les deux oiseaux : leurs ailes blanches, leurs becs couleur de rose, s'échappoient sans cesse entre ses doigts. Elle se presse d'arriver à Silvérie; et la saluant d'un air gracieux : Ma bonne amie, lui dit-elle, voici des oiseaux qui veulent vivre avec vous; je vous prie de les recevoir; tous les époux fidèles leur doivent un asyle. En disant ces mots, elle présente les colombes. Silvérie avance ses mains ponr les prendre; Galatée ouvre les siennes : les deux oiseaux profitent du moment, ils s'échappent en rasant de l'aile le visage des deux bergères, et s'élèvent dans les airs. Silvérie étonnée, Galatée presque triste, les suivent des yeux, et les perdent bientôt de vue : alors elles se regardent sans rien dire; et tout le monde rit, excepté Galatée.

Élicio s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse : Ces oiseaux vous ont punie de ce que vous ne les gardiez pas : mais ils auront besoin de vous revoir, et j'ose vous répondre qu'ils reviendront vous trouver. Je n'y compte pas, dit Galatée, et je m'en console s'ils sont plus heureux. Aussitôt elle envoya chercher dans sa bergerie un bel agneau qui remplaça les tourterelles.

Pendant que l'on offroit les présens, plusieurs tables s'étoient dressées sous une épaisse feuillée : elles sont bientôt couvertes de mets. Daranio, qui donnoit la fête, fait asseoir les mères, les vieillards et les jeunes filles; les jeunes garçons restent debout pour les servir. Plus loin, sur une espèce de théâtre soutenu par des tonneaux, des musiciens vont se placer. La symphonie commence; on l'interrompt souvent par des cris de joie : le plaisir, la gaîté brillent sur tous les visages ; on parle, on écoute, on rit tout à-la-fois : tout le monde est content, tout le monde est heureux; on croiroit que chaque berger vient d'épouser sa maîtresse.

Pour que rien ne manque à la fête, quand le repas est achevé, Daranio propose un combat pastoral : Silvérie détache sa guirlande, et déclare qu'elle sera le prix de celui qui chantera mieux sa bergère. Alors les instrumens se taisent, toutes les jeunes filles regardent leurs amans, tous les bergers se préparent à chanter. Érastre même veut entrer en lice ; mais le fameux Tircis se lève, et Érastre va se rasseoir. Personne n'ose combattre avec Tircis. Le seul Elicio se présente : Berger, lui dit-il, je ne prétends pas vous disputer la guirlande ; mais je veux célébrer celle que j'aime. Il se fait un

profond silence ; les deux rivaux chantent alternativement ces paroles :

TIRCIS.

La charmante Philis est celle que j'adore ;
L'Amour et ma Philis soutiendront mes accens.
Vous qui la connoissez, n'écoutez pas mes chants ;
J'ai prononcé son nom, que puis-je dire encore?

ÉLICIO.

Je veux cacher le nom de l'objet qui fit naître
Ce feu dont je me sens embrasé pour jamais :
Hélas ! je me trahis si je peins ses attraits ;
Comme elle est la plus belle, on va la reconnnoître.

TIRCIS.

La pomme colorée est la fidèle image
Du teint vif et brillant de ma chère Philis ;
Ses regards languissans, l'arc de ses noirs sourcils,
Retiennent tous les cœurs dans un doux esclavage.

ÉLICIO.

La rose au teint vermeil, la neige éblouissante,
Ressemblent aux appas dont je suis enchanté :
Cette neige résiste aux ardeurs de l'été ;
L'hiver ne flétrit point cette rose brillante (1).

TIRCIS.

Philis, depuis deux ans, cause seule mes peines ;
Je l'aimai dès le jour où je vis ses yeux bleus :
L'Amour m'attendoit là, caché dans ses cheveux (2).
Et de ses tresses d'or il fit pour moi des chaînes.

---

(1) La blanca niève, y colorada rosa,
Que el verano no gasta, ni el invierno, etc.

(2) En las rubias madéjas se escondia.

ÉLICIO.

L'amour depuis long-tems me tient sous sa puissance.
Quand j'aperçus l'objet dont je suis amoureux,
Je vis l'enfant ailé sourire dans ses yeux;
Dans mon cœur aussitôt je sentis sa présence.

TIRCIS.

Comme un miroir brisé mille fois nous présente
L'objet qu'il multiplie à nos regards surpris :
De même un seul coup d'œil de ma belle Philis
Grave dans tous les cœurs son image charmante (1).

ÉLICIO.

Comme un agneau bêlant qui demande sa mère,
Saute et bondit de joie en la voyant venir :
De même vous verriez nos bergers tressaillir
Quand à leurs yeux charmés vient s'offrir ma bergère.

TIRCIS.

Je garde à ma Philis, pour le jour de sa fête,
Deux chevreaux tachetés qu'avec soin je nourris :
J'en serai trop payé, si je reçois pour prix
Les bluets dont Philis a couronné sa tête.

ÉLICIO.

Je ne peux rien offrir à la beauté que j'aime :
Hélas! je n'eus jamais que mon cœur et mon chien.
Mon cœur depuis long-tems est devenu son bien;
Mon chien la suit déjà comme un autre moi-même.

---

(1) No se ven tantos rostros figurados
En roto espejo, o hecho por tal arte,
Que si uno en el se mira, retratados
Se ve una multitud en cada parte.

Les deux bergers cessèrent de chanter. Silvérie, incertaine, auroit voulu donner deux prix. Vos talens sont égaux, leur dit-elle; je n'ose et je ne puis choisir. Que chacun de vous reçoive une branche de laurier; et souffrez que la guirlande appartienne à ma meilleure amie. En disant ces mots, elle offrit à Tircis et à Elicio deux couronnes égales; et se retournant vers Galatée, elle posa la guirlande sur sa tête.

La musique donna bientôt le signal de la danse. Elicio vint prier Galatée de danser avec lui. La bergère rougit et accepta. Auriez-vous desiré, lui dit Elicio d'une voix tremblante, que Tircis eût remporté le prix? Non, répondit Galatée; j'aurois été fâchée, pour l'honneur de notre village, de vous voir vaincu par un étranger. Après ce peu de mots, ils n'osèrent plus se parler.

La nuit vint, et tout le monde alla souper chez Daranio, excepté Galatée, qui ramena chez elle Florise et la triste Téolinde. Dès que ces trois bergères furent parties, Elicio prit le chemin de sa cabane avec Erastre, Tircis et Damon: ces deux derniers étoient depuis longtems les bons amis d'Elicio, et connoissoient son amour et ses peines.

Ils n'avoient pas fait encore beaucoup de

chemin, lorsqu'en passant au pied d'un antique ermitage situé sur une petite colline, ils entendirent le son d'une harpe. Arrêtons-nous, leur dit Erastre, pour écouter la voix d'un jeune homme qui depuis quinze jours est venu se faire ermite ici. Je lui ai parlé plusieurs fois. D'après ses discours, je crois que c'est un grand seigneur que ses malheurs ont forcé de quitter le monde : et si Galatée continue à me traiter aussi mal, j'ai le projet de me faire ermite avec lui.

Ces paroles d'Erastre inspirèrent aux bergers le desir de connoître l'ermite. Ils montèrent la colline sans bruit, et découvrirent bientôt un jeune homme de vingt-deux ans à-peu-près, assis sur un morceau de roc : il étoit vêtu d'une bure grossière; une corde lui servoit de ceinture; ses jambes et ses pieds étoient nus : il tenoit dans ses mains une harpe dont il tiroit des sons plaintifs; ses yeux humides étoient tournés vers le ciel, et deux longues larmes sillonnoient ses joues. Le silence de la nuit, la clarté pâle de la lune, la sainte horreur de l'ermitage, tout sembloit préparer l'ame aux accens tristes de l'ermite. Après avoir préludé quelque tems, il chanta ces paroles :

En vain j'adresse au ciel une plainte importune;
Le ciel n'écoute plus mes accens douloureux :

Le redoutable amour, la volage fortune,
Tout, jusqu'à l'amitié, seul bien des malheureux,
Semble se réunir pour combler ma misère.
Je remplis mon destin ; je suis né pour souffrir :
Mon cœur n'a plus rien sur la terre ;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.

Pure et sainte amitié, doux charme de la vie,
Je t'immolai l'amour; mais qu'il m'en a coûté !
Rends du moins le repos à mon ame flétrie :
On dit que tu suffis pour la félicité.
Loin de me soulager, tu combles ma misère.
Je remplis mon destin, je suis né pour souffrir :
Mon cœur n'a plus rien sur la terre;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.

L'ermite se tut : sa tête se pencha sur son épaule, ses mains quittèrent les cordes de la harpe, et tombèrent sans mouvement à ses côtés. Les bergers coururent à son secours ; Erastre le prit dans ses bras, et le fit revenir à lui. L'ermite le regarda long-tems, comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un songe effrayant : Berger, lui dit-il, les soins que vous me donnez ne font que prolonger mes maux, et une vaine reconnoissance est tout ce que je puis vous offrir. Vous pouvez nous raconter vos malheurs, lui dit Tircis; la tendre amitié que déjà vous nous avez inspirée, est digne de cette confiance. Ah! l'amitié... reprit l'ermite, quel nom avez-vous prononcé!

Mais je ferai ce que vous desirez. Je vous ai plus d'une obligation : c'est dans votre village que je vais demander le peu d'alimens nécessaires à ma triste existence ; on m'en donne toujours plus qu'il ne m'en faut. Puisque je vous dois ma vie, il est juste que vous en connoissiez les peines. A ces mots, les bergers se pressèrent autour de lui, et le jeune ermite commença son récit.

Dans l'ancienne et fameuse ville de Xérès (1), dont Minerve et Mars ont toujours protégé les habitans, vivoit un jeune cavalier nommé Timbrio. Sa haute valeur étoit la moindre de ses qualités. Entraîné par une sympathie invincible, je mis tout en œuvre pour obtenir son amitié : je réussis. Toute la ville oublia bientôt les noms de Timbrio et de Fabian, c'est le mien ; et l'on nous appela simplement LES DEUX AMIS.

Nous méritions un si doux surnom : toujours ensemble, nos belles années passoient comme des instans. Nos seules occupations étoient les exercices de Mars ; nos délassemens, la chasse ; nos passions, l'amitié. Ce

(1) En la antiqua y famosa ciudad de Xerès, cuyos moradores de Minerva y Marte son favorecidos, etc.

bonheur dura jusqu'au jour, le plus fatal de ma vie, où Timbrio eut une querelle avec un cavalier nommé Pransile. La famille de mon ami l'obligea de s'éloigner : mais il écrivit à Pransile qu'il allait à Naples, où il le trouveroit toujours prêt à terminer leur différend comme il convient à des gentilshommes.

J'étois malade, et hors d'état de suivre mon ami. Notre adieu fut mêlé de beaucoup de larmes : je lui promis de le rejoindre aussitôt que ma santé me le permettroit. Mais je sentis bientôt que son absence me fatiguoit plus que ma maladie; et sachant qu'il y avoit à Cadix quatre galères qui appareilloient pour l'Italie, je résolus de m'embarquer. L'amitié me donna les forces que la convalescence me refusoit : je me rendis à bord; le vent seconda mes projets, et me fit arriver à Naples en peu de jours.

Il étoit nuit quand je descendis sur le port. En traversant une rue, j'entendis un cliquetis d'épées, et j'aperçus un homme qui, le dos appuyé contre une muraille, se défendoit seul contre quatre assassins. Je vole à son secours : j'étois suivi de plusieurs valets qui me secondent. Cette attaque imprévue fait prendre la fuite aux quatre lâches : je cours à l'inconnu, je lui parle, je l'envisage; c'étoit Timbrio.

Je le serrai dans mes bras en versant des larmes de joie; mais je payai bien cher le plaisir d'une si douce réunion : mon ami était blessé; et l'émotion que lui causa ma vue achevant d'épuiser ses forces, il tomba dans mes bras, évanoui et tout sanglant. J'envoie chercher du secours; Timbrio revient à lui : un chirurgien visite sa blessure, et me répond qu'elle n'est pas mortelle. Cette assurance me console : nous faisons un brancard de nos bras, et nous portons chez lui mon malheureux ami.

Ce fut là que j'appris la cause de cet assassinat. Timbrio, en arrivant à Naples, avoit remis des lettres d'Espagne à un des premiers citoyens de la ville, dont la famille étoit espagnole. Reçu dans sa maison comme un compatriote aimable, mon ami n'avoit pu résister aux charmes de sa fille aînée Nisida, la plus belle et la plus sage des Napolitaines. Son respect et sa timidité ne lui permirent jamais d'avouer son amour. Mais un prince italien, amoureux de Nisida, devina qu'il avoit un rival; et craignant la valeur autant que le mérite de Timbrio, il avoit eu la lâcheté de le faire assassiner.

Cette aventure se répandit dans la ville, et vint aux oreilles du père de Nisida. Il fut indigné que le nom de sa fille s'y trouvât mêlé,

et défendit au prince italien et à mon ami de revenir jamais dans sa maison.

Cette défense fit plus de mal à Timbrio que sa blessure. Dévoré d'une passion que les obstacles ne faisoient qu'accroître, au désespoir de ne s'être pas déclaré quand il le pouvoit, il vouloit revoir Nisida à quelque prix que ce fût. Tous les moyens lui sembloient aisés, et lui paroissoient ensuite impossibles : il écrivoit cent lettres qu'il déchiroit; mille projets impraticables se succédoient dans son esprit. Tant d'inquiétudes, tant de chagrins enflammèrent sa blessure : mon ami fut bientôt en danger. Je résolus, pour le sauver, de m'introduire chez sa maîtresse.

Je m'habillai comme un captif nouvellement racheté; je pris une guitare, et me promenant tous les soirs dans la rue de Nisida, en chantant de vieilles romances, je passai pour un Espagnol échappé des mains des infidèles. Bientôt on ne parla dans le quartier que du captif musicien. Le père de Nisida voulut entendre mes romances : je fus admis dans sa maison. C'est là que je vis cette Nisida; c'est là que je perdis le repos et le bonheur de ma vie. J'osai regarder ce visage céleste, cette taille charmante, ces yeux si tendres dont l'éclat étoit tempéré par une légère empreinte de

mélancolie; je sentis sur-le-champ le poison couler dans mes veines. Il falloit fuir : je n'en eus pas la force; et ce seul moment me rendit aussi malade que Timbrio.

On me pria de chanter : je pouvois à peine parler. J'obéis cependant, et je choisis une romance orientale qu'un esclave persan m'avoit apprise.

Ici tous les bergers supplièrent l'ermite de leur dire cette romance. Il reprit sa harpe, et chanta d'une voix douce ces paroles :

Le beau Nelzir aimoit Sémire;
Sémire aimoit le beau Nelzir :
Se voir, s'aimer et se le dire
Étoit leur vie et leur plaisir.
Le bonheur tient à peu de chose;
Un rien le fait évanouir :
Hélas ! d'une feuille de rose
Dépendoit le sort de Nelzir.

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra,
Nelzir doit conserver la vie :
Si la feuille tombe, il mourra.
Sémire, toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Un jour sur sa bouche mi-close
Nelzir imprime un doux baiser :

Sémire veut le rendre et n'ose;
En vain l'amour lui dit d'oser.
C'est à la rose à peine éclose
Qu'elle rend ce baiser charmant :
Mais sa bouche effeuille la rose,
Sémire a tué son amant.

Nelzir tombe aux pieds de Sémire
Sans sentiment et sans couleur :
Il presse sa main, il expire;
L'amour quitte à regret son cœur.
Sémire, interdite et tremblante,
Sur ses lèvres cherche la mort;
Et, pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Nisida avoit une sœur cadette nommée Blanche, presque aussi belle que son aînée. La jeune Blanche parut écouter ma romance avec plus de plaisir que personne : elle loua beaucoup ma voix. Je la remerciai en regardant sa sœur. Leur père me pria de revenir. J'hésitai long-tems avant de profiter de cette permission; j'étois sûr d'enfoncer davantage le trait qui déchiroit mon cœur : mais pressé par mon ami, entraîné par mon amour, je retournai chez Nisida, je la revis, et tout espoir de guérison me fut ôté.

Jugez des combats qui se passoient dans mon ame ! j'aimois Timbrio plus que ma vie; j'aimois Nisida peut-être plus que Timbrio; je la voyois

voyois tous les jours; je ne pouvois pas la fuir pour l'intérêt même de mon ami : cet ami, foible et convalescent, ne se soutenoit que par l'espérance que lui donnoient mes soins. Le tems, loin de me soulager, ne pouvoit qu'ajouter à mes maux : chaque instant redoubloit ma passion, mes remords et mes tourmens. Ma santé n'y résista pas; mon visage perdit bientôt les couleurs de la jeunesse; mes yeux, éteints et enfoncés, pouvoient se tourner à peine vers celle qui me faisoit mourir. Le père de Nisida me témoigna son inquiétude; elle-même, et sur-tout sa sœur Blanche, me prièrent un jour avec le plus tendre intérêt de ne leur rien cacher de mes chagrins. Je raffermis mon cœur, je me rappelai tout ce que je devois à mon ami; et, résolu d'expirer plutôt que de le trahir, j'eus la force de leur dire ces paroles :

Vous plaindrez davantage mes maux quand vous saurez que l'amitié les cause. Un jeune cavalier, mon compatriote et mon ami, est amoureux de l'objet le plus beau qui soit au monde; il le respecte trop pour oser lui parler de sa passion; ce respect lui coûte la vie. C'est lui que je pleure, c'est le plus honnête et le plus aimable des hommes, qu'un amour malheureux va faire descendre au tombeau.

A cet endroit Nisida m'interrompit. Fabian, je n'ai jamais connu l'amour; mais il me semble qu'il y auroit de la simplicité à mourir plutôt que d'oser dire à une femme qu'on l'aime. D'abord, cet aveu ne peut l'offenser; et en supposant qu'il soit mal reçu, on est toujours à tems de mourir. — Belle Nisida, quand on considère l'amour avec des yeux indifférens, on ne voit que des jeux d'enfans dont on se moque, ou dont on a pitié : mais quand le cœur est blessé, l'esprit et la raison, loin de nous être utiles, sont les premiers à nous égarer. Tel est l'état de mon ami. A force de prières, j'ai obtenu de lui qu'il écriroit à celle qu'il aime : je me suis chargé de la lettre, et je la porte toujours avec moi, dans l'espérance de pouvoir la rendre. — Ne pourrois-je pas voir cette lettre? je suis si curieuse de connoître le style d'un amant véritablement épris!

Je ne laissai pas échapper une si belle occasion; je tirai de mon sein le billet que Timbrio m'avoit remis quelques jours auparavant; il étoit conçu en ces termes :

« J'étois décidé, madame, à ne jamais rompre le silence : j'aimois mieux mourir avec » votre pitié, que de vivre avec votre colère. » Mais il seroit trop affreux de ne pas vous » apprendre que je vous adore. Si cet aveu

» ne vous offense pas, je sens que je chérirai » encore la vie pour vous la consacrer : si ma » témérité vous paroît punissable, ma mort » l'expiera bientôt ».

Nisida lut cette lettre avec beaucoup d'attention. Je ne crois pas, me dit-elle, qu'une déclaration d'amour aussi respectueuse puisse déplaire; et je t'exhorte à rendre ce billet, sans crainte qu'il soit mal reçu. Il n'est pas encore tems, lui répondis-je : mais mon ami se meurt, et vous pourriez sauver ses jours. — Eh! comment? — Faites réponse à ce billet, comme s'il s'adressoit à vous : cet innocent artifice lui rendra la vie, et me donnera le tems de trouver l'occasion que je desire. — Non; je n'ai jamais répondu à des lettres d'amour, et je ne voudrois pas commencer par un mensonge. Mais qui t'empêche de rapporter à ton ami tout ce qui vient de se passer, en mettant le nom de celle qu'il aime à la place du mien? Tu lui diras qu'elle a lu sa lettre, qu'elle t'a exhorté à la rendre; qu'à la vérité tu n'as pas osé lui dire que le billet étoit pour elle-même, mais que tu as lieu d'espérer qu'elle l'apprendra sans colère. Cette ruse doit être utile à la santé de ton compatriote, et ne peut être démentie par rien, lorsque tu auras parlé à sa véritable maîtresse.

Surpris de cette invention, je balbutiai quelques paroles de remercîment, et je courus tout rapporter à Timbrio. L'espoir qu'il en conçut, ses transports, sa reconnoissance, furent autant de liens qui m'enchaînèrent davantage à mon devoir. Je redoublai de soins auprès de Nisida; et, en proie à une passion que sa vue ne faisoit qu'accroître, je ne lui parlai que de mon ami; j'employai pour lui les expressions que mon cœur me fournissoit pour moi-même, et je fis servir à l'amitié jusqu'au sentiment qui auroit dû la détruire.

Enfin, j'osai tout déclarer. J'appris à Nisida que mon ami étoit ce Timbrio qui avoit pensé mourir pour elle. J'exaltai sa naissance, ses qualités, ses vertus; en un mot, je le peignis comme je le voyois. Nisida ne l'avoit pas oublié : elle me marqua une surprise vraie ou feinte, me reprocha ma hardiesse, me menaça de tout dire à son père; mais à travers la colère qu'elle s'efforçoit de montrer, je vis clairement que Timbrio étoit aimé.

Ce fut le dernier coup pour moi. Je l'attendois depuis long-tems; il ne m'en fut pas moins sensible. Je résolus d'apprendre à Timbrio son bonheur, et de m'enfuir ensuite pour aller mourir dans un désert. Mais je comptois trop sur mon courage : au moment où j'entrepris

de dire à mon rival qu'il étoit aimé, je perdis la parole; mes yeux se remplirent de larmes : vainement je voulus cacher mon trouble; mes sanglots me trahirent; mes forces m'abandonnèrent, et je tombai dans les bras de mon ami en le baignant de mes pleurs.

Timbrio, surpris et effrayé, me soutient, me questionne; il veut savoir la cause d'une si vive affliction : je me tais; il me presse : je baisse les yeux.... Ah! je t'entends, s'écrie-t-il, tu l'aimes, tu l'aimes : eh! comment ne l'aurois-tu pas aimée! Ton cœur gémit du sacrifice qu'il veut faire à l'amitié; j'en serois indigne si je l'acceptois. Aime Nisida, je ne la verrai jamais : je vivrai peut-être sans elle; je serois sûr de mourir si je faisois ton malheur. En disant ces mots, il détournoit son visage pour me dérober ses larmes, et il me pressoit contre sa poitrine.

L'amitié m'inspira dans ce moment : je me sentis élever au-dessus de moi-même. Tu t'es mépris, lui répondis-je; ce n'est point Nisida que j'aime, c'est sa sœur : je n'ai pu toucher son ame; et la violence d'un amour rebuté cause seule mon désespoir. Ne me trompes-tu pas? me dit-il en me regardant. — Non, mon cher Timbrio. J'adore Blanche, elle méprise mes vœux : pardonne si la comparaison de ton

heureux sort au mien vient de m'arracher quelques larmes; je te promets de n'en plus verser. Va, je sens près de toi que mon bonheur ne dépend pas de l'amour.

Timbrio me crut, ou feignit de me croire. Il étoit résolu de s'assurer avec le tems de la vérité de mes paroles; j'étois décidé moi-même à tous les sacrifices nécessaires à son repos. Ce n'étoit pas assez d'immoler ma véritable passion, il falloit feindre d'en sentir une autre: dès le lendemain je découvris à Blanche qui j'étois, et je lui parlai d'amour.

Blanche m'aimoit depuis long-tems, sans oser se l'avouer à elle-même. Dès qu'elle se crut aimée, elle le dit à sa sœur. Cette confidence devint utile à Timbrio. Nisida résistoit encore à un sentiment qu'elle redoutoit; elle en fut moins effrayée en trouvant une compagne : elle osa parler de son amour, et s'en pénétra davantage. Les deux sœurs, en se témoignant leurs craintes, se rassurèrent mutuellement; et le plaisir d'épancher leurs ames leur fit mieux connoître le plaisir d'aimer.

A la faveur de mon déguisement, je conservois toujours un libre accès dans la maison. Je portois les lettres de mon ami; je lui procurois quelquefois le plaisir de voir sa maîtresse : alors je redoublois d'empressemens auprès de

Blanche. Timbrio, qui remarquoit avec joie combien j'étois aimé, me félicitoit en m'embrassant, et me juroit de n'épouser Nisida que le jour où je deviendrois l'époux de sa sœur. Je baissois la tête, résigné à tout ce que l'amitié ordonneroit de moi.

Nous n'attendions plus que des nouvelles d'Espagne pour demander la main de Blanche et de Nisida, lorsque Pransile, ce cavalier qui avoit eu à Xérès une querelle avec Timbrio, arriva dans Naples pour se battre avec lui. Comme la réparation devoit être publique, il fallut du tems pour obtenir la permission du vice-roi, et faire nommer des juges. Enfin, ce terrible combat fut indiqué à huit jours de là, dans une grande plaine peu distante de la ville.

Cette nouvelle fit du bruit; et, malgré nos soins, Nisida en fut instruite. Son inquiétude et sa douleur furent aussi vives que son amour. Languissante et désolée, elle passa dans les larmes, et sans prendre de nourriture, les huit jours de délai qui lui sembloient si longs et si courts. L'affreuse incertitude, plus cruelle que le malheur même, eut bientôt épuisé ses forces: elle tomba malade; et son père, ignorant toujours la véritable cause de son mal, résolut, pour la rétablir, de la mener à sa maison de campagne.

Le jour de leur départ, qui étoit la veille du combat, Nisida me fit appeler. En arrivant près de son lit, j'eus peine à la reconnoitre; elle étoit pâle, défaite; ses longues paupières étoient humides : Fabian, me dit-elle d'une voix foible, tu feras mes adieux à Timbrio; tu lui diras que mes jours tiennent aux siens, et que demain il défendra ma vie. Pour toi, son meilleur ami après moi, je suis bien sûre que tu ne le quitteras pas : s'il lui arrivoit un malheur, tu seras là pour le secourir. Ah! je voudrois pouvoir te suivre. Tiens, ajouta-t-elle en détachant de son cou une relique précieuse qu'elle mouilloit de ses larmes, porte-la-lui; tu lui diras qu'elle m'a toujours préservée de tout danger, et que c'est demain qu'elle doit m'être le plus utile. J'ai encore un service à te demander : je pars avec mon père pour aller à sa maison de campagne qui n'est qu'à une demi-lieue du champ de bataille; promets-moi d'y venir sur-le-champ m'apprendre l'événement du combat. Si Timbrio est vainqueur, mets à ton bras cette écharpe blanche; je la verrai de loin; tu m'épargneras des tourmens : s'il succombe, je n'aurai plus besoin de toi.

Je promis tout, et je courus porter la relique à Timbrio. Sa fierté, sa valeur, en furent dou-

blées; il la baisa, la mit sur son cœur; et, sûr d'être invincible, il eût défié l'univers.

Enfin, le moment arriva : toute la ville de Naples s'étoit rendue sur le champ de bataille. Pransile et Timbrio se présentent : ils choisissent pour armes l'épée et le poignard. La barrière s'ouvre, les trompettes sonnent, les deux ennemis s'élancent.

Le combat fut long-tems égal. Pransile étoit adroit et vaillant; il blesse Timbrio, et la victoire balance toujours. Enfin l'amour eut l'avantage : Timbrio atteint Pransile, et le renverse à ses pieds. Mon généreux ami jette son épée, et court à son secours : Pransile s'avoue vaincu; tous les spectateurs applaudissent.

L'affreuse incertitude où j'avois été si long-tems, la douleur que m'avoit causée la blessure de Timbrio, la joie de sa victoire, tout m'avoit tellement troublé, que j'oubliai l'écharpe blanche, et je volai sans elle annoncer notre bonheur à Nisida. Hélas! à mesure que l'instant fatal approchoit, la fièvre brûlante avoit redoublé dans ses veines. Malgré sa foiblesse, elle s'étoit traînée aux fenêtres les plus élevées de sa maison; là, soutenue par ses femmes, les yeux fixés sur le chemin, elle attendoit la vie ou la mort : elle m'aperçoit,

ne voit pas l'écharpe, et tombe sans mouvement dans les bras de sa sœur.

J'arrive : toute la maison étoit en larmes : je pénètre jusqu'à Nisida ; on lui prodiguoit des secours inutiles; rien ne pouvoit la ranimer. Je vois ses yeux fermés, sa bouche ouverte, ses lèvres pâles : c'est alors que je me rappelle mon funeste oubli. Égaré par mon désespoir, je sors de cette maison ; je n'ose plus aller retrouver un ami à qui je suis sûr de donner la mort. Incertain, furieux, désolé, je prends le premier chemin que je trouve. A peine avois-je fait quelques pas, que je m'entends appeler à grands cris : je me retourne; c'étoit Félix, le page de Timbrio. Mon maître vous attend, me dit-il; venez vîte le trouver. Je ne peux plus revoir ton maître, lui répondis-je; Nisida est morte, et c'est moi qui l'ai tuée. En prononçant ces mots, je m'éloigne précipitamment. J'arrive à Gaïette : un vaisseau alloit mettre à la voile pour l'Espagne; je m'embarque, et je reviens dans ma patrie, où j'ai pris cet habit que je ne veux plus quitter.

Voilà, bergers, le récit de mes malheurs. J'avois espéré de trouver la paix dans cet ermitage; je n'y trouve que la solitude. En vain je m'efforce de tourner mon ame vers le grand objet qui devroit l'occuper toute en-

tière; le souvenir de ce que j'ai perdu me poursuit à chaque instant. Je me dis tous les jours qu'il faut oublier Nisida et Timbrio; et tous les jours je les pleure.

Les bergers ne tentèrent pas de consoler l'ermite; mais ils s'affligèrent avec lui. La nuit étoit avancée, et la lune au plus haut de son cours; ils quittèrent l'ermitage, et furent bientôt rendus à la cabane d'Élicio. Là, ils se couchèrent sur des peaux de chèvres; et dès qu'Elicio vit ses trois compagnons endormis, il se leva, et sortit pour exécuter un projet qu'il avoit médité tout le jour.

Devant la porte de la cabane d'Elicio étoit un beau cerisier dont le berger avoit toujours pris soin, et qui alors étoit couvert des plus belles cerises du pays. Pendant un certain tems de l'année, ce bel arbre, encore tout jeune, et dont la tige étoit mince, suffisoit cependant pour nourrir son possesseur. Deux tourterelles blanches l'avoient choisi pour y faire leur nid; elles l'avoient placé tout au haut, dans une fourche formée par quatre branches. Elicio regardoit comme un heureux présage que des tourterelles vinssent nicher près de sa cabane; bien loin de les troubler, il portoit sous le cerisier des épis de blé, de

la graine de chanvre, et même de la laine pour que les tourterelles en garnissent le dedans du nid, et que leurs petits fussent couchés plus mollement.

Tandis qu'Elicio étoit à la noce de Silvérie, un pâtre de Mœris vint tendre ses filets auprès du cerisier, prit les deux tourterelles, et les porta sur-le-champ à la fille de son maître. C'étoient les mêmes que Galatée avoit laissé échapper. Elicio, qui les reconnut, avoit promis à sa bergère qu'elles reviendroient la trouver; il voulut tenir sa parole. Il sort de sa cabane pour saisir pendant leur sommeil le père et la mère, et les mettre dans une cage avec leurs petits. A l'aide d'une échelle qu'il appuie contre le chaume de sa maison, il monte à la hauteur de la branche, avance le corps, écarte doucement les feuilles, et voit à la clarté de la lune les deux tourterelles dans le nid, la tête sous une aile, et l'autre aile un peu déployée pour mieux couvrir leurs petits : elles ne se réveilloient pas. Il ne tenoit qu'à Elicio de les prendre; jamais il n'en eut le courage : Non, dit-il, charmans oiseaux, vous ne serez point privés de la liberté; vous appartiendrez à ma bergère, mais sans être esclaves, et vous vivrez toujours près d'elle, quoique libres de vivre ailleurs.

Il descend promptement de l'échelle; il court chercher une bèche, et revient au cerisier: il creuse un fossé tout autour; et lorsque l'arbre, sur sa motte, ne tient plus que par sa base au milieu de ce fossé, il appuie horizontalement le tranchant de sa bèche, l'enfonce avec précaution, et, sans effort, sans ébranler l'arbre, il le détache, avec sa motte, de la terre. Alors il le prend dans ses bras, se relève doucement, sort du fossé sans secousse, et d'un pas lent, mais sûr, qui agite à peine les branches de l'arbre, il gagne la maison de Galatée.

La chambre où couchoit la bergère avoit une fenêtre qui donnoit sur les champs; c'est devant cette fenêtre que s'arrête Elicio. Il dépose doucement à terre le cerisier; l'arbre se tient debout, tant le berger a mis d'adresse à l'enlever. Elicio, qui avoit pris soin d'attacher sa bèche sur ses épaules, fait une fosse, y place le beau cerisier, et le tourne de manière que le nid se trouve devant la fenêtre, et qu'en étendant la main, Galatée puisse caresser les petits tourtereaux. Content de son ouvrage, il regarde s'il n'a pas trop effrayé les tourterelles; elles n'avoient été que réveillées. Elicio distingua leurs têtes, qu'elles alongeoient par-dessus la mousse du nid. Pardonnez, leur dit-il, pardonnez-moi, ten-

dres colombes, si j'ai troublé votre sommeil; c'est pour votre bonheur autant que pour le mien : vous êtes à Galatée. Dès qu'elle ouvrira sa fenêtre, volez sur son épaule, béquetez ses beaux cheveux blonds; apprenez à vos petits à aimer, à caresser votre maîtresse : quand je vous saurai près d'elle, je ne vous regretterai pas. Mais si jamais un rival se présentoit à cette fenêtre, ah! fuyez, oiseaux constans, venez me retrouver, venez gémir sur ma cabane; vous n'aurez pas long-tems à vous plaindre avec moi.

L'aurore commençoit à paroître, et l'hirondelle gazouilloit déjà sur la cheminée de Galatée, quand Elicio reprit sa bèche, et regagna sa chaumière. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il entendit marcher derrière lui : il regarde; c'étoit Mœris, le père de Galatée. Elicio eut peur, comme s'il eût été coupable. Mœris le rassura bientôt; et sans lui demander pourquoi il étoit au village de si bon matin : J'allois chez toi, lui dit-il, pour te confier un secret, et te demander un service qui intéresse ma fille. Le berger plein de joie, lui baisa les mains avec transport : ils entrerent ensemble dans un petit bois de myrtes qui n'étoit pas éloigné du chemin.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Nous nous plaignons toujours des maux sans nombre de cette courte vie; et c'est de nous-mêmes que viennent presque tous ces maux. La soif de l'or, voilà le principe des crimes et des malheurs. Le créateur du monde l'avoit prévu : il cacha ce funeste métal dans les entrailles de la terre; et, non content de combler le précipice, il le couvrit de fleurs, de fruits, de tout ce qui devoit suffire à l'homme pour ses besoins et ses plaisirs. L'insatiable avarice n'eut pas assez de tant de bienfaits; elle pénétra dans ces abymes à force de travaux et de périls; elle arracha l'or aux enfers, et découvrit aux humains la source de tous les vices. Hélas ! qui a le plus souffert de cette fatale découverte ? l'amour. Un cœur sensible ne suffit plus pour avoir le droit d'aimer : si l'on veut obtenir celle que l'on rendroit heureuse, il faut des preuves de richesse, et non des preuves de constance. L'amant sans fortune peut être aimable, mais ne peut être heureux : plus il est fidèle, plus il est à plaindre; les tourmens et le désespoir sont le partage de sa vie. Que faut-il donc faire quand on est pauvre et sensible? Ne pas aimer. Ah! c'est encore pis.

Elicio n'avoit pas fait toutes ces réflexions quand il s'étoit attaché à Galatée: ou peut-être les avoit-il faites; car de quoi servent les réflexions en amour! On prévoit les chagrins, on s'y expose; ils arrivent, et sont aussi douloureux que s'ils étoient inattendus.

Erastre, Tircis et Damon furent surpris à leur réveil de ne pas trouver Elicio. Le soleil avoit déjà fait près de la moitié de son cours: inquiets de ne pas le voir de retour, ils allèrent le chercher au village. Comme ils traversoient le petit bois de myrtes, ils entendirent la voix de leur ami. Attentifs et curieux, ils s'arrêtèrent pour écouter. Elicio chantoit ces paroles:

J'aimois une jeune bergère,
Mon amour faisoit mon bonheur;
Je croyois posséder le cœur
De celle qui m'étoit si chère.
Hélas! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance,
Que d'être heureux en l'oubliant.

J'étois encore enfant comme elle
Quand l'amour fit naître mes feux;
Mon cœur, pour en être amoureux,
N'attendit pas qu'elle fût belle.

Elle

Hélas ! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance ;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance,
Que d'être heureux en l'oubliant.

Les bergers, alarmés par ces tendres plaintes, coururent vers Elicio : ils le trouvèrent assis au pied d'un hêtre, le visage baigné de larmes. A peine il les aperçut, que, se levant précipitamment, il vint se jeter au cou d'Erastre : Mon ami, lui dit-il, nous allons perdre Galatée ; elle nous quitte pour jamais. Ecoutez, ajouta-t-il en regardant Tircis et Damon, le funeste secret que Mœris m'a confié ce matin ; je vais vous rapporter ses propres paroles.

Elicio, m'a-t-il dit, je dois reconnoître l'attachement que tu m'as toujours marqué, en t'instruisant le premier du mariage de ma fille. Je l'ai conclu hier : elle épouse un riche Portugais dont les immenses troupeaux couvrent les bords du Lima. Quatre bergers, envoyés par ce futur époux, viennent d'arriver chez moi, et partiront demain avec Galatée. Je sais que tu t'intéresses à ma fille comme si tu étois son frère, et je t'ai choisi, mon cher Elicio, pour te prier de l'accompagner en Portugal, d'être présent à ses noces, et de venir me rapporter des nouvelles certaines de son bonheur.

Malgré le trouble où m'a mis ce discours,

j'ai retrouvé ma voix pour y répondre. Comment! lui ai-je dit, vous avez pu consentir à vous séparer de votre fille! vous avez pu la condamner à vivre loin de son père et de sa patrie! Êtes-vous certain de ne pas faire son malheur en l'exilant dans un pays étranger? Pensez-vous qu'elle ne regrette pas.... J'ai sondé le cœur de ma fille, interrompit Mœris; je l'ai instruite de mes résolutions : elle m'a répondu, avec sa douceur ordinaire, qu'elle seroit toujours prête à m'obéir. J'ai même démêlé sur son visage une légère émotion, marque certaine de cette joie qu'éprouve la fille la plus sage en apprenant qu'elle va se marier. Ne sois donc pas inquiet de son bonheur, et va te préparer au voyage que j'attends de ton amitié. Voilà, mes amis, ce que m'a dit Mœris; voilà l'événement que je craignois plus que la mort.

Tircis, Damon, et sur-tout Erastre, s'affligèrent avec Elicio. Mais, lui dit Damon, puisque Mœris vous estime et vous aime, pourquoi n'avez-vous pas tenté de lui faire l'aveu de votre amour? Vous ne le connoissez pas comme moi, lui répondit Elicio; il a déclaré qu'il vouloit que son gendre eût autant de biens que sa fille. Si j'avois osé parler, il auroit cru que j'aimois sa fortune; et son amitié pour

moi se seroit changée en mépris. Mœris est trop riche pour n'être pas défiant; je suis trop pauvre pour être hardi.

Mon ami, lui dit Tircis, ne perdez pas toute espérance; allons trouver Galatée, allons savoir d'elle-même s'il est vrai qu'elle consent à épouser ce Portugais; et si, comme je le crois, il lui en coûte pour obéir à son père, nous tâcherons de rompre ce funeste mariage. L'amour et l'amitié nous inspireront: seuls ils ont fait des miracles; que ne feront-ils point réunis?

Elicio suivit le conseil de Tircis. Les quatre bergers prirent le chemin de la fontaine des Ardoises, où Galatée se reposoit souvent. Ils espéroient l'y trouver: leur attente ne fut pas trompée. La bergère étoit assise au bord de l'eau, et plongée dans une si profonde rêverie, qu'elle n'aperçut point les bergers. Ses yeux humides regardoient la fontaine; son front étoit appuyé sur une de ses mains, et de l'autre elle caressoit le chien d'Elicio, ce chien qui, depuis si long-tems, étoit plus souvent avec elle qu'avec son maître. Le fidèle animal, couché aux pieds de Galatée, avoit la tête appuyée sur les genoux de la bergère, les yeux fixés sur les siens; son air inquiet et reconnoissant sembloit lui de-

mander pourquoi, ce jour-là, il étoit caressé plus qu'à l'ordinaire. Elicio fit arrêter ses compagnons pour jouir de ce spectacle : une douce satisfaction remplaçoit déjà la douleur peinte sur son visage. Galatée, qui se croyoit seule avec le chien, se mit à chanter ces paroles :

O toi qui suis toujours mes pas,
Toi, le compagnon de ma vie,
Tu vas perdre ta bonne amie ;
Elle quitte ces beaux climats.

Une obéissance cruelle
M'arrache à ces prés, à ces bois,
Où j'entendis souvent la voix
D'un amant comme toi fidèle.

Aimable chien, viens avec moi :
Toujours seule avec ma pensée,
De ma félicité passée
Il ne me restera que toi.

Quitte ton maître pour me suivre ;
Tu reviendras au premier jour :
Il apprendra par ton retour
Que loin de lui je n'ai pu vivre.

Les larmes que versoit Galatée ne lui permirent pas de poursuivre. Elicio pleuroit aussi, mais c'étoit de joie. Il n'est plus maître de son transport : il court vers la bergère, tombe à



Il court vers la bergere, tombe à ses genoux devant elle.

genoux devant elle, et saisit une de ses mains qu'il presse contre ses lèvres. Galatée, surprise, fait de vains efforts pour la retirer : elle s'aperçoit que d'autres bergers la regardent; elle veut se fâcher, elle ne le peut pas; elle veut fuir, le chien l'en empêche : il tourne autour d'elle en sautant; il les caresse tous deux à la fois; on diroit qu'il jouit du bonheur qu'il vient de procurer à son maître.

Tircis, Damon, Erastre même, étoient attendris, et n'osoient approcher des deux amans. Galatée les appelle, fait relever Elicio; et s'efforçant de dérober ses larmes : Je ne prétends plus, leur dit-elle, cacher un secret que mon imprudence a trahi. Oui, je regrette ma patrie; j'y laisse peut-être mon cœur : mais je n'en suis que plus résolue à obéir à mon père; ce devoir sacré l'emportera sur tout. Je vous conjure de ne pas redoubler par vos plaintes une douleur qui seroit inutile, et surtout de ne pas troubler une solitude devenue nécessaire après un tel aveu. A ces mots, elle s'éloigne, laissant les quatre bergers interdits. Le chien d'Elicio fut le seul qui osa la suivre : elle s'en aperçut, et voulut l'en empêcher en le menaçant de sa houlette; mais le chien s'offrit à ses coups, et la pauvre Galatée ne put jamais venir à bout ni de le battre, ni de le chasser.

Les quatre amis, restés ensemble, tinrent conseil sur les moyens de rompre ce fatal mariage. Tircis étoit d'avis de rassembler les bergers de la contrée, et de venir tous ensemble supplier Mœris de ne pas leur enlever le trésor dont ils étoient si fiers. Damon vouloit aller en Portugal menacer le futur époux, et l'effrayer de manière qu'il renonçât lui-même à Galatée. Elicio inclinoit vers ce parti. Erastre, la main sur ses yeux, ne disoit rien, et pleuroit. Non, mes amis! s'écria-t-il en essuyant ses larmes, tous ces moyens ne serviront qu'à irriter Mœris. J'ai un projet qui rendra tout le monde heureux, excepté moi; c'est à celui-là que je m'arrête, et de ce pas je vais l'exécuter. En disant ces paroles il embrasse Elicio, et s'éloigne.

Les bergers, qui comptoient peu sur l'invention d'un homme aussi simple qu'Erastre, se proposèrent d'aller consulter l'ermite Fabian. Déjà ils étoient en chemin lorsqu'ils rencontrèrent un cavalier superbement habillé, monté sur un magnifique cheval, et suivi de deux dames sur des haquenées. Une troupe nombreuse de valets prouvoit que c'étoient des personnes de distinction. Les bergers les saluèrent en passant; et l'inconnu, leur rendant le salut, arrêta Elicio. Voudriez-

vous bien, lui dit-il, nous indiquer dans ces forêts un lieu commode pour y passer quelques heures? Les dames que vous voyez sont fatiguées de la chaleur et de la route, et voudroient se reposer ici. Elicio, qui s'oublioit toujours pour penser aux autres, les conduisit à la fontaine des Ardoises, qui n'étoit qu'à deux pas. Dès qu'ils y furent arrivés, leurs valets dressèrent une table qui fut bientôt couverte de rafraîchissemens. Les deux dames, assises sur l'herbe, levèrent leurs voiles, et surprirent Tircis et Damon par l'éclat de leur beauté. L'aînée de ces deux inconnues l'emportoit encore sur la plus jeune; mais peut-être ne devoit-elle cet avantage qu'à la profonde tristesse qui sembloit obscurcir les attraits de sa cadette.

Elicio pressoit ses compagnons de reprendre le chemin de l'ermitage; le cavalier les retint: Laissez-moi jouir, leur dit-il, du bonheur de vous avoir rencontrés; je voudrois ne vivre qu'avec des bergers. Quelle différence de votre heureux sort à celui des habitans des villes! La nature vous donne pour rien tous les plaisirs dont nous achetons l'image : l'oisiveté avance nos jours; le travail prolonge les vôtres : l'ennui, le mensonge, la gêne, voilà notre vie; la joie, la franchise, la liberté, voilà

la vôtre. Ah! dès demain je me fais berger, si Nisida veut devenir bergère.

Au nom de Nisida, Elicio regarda les deux dames avec un air de surprise et d'intérêt qui fut remarqué du cavalier. Pardonnez, lui dit Elicio, si le nom de Nisida me fait une impression si vive; il n'y a pas long-tems qu'un de nos amis versoit bien des larmes en nous parlant de Nisida. Avez-vous, reprit l'inconnu, quelque bergère qui s'appelle ainsi? — Non. Celle dont il étoit question n'est pas bergère: elle n'est pas même de ces contrées; Naples est sa patrie. — Naples!..... Eh! comment savez-vous?.... — Je vous l'expliquerai: dites-moi d'abord si vous ne vous appelez pas Timbrio, et si cette jeune personne n'est pas Blanche, sœur cadette de Nisida? — Vous avez dit leurs noms. — Ah! Fabian, quel jour heureux pour toi! — Vous connoissez Fabian! — Est-il ici? s'écria Blanche; et sa pâleur fut à l'instant effacée par le plus vif incarnat.

Oui, lui dit Elicio, il est ici; et le chagrin de vous avoir perdus alloit terminer une vie qu'il a consacrée à la pénitence. Fabian est ermite; son ermitage n'est pas loin. — Courons l'embrasser! s'écria Timbrio. Blanche étoit debout, et marchoit déjà sans savoir le chemin qu'il falloit prendre. Nisida s'appuie sur le bras

de son amant; et Tircis, Damon et Elicio les guident vers l'ermitage.

Il étoit presque nuit quand ils arrivèrent au pied de la colline. Timbrio, Nisida, et surtout la jeune Blanche, montèrent le sentier sans reprendre haleine. Parvenus à la porte de l'ermitage, ils la trouvent ouverte; ils regardent, et ne voient personne dans la cellule. Inquiets de ne pas trouver l'ermite, ils alloient l'appeler, et parcourir la montagne. Le prudent Tircis les arrête : Fabian, leur dit-il, est sûrement près d'ici; mais ce malheureux ami, qui n'espère plus vous voir, qui vous pleure sans cesse, va mourir de sa joie si vous vous offrez tout d'un coup à lui. Ménagez-le, contenez vos transports, et trouvons un moyen de préparer son ame à un plaisir qu'elle ne soutiendroit pas. Tout le monde approuve l'avis de Tircis : on décide qu'il faut envoyer les bergers au-devant de Fabian, pour lui annoncer avec précaution les tendres amis qu'il va revoir.

Pendant que l'on se consultoit, Blanche considéroit, à la clarté de la lune, l'intérieur de la cellule. Une natte de jonc, une escabelle, un crucifix de buis; c'étoit tous les meubles de Fabian : Blanche les examine long-tems, puis elle va se mettre à genoux

devant le crucifix, et remercie tout bas le ciel de l'avoir conduite dans cet ermitage.

Timbrio et les bergers la regardoient avec attendrissement, lorsque des soupirs et des plaintes leur apprennent que Fabian n'est pas loin. Tout le monde s'approche : on aperçoit l'ermite sous un olivier sauvage, à genoux sur un quartier de roc, les bras tendus vers le ciel. A cette vue, les deux sœurs et Timbrio veulent se précipiter dans ses bras; Tircis ne peut les retenir : mais Fabian commence sa prière, et tous s'arrêtent pour l'entendre. Nisida et Timbrio restent les bras tendus; Blanche, respirant à peine, avance sa tête par-dessus leurs épaules, et essuie à chaque instant les pleurs qui l'empêchoient de bien voir son ami.

O mon Dieu! disoit Fabian, Être suprême que je veux aimer uniquement, vous qui remplissez le monde, et qui devez remplir mon cœur, ne vous offensez pas de mes larmes! j'ai tout perdu, je n'ai pas murmuré. O mon Dieu! calmez les maux que je souffre; mais ne m'arrachez pas entièrement le souvenir de mes malheurs.

Aux premiers mots de Fabian, Blanche pleuroit; elle sanglotoit aux derniers. Tircis, craignant qu'elle ne fût entendue, dit à Damon

d'aller avec Elicio interrompre l'ermite, tandis qu'il resteroit avec les deux sœurs et Timbrio pour les empêcher de se montrer.

Les deux bergers obéirent. Fabian les reçut avec amitié. Vous vous plaignez toujours, lui dit Elicio, et vos malheurs touchent peut-être à leur terme. Vous les connoissez, répondit l'ermite; jugez s'ils peuvent finir! — Oui, sans doute; Nisida vit encore : elle est, avec sa sœur et Timbrio, occupée de vous chercher par toute l'Espagne. Quelqu'un les a rencontrés. —Que dites-vous? Est-il bien sûr que ce soit mon ami, que ce soient les deux sœurs?... Ah! ne vous jouez pas d'un malheureux! vous aviez paru prendre pitié de mes maux; ne venez pas les aigrir en m'abusant d'un faux espoir.

Comme il disoit ces paroles, Tircis, pour préparer une si tendre reconnoissance, dit à Nisida de chanter de l'endroit où elle étoit, sans s'offrir encore aux yeux de l'ermite. Nisida suivit son conseil, et commença ce premier couplet d'une chanson que Fabian avoit faite autrefois.

Amitié, reprends ton empire
Sur l'aveugle dieu des amans :
Dans la jeunesse il peut suffire;
Tu rends heureux dans tous les tems.

Il fait naître une vive flamme;
Tu formes un tendre lien :
Il n'est que le plaisir de l'ame;
Et toi seule en es le soutien.

Fabian parloit encore, lorsque la voix de Nisida vint frapper son oreille. Il s'arrête, il écoute, il reste immobile, les yeux fixes et la bouche ouverte : ensuite, regardant d'un air égaré, sa raison l'abandonne, la terreur se peint sur son visage; il prend les deux bergers pour des fantômes, et les considère avec effroi. Cependant la voix continue, et vient retentir au fond de son ame : peu-à-peu sa crainte se dissipe, ses traits, ses yeux reprennent leur douceur : il revient à lui, s'élance comme un trait vers l'endroit d'où partoit la voix; il arrive, regarde, et tombe sans mouvement dans les bras de son ami.

Nisida et Timbrio appellent : les bergers accourent; on s'empresse, on cherche à le ranimer. Blanche avoit déjà couru chercher de l'eau dans la cellule; elle en jette sur son visage, elle serre ses mains dans les siennes. L'ermite reprend ses sens; il ouvre les yeux, il doute encore de son bonheur : Est-ce bien toi? dit-il à Timbrio; est-ce toi que j'ai tant pleuré? — Oui, c'est moi; c'est ton ami, celui qui te doit la vie. Ils s'embrassent, ils confon-

dent leurs larmes, ils restent long-tems serrés l'un contre l'autre. Plus de chagrin, lui dit Timbrio; nous sommes tous réunis : voici Nisida, ta bonne amie; voilà Blanche, qui alloit mourir si nous ne t'avions pas trouvé : que te faut-il encore? Ah! rien, répond l'ermite en souriant et pleurant à la fois. Blanche et Nisida lui tendent les bras. Fabian veut parler; mais il fait de vains efforts : il prend les mains des deux sœurs, les joint toutes deux sur sa poitrine, et tombe à genoux en sanglotant.

Cette scène attendrissante dura quelques momens encore. Fabian conduisit ses amis dans sa cellule, et leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Ce récit fut court : le prudent Fabian, toujours victime de l'amitié, parla de son amour pour Blanche, comme du sentiment qui l'avoit le plus occupé pendant sa solitude. Blanche, transportée, n'osoit rien dire; mais elle embrassoit sa sœur.

L'ermite supplia son ami de lui raconter à son tour ses aventures depuis le moment où, pour aller porter la nouvelle de sa victoire à Nisida, il l'avoit laissé sur le champ de bataille. Les bergers se joignirent à Fabian pour demander ce récit : Timbrio ne se fit pas presser.

Après mon combat avec Pransile, impatient

de revoir Fabian, j'envoyai mon page à la maison de campagne de Nisida : il en revint tout effrayé, et m'annonça la mort de ma maîtresse, et la fuite de mon ami. Frappé comme d'un coup de foudre, je partis sur-le-champ pour aller m'informer moi-même de tous mes malheurs. Arrivé à cette maison de campagne, ni mes instances, ni mes présens, ne purent m'en ouvrir l'entrée ; et les discours et les pleurs des domestiques me confirmèrent la mort de Nisida. Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment ; on ne meurt point de douleur, puisque je n'expirai pas sur l'heure. Malgré mon désespoir, je me souvins qu'il me restoit un ami ; et, tout blessé que j'étois, je suivis sa trace jusqu'à Gaïette.

Quand j'arrivai dans cette ville, Fabian venoit de s'embarquer. Je fus forcé d'attendre le départ d'un navire catalan qui devoit retourner dans quelques jours à Barcelone. Le capitaine me reçut sur son bord, et mes larmes redoublèrent en quittant cette Italie où j'avois perdu le plus cher objet de mon cœur.

Le vent, qui d'abord nous étoit favorable, diminua tout d'un coup, et notre vaisseau, peu éloigné du port, fut presque arrêté par le calme : j'aurois vu la tempête avec plus de joie. Sans cesse occupé de mes maux, toujours

pleurant ma Nisida, je demandois au ciel la mort ou mon ami. Les seuls momens que je trouvois moins amers, étoient ceux où je chantois sur un luth qui appartenoit à un passager.

Le second jour de notre départ, au moment où l'aurore commençoit à teindre l'horizon, j'étois assis sur la poupe, et je considérois cette vaste mer dont les flots tranquilles réfléchissoient les étoiles prêtes à disparoître. Tout reposoit autour de moi : les officiers, les matelots étoient livrés au sommeil ; le pilote même dormoit sur son gouvernail : les voiles étoient pliées ; on n'entendoit que le bruit de la proue du vaisseau qui fendoit doucement les ondes. Ce profond silence, ce grand spectacle de la mer et du ciel, cette aurore qui venoit lentement réveiller les malheureux, tout me retraçoit plus vivement mes peines : je pris mon luth, et je chantai ces paroles :

Tout se tait, tout est calme et dans l'air et sur l'onde ;
L'on n'entend que le bruit des ailes du zéphir :
Tout dort autour de moi dans une paix profonde ;
Moi seul je veille pour souffrir (1).

---

(1) Agora que calla el viento,
Y el sesgo mar está en calma,
No se calme mi tormento.

Déjà vers l'orient, sur un char de lumière,
L'aurore à l'univers annonce un jour nouveau :
Ce jour est un bienfait pour la nature entière;
Pour moi seul il est un fardeau.

Sous le poids des chagrins je sens que je succombe.
Nisida, cher objet d'amour et de douleur,
Nisida, tu n'es plus; la pierre d'une tombe
Enferme ton corps et mon cœur.

J'en étois à ce dernier vers, lorsque j'entends un bruit de rames qui sembloit s'approcher du vaisseau. J'écoute, je regarde; les premiers rayons du jour me font distinguer une barque : elle venoit droit à nous, et les efforts de quatre rameurs la faisoient voler sur la mer. La barque approche; une femme s'avance sur le bord : Au nom du ciel, me criat-elle, daignez me dire si votre vaisseau n'est pas le navire catalan parti depuis deux jours de Gaïette! Jugez de ma surprise; c'étoit la voix de Blanche, de la sœur de ma Nisida.... Ah! ma sœur, m'écriai-je.... et je me précipite à la corde du vaisseau. Je descends, j'arrive dans la barque, je cours pour me jeter dans les bras de Blanche, je me trouve dans ceux de Nisida.

Je pensai mourir de ma joie : immobile et muet, je ne pouvois proférer une seule parole. Nisida me parloit, me rassuroit; je la regardois,

dois, en tremblant que ce ne fût un songe, et que le réveil ne m'enlevât mon bonheur.

Revenu de ce premier ravissement, je m'occupai de faire monter dans le vaisseau la tendre Nisida et son aimable sœur. Elles étoient toutes deux en habit de pélerines : mais le capitaine, instruit par moi, les reçut avec le respect qu'il devoit à leur naissance. Ce fut alors que j'appris de Blanche comment l'oubli de l'écharpe avoit causé à sa sœur, presque mourante, un évanouissement si profond, que tout le monde la crut morte. Elle ne reprit ses sens qu'au bout de huit heures; et, apprenant à la fois ma victoire sur Pransile, mon erreur, mon désespoir et notre fuite, elle résolut, avec sa sœur, de tout quitter pour nous suivre. Malgré ses maux, malgré sa foiblesse, elle voulut partir, et Blanche disposa tout pour leur fuite. Elles avoient de l'or et des pierreries; tout fut prodigué pour s'échapper de la maison paternelle. Un domestique gagné leur amena une litière au milieu de la nuit; et les deux sœurs, munies de leurs diamans, et déguisées en pélerines, prirent la route de Gaïette, où elles savoient que je m'étois rendu. Elles y arrivèrent deux heures après le départ du navire. A force d'argent elles trouvèrent des rameurs qui essayèrent de nous rejoindre : le calme sur-

venu seconda leurs efforts; et l'amour, qui protégeoit sans doute ces aimables sœurs, les fit arriver sans accident jusqu'à notre vaisseau.

Je retrouvois Nisida; mais tu nous manquois, mon cher Fabian, et c'étoit payer bien cher la faveur que nous faisoit la fortune. Blanche le sentoit aussi bien que moi. Ton absence fut du moins le seul malheur dont nous eûmes à gémir. Après une heureuse navigation, nous arrivâmes à Barcelone : nous espérions y trouver de tes nouvelles; mais nos recherches furent vaines. Blanche fut la première à dire qu'il falloit parcourir toute l'Espagne, et ne s'arrêter que lorsque nous t'aurions trouvé : elle étoit bien sûre que cet avis seroit suivi. Nous résolûmes d'aller d'abord à Tolède, où sont établis des parens de Nisida; mais, avant tout, nous écrivîmes à son père pour l'instruire de nos aventures, et lui demander la permission de nous marier à Tolède : il a répondu selon nos desirs; et nous étions en route pour cette ville, nous informant par-tout de Fabian, quand notre bonheur nous a conduits ici.

Telle fut l'histoire de Timbrio. Dès qu'il eut cessé de parler, l'ermite le prit en particulier; et le menant dans un coin de sa cellule,

il lui dit d'une voix timide : Est-ce que je n'irai pas à Tolède ? Timbrio, surpris de sa question, le regarde : Fabian baisse les yeux, et laisse échapper quelques larmes. Son ami le serre dans ses bras : Il faut bien, lui répond-il, que tu viennes à Tolèdè pour épouser ta chère Blanche : elle t'adore, elle n'a pas été un seul instant sans penser à toi. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai ? Plus que ma vie, reprit Fabian ; mais je t'aime encore davantage. Allons, ajouta-t-il en souriant, je quitterai cet habit d'ermite, et tu m'en feras trouver un plus convenable à un nouveau marié : mais, si tu m'en crois, quand nous serons les époux de ces deux charmantes sœurs, nous reviendrons ici vivre avec ces bons bergers qui nous aiment, et qui méritent que nous les aimions. J'en avois déjà formé le projet, reprit Timbrio : je suis fatigué du monde ; et je veux finir ma vie dans ces bois, entre ma femme et mon ami. Après cette conversation, ils vinrent en rendre compte aux deux sœurs et aux bergers : tout le monde applaudit à leur dessein.

Cependant la nuit étoit avancée. Elicio conseilloit de gagner promptement le village. Je n'ai point de maison à vous offrir, dit-il aux quatre amans ; mais je vais vous conduire à

celle de Galatée : Mœris, son père, se fera un honneur de nous recevoir.

Son avis est suivi : on se met en marche : on double le pas ; on arrive. Mœris alloit se mettre à table avec sa fille, Florise, Téolinde et les quatre bergers arrivés de Portugal pour emmener le lendemain Galatée. On frappe à la porte, les chiens aboient ; Mœris vient ouvrir lui-même. Elicio lui demande l'hospitalité pour Nisida, Blanche et les deux amis. Le vieux berger, honoré de pareils hôtes, les accueille avec respect : il appelle sa fille ; il fait ajouter au souper tout ce qu'il a de meilleur ; et, les invitant à se mettre à table, il s'excuse sur ce qu'ils n'étoient pas attendus.

Pendant le repas, Galatée s'efforçoit de n'être pas triste. Elicio s'étoit placé le plus loin qu'il avoit pu des Portugais ; il les regardoit avec colère, et ses yeux rencontroient quelquefois les yeux de Galatée. On sortit de table. Tous les convives allèrent prendre le frais sur des bancs de pierre qui étoient à la porte de la maison. Le vieux Mœris voulut conter à ses hôtes le brillant mariage qu'il avoit arrangé pour sa fille : il s'étendit avec complaisance sur les richesses de son gendre, richesses que les Portugais ne manquèrent pas d'exagérer. Les deux amis et les deux sœurs

se croyoient obligés de féliciter Galatée : elle ne répondoit rien ; et le malheureux Elicio dévoroit ses larmes. Tout-à-coup le son funèbre d'une trompette se fait entendre dans le village.

Mœris, ses hôtes, tous les habitans alarmés courent vers la grande place d'où sembloit venir le triste son. Ils aperçoivent quatre bergers vêtus de deuil et couronnés de cyprès : deux portoient à la main des flambeaux allumés; les deux autres sonnoient de la trompette. Au milieu des quatre bergers étoit un ministre de l'Éternel, vêtu de ses habits sacerdotaux.

C'étoit le vénérable Salvador, le pasteur des bergers, celui qui les consoloit dans leurs peines, et qui remercioit le ciel de leur bonheur. Tout le village étoit sa famille, tous les orphelins ses enfans; depuis quarante années il remplissoit le sublime emploi de louer Dieu et de servir les hommes.

Bergers, s'écria-t-il, c'est demain le jour choisi dans l'année pour honorer les cendres de nos frères dans la vallée des tombeaux. Songez à ce devoir sacré, et dès l'aurore rendez-vous sur cette place, dans le triste appareil qui convient à cette touchante cérémonie.

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte, Salvador reprit le chemin de sa maison.

Tout le monde convint de se rassembler au point du jour pour remplir une obligation si sainte. Mœris ne voulut pas que sa fille y manquât; il pria les Portugais de différer leur départ. Elicio en tressaillit de joie; Galatée en conçut une heureuse espérance.

Nisida, Blanche, Téolinde, les deux amis demandèrent aux habitans du village la permission de les suivre à la vallée des tombeaux: on fut flatté de leur demande. Les quatre Portugais sollicitèrent la même faveur : on les refusa d'une voix unanime; ils étoient odieux depuis que l'on savoit qu'ils venoient chercher Galatée. Ils se retirèrent pleins de dépit; et tout le monde alla se livrer au sommeil.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Je me livre à toi, douce mélancolie; viens répandre sur mes derniers tableaux cette demi-teinte sombre qui plaît à tous les cœurs sensibles; ne crains pas de les émouvoir: les larmes que tu fais couler sont aux ames tendres ce que la rosée est aux fleurs. Que les souvenirs que tu donnes sont attachans! Quel est l'amant éloigné de sa maîtresse, l'ami privé de son ami, la mère loin de son fils, qui ne te regarde pas comme son bien le plus cher? Comme ils sont doux ces momens où, séparé du monde entier, seul avec son cœur et sa mémoire, on se recueille dans soi-même, ou plutôt dans l'objet aimé! Qu'on a de plaisir à se rappeler toutes les époques de sa tendresse! Le premier jour où l'on aima, le premier aveu qu'on en fit, l'air dont il fut écouté, les craintes, les soupçons, les querelles, tout est présent, tout se retrace avec délices. On jouit de nouveau des plaisirs que l'on a goûtés: on jouit même des chagrins que l'on a soufferts. Si toute espérance est ravie, si l'impitoyable mort a moissonné l'objet de notre amour, les pleurs qu'on lui donne ont des charmes; son souvenir laisse encore une impression de bon-

heur : on seroit peut-être plus à plaindre, si l'on pouvoit se consoler.

Ainsi pensoit le sage Salvador : il consacroit un jour de l'année aux larmes de la reconnoissance, de l'amour et de l'amitié. Ce jour étoit arrivé. Salvador, revêtu de ses plus tristes ornemens, se rendit sur la grande place : il vit bientôt paroître tous les habitans du village couverts de crêpes, couronnés de cyprès, et portant des houlettes garnies de rubans noirs. Salvador les rangea lui-même; et, séparant les bergers des bergères, il fit marcher toute la troupe sur deux files.

Du côté droit, Nisida, Blanche, Téolinde, Florise et toutes les jeunes filles, s'avançoient sous la conduite de Galatée. Du côté gauche, vis-à-vis d'elles, marchoient Timbrio, Fabian, Damon, Tircis, tous les jeunes garçons, ayant à leur tête Elicio. Le seul Erastre manquoit. Après eux venoient les épouses, conduites par Silvérie; et les époux, menés par Daranio. Cette troupe d'heureux étoit presque aussi belle que la première. Elle étoit suivie d'une troisième moins brillante et plus respectable; c'étoient les veuves et les vieillards : ils étoient guidés par Mœris et par la mère d'Érastre. Leurs cheveux blancs n'avoient point de couronnes : leurs mains tremblantes s'ap-

puyoient sur des bâtons noueux. Hélas ! c'étoit pour eux sur-tout que la cérémonie étoit intéressante ; ils alloient pleurer sur la tombe d'un fils, d'une sœur ou d'un époux.

Salvador fermoit la marche : il avoit choisi cette place pour être plus près des plus malheureux. A ses côtés, huit beaux enfans, vêtus de robes de lin et couronnés de fleurs, portoient avec respect l'eau lustrale, l'encens et le feu. Fiers de cet emploi qui étoit la récompense d'une année entière de sagesse, ils s'avançoient plus gravement que les vieillards.

Pour arriver à la vallée des tombeaux, il falloit faire à-peu-près une lieue toujours sur la rive du Tage, et sous une voûte de verdure que formoit un double rang de peupliers. Les bergers en silence marchoient sur un gazon semé de fleurs humides encore de la rosée. Le soleil commençoit à dorer la cime des montagnes, et annonçoit un des plus beaux jours de l'été : le ciel étoit par-tout d'azur; un doux zéphyr agitoit les arbres et berçoit mollement les petits oiseaux dans leurs nids : l'alouette, déjà perdue dans les airs, se faisoit entendre sans être aperçue ; le rossignol, fatigué d'avoir chanté toute la nuit, se ranimoit pour saluer le jour ; la tourterelle et le ramier répondoient par des plaintes au chant joyeux du

pivert : les fleurs exhaloient tous leurs parfums ; les poissons se jouoient sur les eaux du fleuve : toute la nature, au moment de son réveil, sembloit remercier le créateur du nouveau bienfait qu'il lui accordoit.

Timbrio, Blanche et Nisida, peu accoutumés à ce spectacle ravissant, le contemploient avec surprise. L'entrée de la vallée des tombeaux leur causa bientôt une nouvelle admiration.

Sur la rive de ce beau fleuve, qui roule de l'or dans son sein, est un espace d'un mille carré, ceint de toutes parts d'une chaîne de collines ; on y pénètre par une seule entrée. Ce long défilé est garni des deux côtés d'une haie de cyprès plantés en amphithéâtre, et si serrés, que leurs branches entrelacées forment un mur épais aussi haut que les montagnes. Quelques rosiers, quelques jasmins sauvages, parsèment de fleurs rouges et jaunes le vert sombre de ces deux murailles. Jamais aucun troupeau ne pénétra dans cet asyle; jamais le bucheron ne porta la hache dans ce bois sacré; un silence profond y règne : l'on n'entend que le bruit de quelques sources qui descendent sous le feuillage, se réunissent dans un lit de mousse, et vont porter à quelques pas dans le Tage leurs petits flots argentés.

A l'extrémité de cette avenue est un antique sapin qui semble fermer la vallée. Sur son écorce sont gravées ces paroles:

Passant, respecte cet asyle :
Si ton cœur est pervers, tremble d'y pénétrer;
Mais, s'il est vertueux, marche d'un pas tranquille:
A ces tombeaux tu peux pleurer.

Dans l'intérieur de la vallée, les mêmes cyprès règnent alentour. Au milieu est une fontaine dont l'eau, toujours abondante, arrose et nourrit le gazon. Quelques tombeaux sont épars çà et là, les uns déjà couverts par le lierre, les autres encore ornés de guirlandes; tous renferment la dépouille mortelle d'un être qui aima la vertu.

L'honneur d'être enterré dans cette belle vallée ne s'accordoit pas à tous les morts; c'étoit la récompense d'une vie irréprochable : le village assemblé l'adjugeoit.

Les bergers, parvenus à la fontaine, s'arrêtèrent; et Salvador éleva la voix : Séparez-vous, s'écria-t-il; vous vous rassemblerez près de moi quand la trompette sonnera. A ces mots, tout le monde se disperse; chaque veuve, chaque orphelin court à la pierre qui couvre l'objet de ses larmes. Timbrio, Fabian et les deux sœurs ont perdu de vue Elicio; ils parcourent la vallée en le cherchant.

Ils le découvrent bientôt à genoux devant le tombeau de sa mère : ses mains étoient jointes ; ses yeux, baignés de pleurs, étoient tournés vers le ciel. O ma mère ! disoit-il, vous êtes sûrement heureuse, puisque vous fûtes toujours bonne : veillez sur moi de votre céleste demeure ; faites que j'aime la vertu autant que j'aimai ma mère. En prononçant ces mots, il pressoit son visage sur la tombe, et ses larmes couloient le long de la pierre.

Les quatre amans l'écoutoient en silence ; ils approchent, et Timbrio prenant la main du berger : Digne fils, lui dit-il, vous pénétrez mon cœur de tendresse et de respect. Promettez-moi d'être mon ami ; et dès ce moment je renonce au monde pour être berger avec vous, pour habiter, avec Nisida, Blanche et Fabian, une cabane voisine de la vôtre. — Vous seriez trop près d'un malheureux, lui dit Elicio : depuis que j'ai perdu ma mère, un seul sentiment pouvoit me faire aimer la vie, et demain je ne verrai plus celle qui en est l'objet. Les deux sœurs, les deux amis le pressèrent de s'expliquer davantage. Ce n'est pas ici le lieu de vous parler de mes amours, reprit le berger ; quand nous serons sortis de la vallée, je vous raconterai mes malheurs.

Il parloit encore ; la trompette sonna. Ex-

pliquez-nous, demanda Timbrio, pourquoi Salvador nous rappelle? Pour honorer, lui répondit Elicio, la cendre du dernier berger que nous avons perdu; ensuite nous entendrons l'histoire de sa vie, qui nous sera chantée par la plus sage de nos bergères.

Ils se rendent à la fontaine: tout le monde y étoit rassemblé. Leur vénérable conducteur les guide vers un tombeau dont la pierre encore toute blanche portoit cette simple épitaphe.

ICI REPOSE
UN BON FILS.

Salvador en fait trois fois le tour; il prononce les prières accoutumées, brûle de l'encens, répand de l'eau lustrale: ensuite il prend par la main Galatée, et lui donne le papier où étoit écrite l'histoire de celui que l'on pleuroit. Une rougeur modeste couvre le front de Galatée; elle se tient debout près de la tombe, et tous les bergers l'écoutent en silence.

Des bergers de notre village
Lisis fut le plus amoureux :
Louise reçut son hommage,
Et partagea bientôt ses feux.
Il la demande à sa famille ;
Mais le père dit à Lisis :

Soyez riche autant que ma fille ;
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors son amour et sa chaumière,
Le pauvre Lisis n'avoit rien :
La cabane étoit pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie ;
Il arrive au pays de l'or :
Là, par une honnête industrie,
Il amasse un petit trésor.

Lisis revient plein d'espérance ;
Louise est fidèle, et l'attend :
Sa main sera la récompense
Des travaux d'un si tendre amant.
Il va posséder son amie :
Mais, la veille d'un jour si beau,
Par une affreuse maladie
Sa mère est au bord du tombeau.

Lisis tremblant court à la ville ;
Il ne songe plus aux amours :
Du médecin le plus habile
Lisis implore les secours.
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il embrassant ses genoux :
Si votre art lui sauve la vie,
Ce que je possède est à vous.

Le médecin, par sa science,
Rend la mère aux vœux de son fils :
Le trésor est sa récompense.
Plus de Louise pour Lisis.

Un autre épouse la bergère :
Lisis le voit sans murmurer ;
Et, l'air content près de sa mère,
Il mourut, et n'osa pleurer.

Galatée vint reprendre sa place. Mes amis, s'écria Salvador, votre cœur vous parle bien mieux que je ne pourrois vous parler : vous pleurez tous d'attendrissement au récit d'une bonne action ; jugez quel doit être le plaisir de la faire!

Après ce peu de mots, le vénérable pasteur fit sortir les bergers de la vallée ; il rompit l'ordre de la marche, et tout le monde se dispersa dans les belles campagnes qu'arrose le Tage.

Les deux amis et les deux sœurs, qui n'avoient pas oublié la promesse d'Elicio, prirent avec lui le chemin de la fontaine des Ardoises. Le malheureux berger leur raconta son amour et le désespoir mortel que lui causoit le mariage de Galatée. Fabian, Blanche et Nisida le consoloient : Timbrio songeoit aux moyens de lui faire épouser sa maîtresse.

Derrière eux, et à peu de distance, Galatée, Florise, Téolinde, Tircis et Damon, marchoient ensemble sans se parler : la fille de Mœris pensoit que le lendemain étoit le jour de son départ ; Florise formoit le projet de la

suivre en Portugal ; la triste Téolinde envioit le sort de celles qui reposoient dans la vallée des tombeaux.

Pour aller à la fontaine des Ardoises, il falloit quitter les bords du Tage, et traverser quelques collines couvertes de bois. Le chien d'Elicio, à qui l'on n'avoit pas permis ce jour-là de suivre Galatée, étoit resté dans le village. Il vit revenir quelques bergers, et n'apercevant ni son maître ni sa maîtresse, il partit pour aller au-devant d'eux, et les joignit comme ils entroient dans les bois.

Après avoir été, plus d'une fois, d'une troupe à l'autre, caresser Elicio et Galatée, le chien se met à courir dans la montagne, et fait partir un petit chevreau sauvage qu'il poursuit avec ardeur. Le chevreau fuit, et passe près des bergères ; la peur lui donne des forces : il gagne, sans être atteint, une caverne où il entre en bêlant : le chien suit : Galatée pousse des cris pour que l'on sauve le petit chevreau. Tout le monde accourt : on arrive à l'entrée de la caverne. Elicio s'étoit déjà précipité après le chien.

Tircis, Damon, les deux amis, rassuroient en riant les bergères, et s'attendoient à voir paroître l'amant de Galatée portant le chevreau dans ses bras, lorsqu'un bruit affreux se



Le berger, non moins vigoureux,

F. M. Queverdo inv. C. S. Gaucher Sculp.

se fait entendre dans la caverne; et l'on en voit sortir Elicio se débattant avec un homme dont l'aspect étoit effrayant. Il étoit couvert de haillons déchirés; une barbe noire et épaisse lui cachoit la moitié du visage; ses longs cheveux en désordre flottoient sur ses épaules; ses bras nus et nerveux pressoient Elicio pour l'étouffer. Le berger, non moins vigoureux, repoussoit de la main gauche la poitrine velue de l'homme sauvage; et de la droite, entortillée dans les cheveux de son ennemi, il faisoit courber sa tête en arrière. Tous deux en silence, les yeux étincelans et fixés l'un sur l'autre, les jambes entrelacées, cherchoient mutuellement à se terrasser.

Le chien d'Elicio n'avoit pas quitté son maître, et faisoit des efforts pour le secourir: mais une chèvre sauvage l'occupoit assez lui-même. Attentive à ne jamais prêter le flanc, elle le poussoit devant elle en le menaçant de ses cornes, tandis que le chevreau rassuré bondissoit derrière sa mère, et sembloit braver celui qu'il avoit craint.

Tircis, Damon et les deux amis se précipitent pour séparer les combattans. Timbrio se saisit du sauvage; il a besoin de toute sa force pour le contenir: mais Téolinde est évanouie, et tout le monde vole à son secours.

L'homme sauvage jette les yeux sur elle ; il demeure immobile en fixant ce visage pâle : bientôt se dégageant des bras de Timbrio, il saisit le chevreau, cause innocente de tant d'accidens, tombe à genoux devant Téolinde, et le lui présente d'un air soumis. A peine la bergère a-t-elle repris ses sens, qu'elle s'élance au cou du sauvage : Ah ! c'est toi, s'écria-t-elle, Artidore, mon cher Artidore ! tu n'as donc pas oublié Téolinde... Au nom de Téolinde, Artidore change de couleur : il se relève; et regardant la bergère d'un air égaré : Téolinde! dit-il; elle m'a trompé; je m'en souviens bien : est-elle ici ? la connoissez-vous ? Oui, lui répond la bergère d'une voix tremblante; elle est ici; elle ne vit que pour toi. Écoutez, interrompt Artidore en lui parlant à voix basse, il faut que vous me conduisiez vers elle ; je veux lui reprocher sa perfidie, lui dire que je ne l'aime plus ; ensuite nous reviendrons ensemble habiter ma caverne; vous serez ma bonne amie, et je vous donnerai mon chevreau.

Téolinde, à ce discours, vit bien que la douleur avoit égaré la raison du malheureux Artidore : elle le regarde, pleure ; et lui serrant la main avec tendresse : Je le veux bien, dit-elle, je ne te quitterai plus ; je suis avec

toi jusqu'au dernier jour de ma vie : j'espère te prouver que Téolinde ne fut pas coupable. En disant ces mots, elle prend le bras d'Artidore, et l'entraîne avec elle dans la route qui conduisoit à la fontaine. La chèvre et le chevreau les suivent; le reste des bergers marche à quelque distance, impatient de voir la fin de cette aventure.

Pendant le chemin, Téolinde fait ses efforts pour ménager une reconnoissance qu'elle craignoit et souhaitoit. Attentive à ne rien dire qui puisse déplaire à son amant, elle parle avec précaution d'elle-même, rappelle doucement leurs amours, raconte l'histoire de sa sœur jumelle, et tous les chagrins qu'elle lui causa; elle observe l'effet de chaque parole sur le visage d'Artidore, suit pas à pas les progrès qu'elle fait faire à sa raison, et emploie toute l'adresse de son esprit pour ramener le cœur de son amant. Artidore l'écoute comme un homme qui sort d'un long sommeil; il répond juste à quelques questions, il fait répéter les autres : peu-à-peu sa mémoire, ses idées reviennent. L'amour lui avoit ôté la raison; l'amour devoit la lui rendre. Il s'arrête; il considère Téolinde, la reconnoît, tombe à ses pieds, la serre dans ses bras; et ses larmes prouvent à la bergère que son amant n'est plus insensé.

Ils étoient arrivés à la fontaine, où tout le monde les joignit. Florise et Galatée avoient raconté pendant le chemin ce qu'elles savoient des amours d'Artidore et de Téolinde. Après avoir félicité cette bergère, on la pria d'engager son amant à reprendre le récit de ses aventures au moment où la sœur jumelle l'avoit si cruellement trompé. Artidore y consentit; et, quoiqu'un peu honteux de l'état où il se trouvoit, il continua ainsi son histoire :

Les discours de la fausse Téolinde m'avoient jeté dans un désespoir mortel. Je résolus de fuir à jamais celle que je croyois perfide. Je voulus cependant lui dire encore que je l'aimois, et je gravai mes adieux sur un peuplier. Je ne me souviens plus de ce que j'écrivis. Depuis ce moment ma foible raison s'aliéna ; j'errai sans but dans la campagne, et je fus quatre jours sans prendre de nourriture. Cette abstinence acheva de troubler ma tête : je ne me rappelle que confusément ce que je devins ; deux seules choses sont restées dans ma mémoire.

Je descendois une petite colline qui ne doit pas être loin d'ici ; tout-à-coup j'entends du bruit dans les broussailles, et j'aperçois ce petit chevreau, que voilà couché près de moi, fuyant pour éviter un loup furieux qui le pour-

suivoit la gueule béante. Mon premier mouvement fut de me jeter sur le loup: je n'avois point d'armes. Obligé de lutter avec le féroce animal, nous roulons ensemble sur la poussière. L'égarement de ma raison ajoutoit sans doute à mes forces en m'empêchant de voir le danger : j'étouffai le loup dans mes bras ; et, sans regarder si le chevreau me suivoit, je poursuivis ma route jusqu'à la caverne où vous m'avez trouvé.

Son obscurité, son éloignement de toute habitation, me la firent choisir pour mon tombeau. Je pénètre dans l'intérieur, je vais m'asseoir sur une pierre ; et là, me rappelant la perfidie de Téolinde, ma raison revint un moment pour me faire sentir tous mes maux. Résolu de ne plus sortir de cette caverne, je roule une grosse pierre pour en fermer l'entrée. Emprisonné dans ma tombe, j'en ressens une affreuse joie ; je m'étends sur la terre, avec l'espérance de ne plus me relever.

J'étois dans ce calme du désespoir, ne craignant ni ne desirant que mon supplice fût long, lorsqu'un bêlement plaintif vient frapper mon oreille : j'écoute, je l'entends encore; il sembloit venir de l'entrée de la caverne. Malgré moi je suis ému ; je me lève, j'y cours, et j'aperçois le petit chevreau que j'avois sauvé,

qui passoit son nez blanc entre la pierre et le rocher, et me demandoit de lui ouvrir.

Mes yeux se mouillèrent : je repoussai la pierre avec précaution. Dès que l'ouverture fut assez large, le chevreau entra, suivi d'une chèvre : elle étoit blessée, et son sang couloit. A peine arrivée, elle se couche à mes pieds, soulève sa tête et la laisse retomber, en haletant de fatigue et de douleur : le petit chevreau tourne autour de moi, bêle douloureusement, va lécher la plaie de sa mère, et revient me caresser comme pour me prier d'en prendre soin.

J'examinai la blessure ; je reconnus la dent du loup. Sur-le-champ je vais chercher de l'eau, je lave la plaie, j'étanche le sang, et j'y fais tenir un appareil avec des morceaux de mes vêtemens. Après cette opération, la chèvre me regarde avec tendresse, se renverse doucement, me tend ses mamelles pleines de lait, et semble m'inviter à partager la nourriture de l'enfant que je lui avois rendu.

Toutes les consolations humaines n'auroient pu m'empêcher de mourir; cette chèvre et ce chevreau m'attachèrent à la vie. Résolu de passer ma vie avec eux, j'allai chercher une provision d'herbes et de fruits, et j'arrangeai la caverne de manière qu'elle fût commode

pour nous trois. Le lendemain je pansai de nouveau la plaie; au bout de quatre jours elle étoit guérie; et la chèvre sortoit quelquefois seule, quelquefois avec son chevreau, qui nous suivoit également tous deux. J'errai de mon côté dans les montagnes voisines de ma caverne : tous les soirs nous nous retrouvions. Quand j'avois rencontré dans mes courses du serpolet ou du cytise, j'en apportois à ma compagne; elle le mangeoit dans ma main : je mangeois mes fruits, et le petit chevreau tetoit. Après notre repas, j'allois fermer avec la pierre l'entrée de notre demeure, et, couchés sur la mousse et les feuilles sèches, nous nous livrions au sommeil.

Aujourd'hui la chaleur du jour avoit empêché la chèvre et moi-même de sortir de notre caverne; le petit chevreau avoit longtems sautillé près de l'entrée : je l'y croyois encore, quand je l'ai vu revenir tout tremblant et poursuivi par un chien. Bientôt après un homme a paru. J'avoue qu'à cet aspect je n'ai pas été maître de ma fureur : je me suis élancé sur lui avec le projet de l'étouffer, tant j'étois indigné qu'un homme vînt me ravir les seuls amis qui me restoient. Vous avez été les témoins de mon combat et de son heureuse fin. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie :

j'ai retrouvé ma Téolinde, je sens revenir ma raison. Je vais passer ma vie avec celle que j'ai toujours adorée, et ma chèvre et mon chevreau ne me quitteront pas. En disant ces mots, il les caressoit d'une main, et tendoit l'autre à Téolinde.

Le récit d'Artidore avoit attendri tout le monde ; on le remercia les larmes aux yeux. Il pria tout bas Elicio de lui donner les moyens de couper sa longue barbe et de prendre un autre habit. Venez avec moi, lui dit le berger; j'ai dans ma cabane tout ce qui vous est nécessaire. Allez, ajouta Timbrio, nous vous attendrons ici ; et, pendant votre absence, je préparerai ce que je dois dire au père de... Il s'arrêta; Galatée rougit. Artidore partit avec Elicio : Téolinde lui recommanda de n'être pas long-tems; et la chèvre et le chevreau le suivirent.

Galatée avoit entendu que Timbrio vouloit se consulter pour aller parler à son père : elle comprit que sa présence le gêneroit; et, feignant de retourner à sa maison, elle prit congé de Blanche, de Nisida, de Téolinde, et gagna le village seule avec sa sœur Florise.

Elles en étoient peu éloignées, lorsque quatre hommes, sortis de derrière une haie, saisis-

sent les deux bergères, les empêchent avec des mouchoirs de jeter des cris, et les forcent de monter sur deux mules qu'ils tenoient là toutes prêtes. Galatée et Florise obéissent en tremblant : les quatre ravisseurs montent à cheval, placent au milieu d'eux les mules, et fuient au grand galop vers la frontière de Castille.

Ces ravisseurs étoient les quatre Portugais arrivés dans la maison de Mœris depuis deux jours. Ils s'étoient aperçus du froid accueil de tout le village : la manière dont Elicio les avoit regardés pendant le souper, et les coups d'œil qu'il jetoit sur Galatée, leur avoient fait soupçonner la vérité. Le retard demandé par Mœris pour aller à la vallée des tombeaux, le refus des habitans de les laisser venir à cette vallée, leur avoient semblé un prétexte et une insulte. Ils craignirent de retourner sans Galatée, et se décidèrent à un enlèvement qui devoit leur être pardonné quand la fille de Mœris auroit épousé leur maître. Tout leur avoit réussi ; ils fuyoient avec leur proie : mais l'amour veilloit sur Galatée.

Artidore, après avoir pris des habits dans la cabane d'Elicio, revenoit avec lui à la fontaine : ils voient de loin les quatre cavaliers, et reconnoissent les bergères. Elicio jette un cri, et vole à sa maîtresse. De ses deux mains

il arrêté les mules : un Portugais lève le bras pour le percer d'un pieu ferré : Artidore étoit accouru, et, d'un coup de bâton, il casse le bras du barbare. Les deux bergères profitent du moment; elles glissent à terre, et reconnoissant les lieux, elles courent chercher du secours à la fontaine. Pendant ce tems, Elicio avoit ramassé le pieu du blessé; et se rangeant près d'Artidore, ces deux braves bergers à pied, armés seulement d'un bâton et d'un pieu, font tête aux trois lâches cavaliers qui veulent venger leur compagnon.

Ce combat inégal se soutient; mais le courage alloit céder à la force. Elicio, blessé au bras, ne peut plus se défendre, quand Timbrio, l'épée à la main, tombe comme la foudre sur les Portugais. Du premier coup il fait voler la tête de celui qui pressoit le plus Elicio. Tircis, Damon, Fabian arrivent; et les deux ennemis qui restoient prennent la fuite à toute bride.

La blessure d'Elicio n'étoit pas dangereuse; mais il perdoit beaucoup de sang. Galatée en est alarmée; elle l'étanche avec son mouchoir; elle panse elle-même la plaie; cet appareil seul devoit guérir Elicio. On le ramène au village, le bras en écharpe; Galatée le soutient dans sa marche; et cette faveur le paye trop du danger qu'il vient de courir.

On arrive chez Mœris : le vieillard, indigné de l'attentat des Portugais, déclare qu'il se croit dégagé de sa parole. Voilà, lui dit Timbrio en lui présentant le blessé, voilà le libérateur de votre fille : Elicio mérite de posséder celle qu'il a sauvée. Sa pauvreté seule a pu vous faire balancer ; mais je suis riche, et je veux...

Comme il disoit ces mots, on entend un grand bruit à la porte de la maison : on regarde ; on voit entrer dans la cour un bélier superbe, orné de rubans, et peint de différentes couleurs. Son énorme sonnette se distinguoit parmi celles de cent brebis qui le suivoient, chacune avec son agneau. Érastre venoit après elles ; deux chiens l'accompagnoient. Il entre, laisse à ses chiens la garde du beau troupeau, et, la houlette à la main, il vient parler au père de Galatée.

Mœris, lui dit-il, j'étois amoureux de ta fille, et je pouvois la disputer au Portugais à qui tu la donnes. Mais je me rends justice ; ni ce Portugais ni moi ne méritons Galatée ; le seul Elicio est digne d'elle. Tu peux en croire cet aveu de la bouche de son rival. Tu exiges que ton gendre soit riche : regarde ce beau troupeau, qui vaut seul un héritage ; il est à Elicio. Ce n'est pas moi qui le lui donne ; je

n'ai fait que parcourir les hameaux voisins : Elicio a tant d'amis, que, chacun d'eux ne lui donnant qu'un agneau avec sa mère, en deux jours j'ai formé ce troupeau.

Il n'avoit pas fini de parler, qu'Elicio le baignoit de ses pleurs. Ah! mon ami, lui dit-il, quel que soit mon sort, ton amitié le rend digne d'envie : je n'ose espérer Galatée; mais... Elle est à toi! s'écria Mœris les larmes aux yeux : viens, ma fille, je te donne à ton libérateur; viens embrasser ton époux. Galatée, vermeille comme la rose, approche, et craint d'avancer trop vîte : Elicio étoit à genoux, et lui tendoit avec respect le seul bras qu'il avoit de libre. Galatée le regarde, s'arrête, baisse les yeux, et devient plus vermeille encore. Son père, qui jouit de ce tendre embarras, la prend par la main, la conduit à son heureux époux : là, il fallut encore qu'il la forçât d'approcher son visage du sien ; et ce baiser fut le premier que Galatée eût reçu dans toute sa vie.

Alors on raconte à Erastre l'enlèvement de Galatée et de Florise. Timbrio vient à lui : Berger, dit-il, vous m'avez ravi le plus beau moment de ma vie : je voulois partager mon bien avec Elicio, pour lui faire épouser Galatée; vous m'avez prévenu. Vous ne l'aimez

pourtant pas plus que moi, mais vous l'aimez depuis plus long-tems; il est juste que vous soyez préféré. J'espère du moins, ajouta-t-il en élevant la voix, que l'on me permettra d'accomplir un autre dessein. Je veux faire quatre parts de ma fortune : la première doit appartenir à mon ami Fabian; j'offrirai la seconde à Téolinde et Artidore, pour les engager à se fixer ici ; la troisième sera partagée, par les mains de Salvador, aux pauvres de ce village; et de la quatrième on achetera une maison, des champs et un troupeau pour Nisida et pour moi. Oui, mes bons amis, je serai berger; je finirai mes jours avec vous, avec Fabian : nos cabanes seront voisines, nos ménages seront unis, nous deviendrons l'exemple du village; et nous vieillirons tous ensemble dans la paix, la joie et l'amour.

Tout le monde remercia Timbrio : Artidore et Téolinde l'embrassèrent. Mœris voulut que ce soir même tous les contrats fussent rédigés. Il court répandre dans le village la nouvelle de tant d'heureux événemens, et ramène avec lui l'alcade et le vénérable Salvador.

Les contrats furent bientôt faits. L'on convint que dès le lendemain Timbrio renverroit toute sa suite à Tolède, avec un homme de confiance qui donneroit de ses nouvelles aux

parens de Nisida, et rapporteroit en argent comptant la fortune de son maître. Pendant ce voyage, Mœris devoit acheter les troupeaux et les fermes des nouveaux bergers; et en attendant que tout fût prêt, Timbrio et Fabian, avec leurs épouses, devoient demeurer chez Mœris, et Téolinde et Artidore chez Erastre.

Il ne restoit plus qu'à fixer le jour des quatre mariages. Élicio, malgré sa blessure, décida que ce seroit le lendemain.

Le sage Salvador ne put obtenir de lui qu'il différât, et les autres époux, sans le dire, étoient de l'avis d'Elicio.

On se mit à table; chaque amant fut placé près de sa maîtresse. Après le repas, on alla s'asseoir au jardin : là, sous une belle treille, au clair de la lune, et sur des siéges de gazon, l'on voulut finir par des chants cette heureuse journée. L'un prend sa flûte, l'autre sa musette : on fait un cercle, au milieu duquel sont placés Mœris et Salvador; et les amans chantent ces paroles :

TIMBRIO.

Je méprisois cette foule importune
De mortels dignes de pitié,
Qui laissent le repos, l'amour et l'amitié,
Pour courir après la fortune.
Aujourd'hui mon cœur leur pardonne,
Et n'a plus de mépris pour eux :

Je sens que l'argent rend heureux;
Mais c'est au moment qu'on le donne.

BLANCHE.

Long-tems j'ai douté de ta foi,
Sans rien perdre de ma tendresse;
Un jour de plus passé sans toi,
J'allois mourir de ma tristesse.
J'ai retrouvé l'objet cher à mon cœur;
L'amour et l'amitié me fixent au village :
Pour rendre grace au ciel de mon bonheur,
J'irai souvent à l'ermitage.

ARTIDORE.

J'ai cru ma bergère capable
De la plus noire trahison,
Et la perte de ma raison
Punit un soupçon trop coupable.
Je revois celle que j'adore,
Je sens ma raison revenir :
Ah! ce n'est pas pour en jouir;
L'amour va me l'ôter encore.

GALATÉE.

Te souviens-tu de ce beau jour,
Où, d'un air si doux et si tendre,
Tu vins me supplier d'entendre
L'aveu de ton fidèle amour?
Je t'écoutois, toute honteuse;
Mais le plaisir faisoit battre mon cœur :
Tu me demandois ton bonheur,
Et c'étoit moi que tu rendois heureuse.

ÉLICIO.

L'amitié suffisoit pour embellir ma vie,
Et l'amour seul auroit fait mon bonheur:

J'obtiens tout; je possède une amante chérie;
Et mon ami devient mon bienfaiteur.
Hélas! comment pourrois-je dire
Les sentimens que j'éprouve en ce jour?
Heureux par l'amitié, couronné par l'amour,
Mon pauvre cœur n'y peut suffire.

Il étoit tems de se retirer. Blanche, Nisida et Téolinde restèrent chez Galatée; Timbrio, Fabian et Élicio allèrent coucher dans la maison de Salvador. Le lendemain, avant l'aurore, les quatre amans frappoient à la porte de Mœris. Timbrio et Fabian portoient déjà la panetière et la houlette. Tous les habitans, instruits dès la veille, avoient préparé pendant la nuit des fêtes plus belles que celles de Daranio. On attendit quelque tems, parce que le bon Mœris dormoit encore; mais il parut bientôt, suivi de sa fille, de Téolinde, et des deux sœurs habillées en bergères. Le bon Érastre donna la main à Galatée, et la conduisit au temple au milieu des acclamations. Salvador unit les quatre amans, et le ciel bénit leurs mariages. Tous leurs projets s'exécutèrent; ils furent heureux, vécurent long-tems, et s'aimèrent toujours. Leur mémoire est encore honorée dans le beau pays qu'ils habitoient.

FIN.

ESSAI

SUR

LA PASTORALE.

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la pastorale, ont jugé les poètes bucoliques, ont donné des préceptes sur ce genre, et peu se sont accordés dans la manière de l'envisager. Les uns (1) veulent que les bergers *aient de l'esprit fin et galant;* les autres (2) recommandent au contraire de ne jamais s'éloigner *de cette simplicité d'or* qui fait le principal charme des ouvrages des anciens; d'autres, enfin (3), regardent *l'allégorie comme le principal mérite de l'églogue.*

Mon projet n'est pas de discuter ces différens avis, dont aucun n'est le mien en entier :

(1) Fontenelle, Discours sur l'Eglogue, page 156.

(2) M. de Chabanon, Essai sur Théocrite, page 26.

(1) L'abbé Desfontaines, Discours sur les Pastorales, page 68.

je veux seulement rendre compte de ma manière de voir la pastorale, et des moyens que je crois les plus propres à lui donner un degré d'intérêt, peut-être même d'utilité.

J'ai toujours entendu reprocher au genre pastoral d'être froid et ennuyeux; défauts qui n'obtiennent jamais grace, sur-tout en France. On admire sur parole les églogues de Théocrite et de Virgile; on sait de celles de Fontenelle quelques jolis vers, qu'on a l'air de n'avoir appris que pour se dispenser de relire les autres; et dès que l'on annonce un ouvrage dont les héros sont des bergers, il semble que ce nom seul donne envie de dormir.

J'ai cru d'abord que ce dégoût venoit uniquement de l'énorme distance où nous sommes de la vie pastorale, de la prodigieuse différence de nos mœurs avec les mœurs des bergers; ce qui sûrement y influe : mais il est possible aussi que la faute en soit à la manière dont on a traité ce genre; car il faut bien qu'il y ait plusieurs raisons d'ennui, quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

A Dieu ne plaise que je veuille nier ou diminuer le mérite des églogues de Théocrite, de Bion, de Moschus, de Virgile sur-tout! Ces chefs-d'œuvre, que vingt siècles ont admirés, vivront tant que la belle poésie, le naturel ai-

mable, la touchante simplicité, auront des attraits pour les hommes de goût. Les idylles de Pétrarque (1), de Sannazar (2), de Garcilasso (3), de Pope (4), offrent des beautés dignes des anciens. Les bergeries de Racan (5), à tra-

(1) Pétrarque a fait des églogues en vers latins dans le quatorzième siècle.

(2) Sannazar, poète italien, a écrit, dans le quinzième siècle, des églogues latines dont les interlocuteurs sont des pêcheurs. C'est en blâmant ce choix de pêcheurs, que Fontenelle dit, *qu'il est plus agréable d'envoyer des fleurs à sa maîtresse, que des huîtres à l'écaille.*

(3) Garcilasso, poète espagnol, qui n'est pas celui qui a fait l'Histoire des Incas, a écrit, dans le seizième siècle, des églogues en castillan, pleines de douceur et de sensibilité.

(4) Le célèbre Pope a commencé par des pastorales.

(5) Voici des vers de Racan qui plairont toujours à tous les cœurs sensibles, sans qu'on ait besoin de rappeler qu'Honorat de Beuil, marquis de Racan, écrivoit du tems de Malherbe, avant que la langue fût formée.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
De leur simple toison voit filer ses habits;
Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse;
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connoître Paris que de nom seulement;
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autres mers que la Marne ou la Seine!

vers le mauvais goût qui les dépare, justifient quelquefois les éloges de Despréaux. Ségrais (1) et madame Deshoulières ont mis dans leurs églogues une grace, un naturel, trop loués peut-être de leurs tems, mais trop oubliés du nôtre. Fontenelle et Lamotte ont semé les leurs de pensées fines, de traits délicats, de vers charmans. Plusieurs poètes plus modernes (2) ont

---

En cet heureux état, les plus beaux de mes jours,
Sur les rives de l'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissoit ma famille;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissoit mon travail, en finissant le jour,
Je trouvois mon foyer couronné de ma race;
A peine bien souvent y pouvois-je avoir place:
L'un gissoit au maillot, l'autre dans son berceau;
Ma femme, en les baisant, dévidoit son fuseau;
Le tems s'y ménageoit comme la chose sacrée;
Jamais l'oisiveté n'avoit chez moi d'entrée, etc.

(1) Boileau a loué Ségrais, et Boileau a eu raison, selon son usage. Voici de quel style Ségrais écrivoit ses bucoliques.

Timarète s'en est allée;
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,
Laisse mon ame désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

(2) L'abbé Mangenot, M. Berquin, M. Léonard, ma-

su tirer de la flûte champêtre des sons touchans et harmonieux. M. Gessner sur-tout l'emporte, à mon avis, sur les anciens même. M. Gessner n'a peut-être pas cette poésie enchanteresse qui ennoblit dans Virgile les détails les plus communs : il ne charme pas toujours l'oreille comme le poète romain; mais il parle aussi bien au cœur, et lui inspire des sentimens plus purs. On forme son goût en lisant Virgile : on nourrit son ame en lisant M. Gessner. L'un fait aimer et plaindre Mélibée et Gallus; l'autre fait respecter et chérir l'innocence et la vertu.

Après cet hommage juste et sincère, rendu à mes maîtres et à mes rivaux, qu'il me soit permis de revenir à mes idées sur la cause du froid accueil que l'on fait aux pastorales.

Je pense que, sans intérêt, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable. Or, est-il bien facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs, qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fond, qui viennent et s'en vont sans motif? L'églogue n'est que cela.

---

demoiselle Lévesque, madame Verdier, dont l'idylle sur Vaucluse peut être comparée aux plus belles de l'antiquité.

Dans les meilleures comédies, la première scène est presque toujours froide, parce que les personnages nous sont encore inconnus, parce qu'ils ne sont là que pour nous exposer ce dont il s'agira, et nous préparer à l'intérêt. On les écoute, dans l'espérance que cette attention vaudra du plaisir : mais si le plaisir ne vient point, on se fâche; car la chose dont les hommes sont peut-être le plus avares, c'est de leur attention. Ils ne pardonnent pas qu'on l'ait surprise pour rien; et ce sentiment naturel peut seul excuser la cruauté avec laquelle de très-bonnes gens sifflent la pièce, ou déchirent le livre d'un homme qu'ils obligeroient volontiers le moment d'après.

L'églogue a des bornes circonscrites qui lui donnent à peine le moyen de préparer l'intérêt : lorsque cet intérêt arrive, la pièce finit; il faut en commencer une autre. Un recueil d'églogues ressemble donc un peu à un recueil de premières scènes de comédies. Le lecteur n'a pas si grand tort de laisser le livre et de rester prévenu contre le genre.

Guarini et le Tasse (1) l'avoient senti, puisqu'ils sont les premiers qui, au lieu d'églo-

(1) Guarini et le Tasse écrivoient dans le seizième siècle.

gues, aient fait une espèce de drame pastoral dont toutes lès scènes se suivent, qui marche comme la comédie, et nous offre une longue action conduite par degrés à sa fin.

Entraînés par le goût de leur siècle, ils ont semé, dans le Pastor fido et dans l'Aminte, des traits spirituels et délicats, quelquefois même trop fins, dont l'abondante profusion fatigue à la longue un lecteur ami du naturel, et dépare peut-être deux ouvrages qui, plus simples, seroient deux chefs-d'œuvre.

Cette manière de traiter la pastorale vaut mieux, je crois, que les églogues détachées; mais elle conserve encore un peu de froideur, car le théâtre ne s'accorde guère avec la bergerie. Dans celle-ci tout est doux et calme; la douleur pleure et raconte ses maux sans éclats, sans colère, sans pousser les cris du désespoir; le bonheur jouit sans le dire, ou s'il parle de ses plaisirs, c'est pour les raconter doucement à l'oreille de l'amitié. Au théâtre, au contraire, les passions extrêmes font seules de l'effet : on n'émeut que par des explosions violentes; on ne touche qu'en frappant fort. Les fureurs de la tragédie n'ont rien de commun avec les chagrins de l'idylle. Le rire de la comédie ne ressemble point à la gaîté douce des bergers. Ceux-ci ont leur langue à

part. On ne l'entend point hors de leur vallon; et, transportés sur le théâtre, ils y ont l'air aussi déplacé, aussi mal à l'aise qu'un paysan au milieu d'un palais.

Le meilleur moyen sans doute de rendre la pastorale intéressante, et sur-tout utile, seroit de la fondre dans un poëme où elle pût conserver son ton simple et doux, sans cesser d'être d'accord avec le reste de l'ouvrage. C'est ce qu'a fait M. de Saint-Lambert dans le poëme des Saisons. Ses belles descriptions du réveil de la nature au printems; des riches paysages de l'été; des plaisirs, des présens de l'automne; des rigueurs, de la tristesse de l'hiver, sont des églogues sublimes à la vérité; mais la pastorale n'exclut point le sublime, pourvu que le poète, sans changer de lyre, sache descendre à des airs plus doux. C'est ainsi que, dans le même ouvrage, les tableaux du convalescent qui vient respirer la fraîcheur d'une matinée du mois de maì; celui du seigneur dans sa terre employant sa vie à faire du bien; les épisodes de Lise, du fermier, des deux amans auprès d'un tombeau, rentrent, sans que le lecteur s'en aperçoive, dans le ton simple et tendre de la véritable églogue. Ces seuls morceaux donnent à M. de Saint-Lambert une des premières places dans le genre pastoral; comme

la philosophie, le goût et les beaux vers du reste de l'ouvrage l'ont placé l'égal de nos meilleurs poètes (1).

Mais qui oseroit, après les Saisons, tenter un ouvrage de ce genre? Il est plus prudent de prendre une route différente : la place est encore belle au-dessous; et le roman, après le poëme, peut se lire avec intérêt.

En employant ainsi la pastorale, on lui conserve les avantages de la forme dramatique, et on en sauve les inconvéniens; car le roman admet, exige même des scènes : la nécessité de les lier entr'elles, dans le drame, par d'autres scènes, produit nécessairement des longueurs. Dans le roman, deux mots suffisent à la liai-

(1) Nous ne parlons pas de M. l'abbé de Lille, malgré les descriptions si belles, si vraies qu'il a faites de la nature. Sa poésie enchanteresse a dédaigné les pinceaux rustiques; et il n'est ici question que de la pastorale.

M. le marquis de Marnezia s'en est rapproché davantage dans son poëme sur la Nature champêtre. Cet ouvrage, où règnent par-tout un amour si vrai de la nature, une peinture si fidelle de ses beautés, et qui n'a pu être composé qu'à l'ombre des forêts, au bord des ruisseaux, sur le sommet des montagnes, fait regretter que l'auteur n'y ait pas mêlé plus d'épisodes champêtres où son naturel aimable et sa vive sensibilité auroient pu si bien se déployer.

son; la marche est vive, rapide; on court d'événemens en événemens; on ne s'arrête qu'à ceux qui peuvent intéresser. Les dialogues, les récits, les descriptions sont entremêlés, et délassent les uns des autres. C'est une campagne riante, coupée de ruisseaux, de bois, de vergers, de collines; le lecteur y marche long-tems sans se fatiguer. Faites-lui faire le même chemin dans une plaine superbe, mais moins variée, il admire et demande à se reposer.

Le charmant roman de Daphnis et Chloé (1) a prouvé depuis long-tems ce que j'avance. Ce modèle inimitable de naturel, de grace, de naïveté, a toujours fait plus de plaisir que Théocrite et Guarini. Il en feroit encore davantage, sans quelques images trop libres qui doivent être bannies de tout ouvrage de ce genre. Il faut que l'amour des pasteurs soit aussi pur que le cristal de leurs fontaines; et comme la plus belle bergère perdroit tous ses attraits en perdant la pudeur, de même le principal charme d'une pastorale doit être d'inspirer la vertu.

---

(1) Tout le monde connoît le roman de Longus. On ne sait pas précisément dans quel tems cet auteur écrivoit.

Sannazar (1) est, je crois, le premier des modernes qui ait mis l'églogue en roman. Les beaux jours de l'Italie commençoient alors. Cent ans après, les lettres eurent un moment brillant en Espagne, et Montemayor (2), Gil

(1) Sannazar a fait, en italien, un roman pastoral nommé l'Arcadie, dans lequel on trouve quelques beautés, et une teinte de mélancolie qui a du charme pour les ames tendres : mais cet ouvrage manque absolument d'intérêt et d'action.

(2) Georges de Montemayor, portugais, a écrit en espagnol, dans le seizième siècle, un roman mêlé de prose et de vers, appelé la Diane. Ce roman pèche par la conduite, par l'invraisemblance et la multiplicité des épisodes : il a, de plus, le défaut capital de commencer par l'infidélité non motivée de l'héroïne, et d'employer la magie pour guérir le héros de sa passion. Le charme du style rachète tout cela. Chaque détail, chaque morceau de poésie porte un caractère de tendresse, de douceur, de sensibilité, qui attache le lecteur, et lui fait verser des larmes en lisant des histoires mal conçues, impossibles, et qui ne tiennent jamais au fond du roman. La Diane est un de ces ouvrages où le goût est souvent blessé, mais où le cœur jouit presque toujours. Il faut la lire, et non la traduire, parce que la grace ne se traduit pas. J'ai beaucoup médité Montemayor, et j'avoue, avec reconnoissance, qu'Estelle lui a de grandes obligations.

Polo (1), Lope de Véga (2), Figueroa, Michel de Cervantes, imitèrent Sannazar. Après eux, Sidney en Angleterre (3) et le marquis d'Urfé en France (4), travaillèrent dans le même genre. Tous ces différens ouvrages, à l'exception de la Diane de Montemayor qui a toujours conservé sa célébrité, eurent une destinée absolument contraire à celle des bons livres de nos jours. Ils furent beaucoup loués d'abord, ensuite peu lus, et finirent par être presque oubliés. Cet oubli est trop sévère pour quelques-uns, sur-tout pour l'Astrée. Cette ber-

(1) Gil Polo a continué la Diane de Montemayor. Michel de Cervantes fait de grands éloges de cette continuation, qu'il met au-dessus de la première Diane. Je suis bien fâché de n'être pas de l'avis de Cervantes.

(2) Lope de Vega a fait une Arcadie; Figueroa, une Amarillis; Michel de Cervantes, une Galatée : tous ces ouvrages sont bien inférieurs à la Diane.

(3) Sidney a continué l'Arcadie commencée par la comtesse de Pembrok. Cette Arcadie est un grand roman dans le goût de Cassandre et de Cléopâtre, excepté qu'il y a des bergers mêlés avec les paladins.

(4) Tout le monde sait que le marquis d'Urfé, dans son Astrée, raconte ses propres aventures avec Diane de Château-Moran, qu'il épousa depuis.

gère, qui fit si long-tems les délices de la France, et que nous avons reléguée dans nos anciennes bibliothèques, pourroit nous dire, comme Junie :

« . . . . Et je n'ai mérité,
» Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Astrée a un très-grand mérite d'invention : plusieurs épisodes intéressans, quelques descriptions agréables, des traits de naïveté, de douceur, de sentiment, sur-tout les beaux caractères de Diane et de Silvandre, empêcheront ce livre de périr. Mais ce livre a dix volumes; et la longueur, défaut terrible dans tout ouvrage d'agrément, est encore plus insupportable dans la pastorale.

Cette longueur vient presque toujours du trop grand nombre d'épisodes; ce qui lui donne le double inconvénient de fatiguer et de détourner de l'intérêt principal. Dans l'Astrée, dans l'Arcadie de Sidney, la multitude des personnages fait trop souvent oublier Céladon et Mussidore, embarrasse l'esprit du lecteur, et dès-lors le rend froid et indifférent. D'ailleurs, tous ces princes, tous ces héros viennent de trop loin. Tout doit se toucher dans la pastorale. Les bergers ne communiquent qu'avec leurs proches voisins. Ils ne quittent guère

leur vallon, leur bois, les bords de leur fleuve. Le monde finit pour eux à une lieue de leur village. Il faut donc, si j'ose le dire, accorder l'étendue d'un roman pastoral avec celle du lieu de la scène, proportionner la pièce au théâtre, et faire en sorte que les épisodes, comme l'a dit ingénieusement un Anglais (1), *ressemblent aux courtes excursions des abeilles, qui ne quittent leur ruche que pour aller chercher de quoi l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais jusqu'à la perdre de vue.*

Presque tous les auteurs bucoliques se sont servis d'un moyen que je ne puis approuver : c'est la magie. Théocrite, Virgile, Sannazar, Montemayor, Lope de Vega, ont mis des sortiléges dans leurs pastorales. J'admire assurément la beauté de leurs vers ; mais je ne puis m'intéresser à des amans qui se font aimer par des philtres, ou cessent d'aimer par des breuvages. Il faut que tout soit simple et naturel dans la pastorale. Un véritable berger ignore qu'il y ait une autre manière de gagner un cœur, que celle de donner le sien. Il ne doit

(1) M. Robinson, qui m'a fait l'honneur de traduire en anglais mes ouvrages, et qui les a beaucoup embellis, a mis à la tête de Galatée un Essai sur le Roman pastoral, plein de réflexions neuves et fines.



Tiens ma rose, j'étois assise là,
appuyée contre cet arbre.

Queverdo inv. Dambrun Sculp.



pas imaginer qu'on puisse jamais guérir d'un premier amour; et si on lui dit que des sorciers changeront l'état de son ame, il préférera ses chagrins à une pareille guérison. Aucun poète bucolique n'oseroit, avec raison, prendre pour son héroïne une bergère séduite par les richesses ou la grandeur : il me semble que la magie répugne autant, et qu'elle est moins dans la nature.

Il me reste à parler d'un grand avantage du roman pastoral; c'est le mélange de la poésie et de la prose; mélange qui plaît, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycomore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre : vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs pour bien rendre votre tableau. S'il étoit en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie, vous forceroient, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète superflue. Ce mot seul nuiroit à l'effet. La prose vous permet de le rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style; ce qui, peut-être, est le

seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer ; quand, à force de clarté, de précision, de vérité, vous avez créé une image vivante, faites des vers alors, et surtout, faites-les bons : ils se présentent d'eux-mêmes. Il est reçu que tout berger, dans le chagrin, chante ses peines. Que le vôtre se plaigne en vers doux et harmonieux; soyez poète alors ; oubliez la précision, la brièveté que vous avez observée dans vos récits ; développez vos sentimens ; arrêtez-vous sur une idée tendre, sur un souvenir douloureux, sur une espérance d'un bonheur futur : on vous lira, on vous relira peut-être. Ces mêmes vers, dans une églogue et dans un drame pastoral, précédés ou suivis d'autres vers, n'auroient pas fait la moitié du plaisir qu'ils feront au milieu de la prose.

Je ne crois pas pourtant qu'il faille que ces vers soient longs, ni qu'ils deviennent trop fréquens dans l'ouvrage. D'abord, en les alongeant, on en diminue l'effet; de plus, les refrains, qui ont de la grace dans le chant pastoral, et que l'on doit employer le plus qu'on peut, font plaisir à la seconde, à la troisième fois, plaisent encore à la quatrième, mais fatiguent au-delà. Il faut donc qu'un berger cesse toujours

toujours de chanter, avant qu'on ait desiré qu'il se taise. Le lecteur, qui à la fin de sa chanson lui diroit volontiers *encore*, en aura plus de plaisir à retrouver, quelques pages plus loin, une nouvelle chanson.

Mais qu'il soit quelque tems sans en retrouver; car la manière d'amener ces petits morceaux de poésie est malheureusement toujours la même. C'est toujours un berger ou une bergère qui les chante, ou qui les écrit; raison de plus pour en être avare : encore est-il nécessaire de compenser par la variété des sujets, l'uniformité du cadre. Aussi l'auteur se gardera bien de chanter toujours des plaintes; il tâchera de mêler quelquefois un peu de gaîté dans ses chants; d'y mettre même, s'il le peut, une légère teinte de philosophie. Il aura recours à la romance, quand la romance pourra s'accorder avec son sujet : enfin, sous le nom modeste de chansons, il fera souvent de petites odes à l'imitation de celles d'Anacréon et d'Horace.

Quant au style de la prose, il doit tenir du roman, de l'églogue et du poëme. Il faut qu'il soit simple, car l'auteur raconte; il faut qu'il soit naïf, puisque les personnages dont il parle et qu'il fait parler, n'ont d'autre éloquence que celle du cœur; il faut aussi qu'il soit noble,

car par-tout il doit être question de la vertu, et la vertu s'exprime toujours avec noblesse.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'il n'y ait que des bergers dans le roman pastoral. Je pense, au contraire, qu'il est bien fait de mêler avec eux des personnages d'un autre état, d'une condition même très-élevée, pourvu qu'ils n'y tombent pas des nues, et qu'ils aient un rapport bien marqué avec les bergers. Indépendamment de la variété que cela jette dans l'ouvrage, il est consolant de voir des héros, des princes se rapprocher de simples pasteurs, devenir leurs amis, se croire leurs frères, parce qu'ils ont les mêmes goûts, parce que les cœurs bien nés aiment tous les mêmes choses, la nature et la vertu.

C'est par ce moyen principalement, c'est en peignant des êtres vertueux et sensibles, qui savent immoler au devoir la passion la plus ardente, et trouvent ensuite la récompense de leur sacrifice dans leur devoir même; c'est en présentant la vertu sous son aspect le plus aimable, en l'environnant de tout ce qui peut en relever l'éclat, en prouvant qu'elle est également nécessaire au berger, au prince pour être heureux, que je crois possible de donner à la pastorale un degré d'utilité. Les bergers d'à présent ne lisent guère; mais les maîtres

de leurs troupeaux lisent; et si des auteurs plus habiles que moi, d'après les principes que je viens d'indiquer, faisoient des ouvrages où se réuniroient à l'intérêt d'un sujet bien choisi le tableau touchant des mœurs de la campagne, les descriptions toujours agréables des beautés de la nature, l'heureux mélange de la prose et des vers, et sur-tout des leçons d'une morale pure et douce; de tels livres ne seroient, je crois, ni ennuyeux, ni futiles; et les pauvres des villages s'apercevroient si leur seigneur les lit souvent.

J'ose essayer ce que d'autres feront mieux sans doute. Il est peut-être maladroit d'avoir commencé par exposer les règles et les principes qui doivent perfectionner ce genre d'ouvrage. Je crains bien d'y avoir manqué le premier. Mais, comme on sait, le précepte est plus facile que l'exemple; d'ailleurs, si une seule de mes réflexions est utile à celui qui fera mieux que moi, mon tems n'a pas été perdu.

Je n'ai pourtant jamais tant desiré de bien faire : indépendamment du genre pastoral que j'ai toujours aimé, mon ouvrage avoit un intérêt puissant pour mon cœur : la scène est dans la province, dans l'endroit même où je suis né. Il est si doux de parler de sa patrie,

de se rappeler les lieux où l'on a passé ses premiers ans, où l'on a senti ses premières émotions! Le nom seul de ces lieux a un charme secret pour notre ame; elle semble se rajeunir en pensant à ce tems heureux de l'enfance, où les plaisirs sont si vifs, les chagrins si courts, les jouissances si pures. Ce souvenir est toujours accompagné de souvenirs encore plus chers : ceux qui nous donnèrent le jour, ceux qui prirent de nous de tendres soins, nos premiers, nos meilleurs amis, viennent embellir les scènes qui se retracent à notre mémoire. On se croit encore avec eux; on se retrouve tel qu'on étoit alors : on oublie les peines, les injustices que l'on éprouva depuis, les maux que l'on s'attira, les fautes que l'on a commises; on ne se souvient que de ses sentimens, qui valent presque toujours mieux que les actions; de douces larmes coulent malgré soi, et l'on s'écrie avec le premier des poètes latins :

En unquam patrios, longo post tempore, fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

VIE
DE FLORIAN.

CELUI qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir long-tems du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire : mais l'homme dont le cœur est comme l'asyle de la sensibilité, dont les yeux se mouillent de larmes reconnoissantes à la vue des beautés de la nature, l'homme dont les douces vertus retracent celles de l'âge d'or, et dont les chants, aussi purs que l'air du matin, ne firent jamais rougir l'innocence, un tel homme ne devroit point mourir. C'est pour lui sur-tout que la terre est féconde; c'est pour lui qu'elle s'embellit. S'il subit la loi commune,

si une mort précoce l'enlève à un séjour dont il faisoit l'ornement, tous les cœurs sensibles éprouvent une douleur profonde. L'amour et l'amitié viennent embrasser son tombeau, l'environner de cyprès, le couvrir de myrtes; et, long-tems après qu'il n'est plus, sa renommée vit encore avec honneur parmi les hommes.

J'ai peint Florian sans l'avoir nommé encore, et déjà vous l'avez reconnu. Ce poète aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge d'or et les amours des naïves bergères, Florian n'avoit pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé, presque subitement, aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits; je veux parler de son enfance. On a trop dédaigné, jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier

âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie, je suis si persuadé que les productions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me seroit pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire entière de sa vie, et sur-tout celle de sa jeunesse. Je pourrois citer des exemples; mais cela m'écarteroit trop de mon sujet, et je reviens aux premières années de l'auteur dont j'écris la vie.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses Cévennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hypolite. Quand ces détails ne nous seroient pas connus, il eût été facile d'y suppléer. Nous lisons, en effet, à la tête de la pastorale d'Estelle : « Je veux célébrer ma patrie; je veux » peindre ces beaux climats où la verte olive, » la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent » ensemble sous un ciel toujours d'azur; où,

» sur de riantes collines, semées de violettes et
» d'asphodèles, bondissent de nombreux trou-
» peaux; où enfin, un peuple spirituel et sen-
» sible, laborieux et enjoué, échappe aux be-
» soins par le travail, et aux vices par la gaîté.»
Et quelques lignes plus bas : « Sur les bords
» du Gardon, au pied des hautes montagnes
» des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le
» village de Massanne, est un vallon où la na-
» ture semble avoir rassemblé tous ses trésors.
» Là, dans de longues prairies où serpentent
» les eaux du fleuve, on se promène sous des
» berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le
» genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre :
» le grenadier, l'aubépine, exhalent dans l'air
» des parfums : un cercle de collines parse-
» mées d'arbres touffus, ferme de tous côtés la
» vallée, et des rochers couverts de neige bor-
» dent au loin l'horizon. »

Le château où naquit Florian avoit été bâti par son grand-père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'étoit ruiné à bâtir une superbe habitation dans une très-petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que Florian reçut le jour. Il paroît que son aïeul avoit pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisoit un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sen-

sible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune Florian l'accompagnoit avec joie dans ses promenades champêtres, et procuroit au vieillard une jouissance dont il étoit très-flatté, celle d'admirer ses plantations. De là le respect que Florian témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec son aïeul, est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux; s'il sait gagner par ses bons procédés la confiance de son petit-fils, ce dernier ne perd pas un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarchale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

Florian se rappela toujours, en effet, les douces promenades qu'il faisoit, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, fortunés rivages, » où, jeune encore, j'allois cueillir des fleurs! » beaux arbres que mon aïeul planta, et dont » la tête touchoit les nues, lorsque, courbé » sur son bâton, il me les faisoit admirer! » ruisseaux limpides, qui arrosez les prairies » de Florian, et que je franchissois dans mon » enfance avec tant de peine et tant de plaisir,

» je ne vous verrai plus! Je vieillirai tristement, éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma foiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier où les bergères du village se rassemblent pour danser! Je voudrois que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvriroit mon tombeau; que les enfans, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrois enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille
» Repose notre bon ami ;
» Il vécut toujours à la ville,
» Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de Florian cette mélancolie douce qui fait le charme de ses écrits, c'est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'a jamais eu le bonheur de connoître, et qui méritoit bien les

regrets qu'elle a excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avoit donné la vie, fut toujours pour Florian une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouveloit sans cesse; et plus, dans la suite, il obtint de succès, et plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savoit que personne au monde n'y auroit été plus sensible. En effet, son père, brave et honnête homme, s'étoit beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit: sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avoit toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'étoit d'elle que Florian croyoit tenir ses talens : il aimoit son père, mais il avoit une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avoient connue, il en fit faire le portrait, pour lequel il avoit une grande vénération.

Cette tendresse de Florian pour une mère qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de connoître, influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire, sans hésiter, que toute la gloire dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages, est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet, si Florian s'est attaché,

toute sa vie, à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols que nous ne connoissions pas; s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances; s'il a traduit et perfectionné la Galatée de Cervantes; si le poète Yriarte lui a fourni ses plus ingénieux apologues; s'il a fait une traduction nouvelle de Don Quichotte; et s'il se proposoit, à la fin de ses jours, de donner au public l'histoire d'Espagne, qui nous manque, histoire qu'il étoit en état de faire, à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve, et qui est intitulé, *Précis historique sur les Maures*, c'est que, dès son enfance, il avoit conçu pour les Espagnols une grande estime; et cela, parce que sa mère tiroit son origine d'Espagne. Il lui étoit doux de parler une langue que sa mère avoit parlée. Ainsi la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole, cette prédilection qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune Florian, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension à Saint-Hypolite. Il y apprit peu de chose; mais son

esprit naturel, ses saillies, le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions, les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avoit épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune Florian, et des talens qu'il annonçoit. Voltaire fut curieux de le voir : Florian fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Voltaire s'amusa singulièrement de sa gaîté, de sa gentillesse, de ses vives reparties, et conçut pour lui beaucoup d'amitié. On peut en juger par ses lettres à *Floriannet ;* c'étoit le nom d'amitié qu'il lui avoit donné. On a dit, on a imprimé qu'il étoit son parent; mais il n'avoit d'autre alliance avec lui que d'être le neveu d'un homme qui avoit épousé sa nièce.

De Ferney Florian vint à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens naissans. Il y passa quelques années ; et, durant cette époque, il fit plusieurs voyages à *Hornoy,* maison de campagne de sa tante, dans la ci-devant Picardie. Destiné, dès ce tems-là, au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit: tous ses jeux n'étoient que des combats. La lecture de quelques

romans de chevalerie échauffa sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet exemple plaisant, il en fut presque révolté : il traitoit Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étoient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'étoit pas riche, il entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourroit par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable; mais l'éducation des pages n'étoit pas excellente; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connoître.

Le prince, qui surveilloit sa maison, et avoit un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux, égayoient par fois ce vertueux personnage, qui, malgré ses richesses, et même sa bienfaisance, étoit l'homme de France qui s'ennuyoit le plus.

Ce fut pendant que le jeune Florian étoit page (il avoit alors à peine quinze ans) qu'il composa les premières lignes qui soient sorties

de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaîté. On parloit un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parloit gravement : tout-à-coup FLORIAN vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il seroit capable d'en faire un si cela étoit nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendroit pas à bout. Le curé de Saint-Eustache, présent, devoit être le juge du pari. FLORIAN va soudain se mettre à l'ouvrage, et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant un jeune homme réciter un sermon *sur la mort*, qui auroit pu, au besoin, soutenir le grand jour de l'impression ! Le premier convint qu'il avoit perdu son pari, ajouta qu'il avoit beaucoup de plaisir à perdre, et paya sur-le-champ le prix convenu : le second s'empara du sermon, et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me sauroit gré de citer ici deux passages de ce coup d'essai de FLORIAN. Je les ai littéralement copiés sur un exemplaire manuscrit de son ser-

mon, que j'ai trouvé dans ses papiers. Ils sont précieux, si l'on pense à l'âge qu'avoit alors le prédicateur et au poste qu'il occupoit.

I.

« La mort est par-tout : elle est dans les » titres que l'ambitieux cherche à obtenir ; elle » est dans les richesses que l'avare entasse ; » elle est dans les plaisirs que le voluptueux » croit goûter. La mort est la base et la fin de » tout. Suivez-moi dans le monde ; contemplez » avec moi tout ce que le monde adore, et » voyez par-tout la mort.

» Ce grand de la terre, qui, fier de sa haute » naissance, de ses dignités, se croit pétri d'un » limon plus noble que le mien ; ce grand à » qui nous payons le prix de ce qu'ont fait ses » aïeux, et qui ose regarder nos hommages » comme un tribut qu'il nous imposa le jour » de sa naissance, ce grand doit tout à la » mort ; il est son ouvrage ; il tient d'elle » seule tout ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il » ose produire les titres qui l'élèvent au-dessus » de ses égaux ! Chacun de ces titres est un » bienfait de la mort. Sa noblesse ? elle est » appuyée sur un monceau de cadavres ; plus » le monceau grossit, plus elle devient illustre :

» un

» un tas de poussière est le trône de cette no-
» blesse dont il est si fier, et bientôt lui-même
» va devenir un degré de ce trône funéraire.
» Ses dignités? à qui les doit-il? à la mort, qui
» a enlevé ceux qui les avoient méritées. La
» mort a moissonné l'homme; le titre est resté,
» et cet ambitieux le tient de la mort. »

II.

» Cet avare qui a passé sa vie à diminuer
» ses besoins, qui a oublié que Dieu ne l'avoit
» fait riche que pour soulager le pauvre; cet
» avare est enfin parvenu à étouffer la nature.
» L'affreuse habitude de repousser loin de lui
» les malheureux, l'a rendu sourd à leurs
» plaintes. Il n'entend pas les cris de cet infor-
» tuné qui lui demande du pain pour vivre
» encore une journée; il ne voit pas ces enfans
» affamés qui s'arrachent le peu d'alimens ar-
» rosés de la sueur de leur père; il repousse
» cette jeune fille qui, poursuivie par la mi-
» sère et par le crime, vient lui demander un
» secours qui soutiendra son innocence. Rien
» ne l'émeut, rien ne le touche; son cœur fé-
» roce n'est plus capable d'être attendri. Il
» porte à son trésor l'argent qu'on vouloit lui
» arracher, et l'y dépose, en s'applaudissant
» de sa barbarie: il n'éprouve pas même un

» remords. L'humanité souffrante ne crie pas
» pour lui; mais la mort seule n'a pas perdu
» ses droits; elle va l'attendre jusque dans le
» lieu secret où il cache ses richesses. Le bar-
» bare est ému en comptant son or : la seule
» idée qu'il faudra le laisser un jour, malgré
» lui, à d'avides héritiers, vient empoisonner
» le plaisir qu'il a de l'entasser. Il regarde, en
» soupirant, le vil métal qui fait le destin de
» sa vie. Pour la première fois, quelques lar-
» mes roulent dans ses yeux. La mort seule
» pouvant faire ce miracle, la mort seule pou-
» vant se faire entendre à lui, elle s'est pla-
» cée au milieu de ses trésors, et lui a crié de
» là : Souviens-toi que tu es poussière ! »

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page pendant le tems prescrit (on cessoit de pouvoir les remplir à un certain âge), il fut long-tems incertain sur le choix d'un état, et ses parens partageoient à cet égard cette incertitude. Les uns lui conseilloient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offroit un sort tranquille et sûr ; les autres, et son père étoit de ce nombre, desiroient qu'il prît le parti du service militaire. Comme il n'avoit pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchoit

fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paroissoit bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on vouloit lui faire occuper, et il disoit assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avoit sollicitée pour lui, et qui lui étoit offerte : « Il y a trop long-tems que » je suis laquais, pour vouloir devenir valet de » chambre. »

Il choisit donc le service ; et il entra dans le corps qu'on appeloit dans ce tems-là le Corps royal d'Artillerie. Il alla à Bapaume, où en étoit l'école. Il s'appliqua aux mathématiques, et y réussit, parce qu'il avoit une grande aptitude à tout. Mais la science du calcul n'étoit nullement analogue à la trempe de son esprit ; il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avoit pas assez d'attraits pour lui. Né avec une imagination vive et brillante, Florian avoit besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. La science du calcul n'étoit propre qu'à le refroidir ; aussi l'oublia-t-il presque aussi vîte qu'il l'avoit apprise.

L'école de Bapaume, où se trouvoit alors Florian, étoit composée de jeunes gens qui, presque tous, avoient de l'esprit, mais chez qui la raison étoit beaucoup plus rare. On peut croire qu'ils s'occupoient de leurs études, car

il en est sorti d'excellens sujets; mais on peut s'imaginer aussi quelle devoit être la vie d'une multitude de jeunes gens emportés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvoit les contenir; une querelle devenoit le germe d'une autre, et ces querelles journalières étoient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui auroit jamais cru que cè fût d'une pareille école que seroit sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galatée!

A-peu-près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre, qui étoit en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse aussi aimable que vertueuse, qu'il vouloit absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine à le détourner d'un projet qui ne convenoit ni à sa fortune, ni à son âge; mais on peut croire que ce sentiment profond ne contribua pas peu à détruire en lui cette dureté de caractère et cette férocité de mœurs dont il étoit bien difficile de se garantir entièrement à l'école de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avoit rien à attendre,

résolut alors de l'attacher à un homme puissant, en lui procurant, presque malgré lui, cette place de gentilhomme qu'il avoit d'abord refusée; mais FLORIAN vouloit servir, et le prince ne vouloit point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un homme dont il aimoit la société, il se prêta de lui-même à aplanir les difficultés qui auroient pu contrarier les goûts de FLORIAN. Il fut convenu que ce dernier auroit une réforme; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compteroit toujours; ce qui lui laisseroit l'entière liberté de rester à son nouveau poste.

Il se fixa donc à Paris; et cette vie sédentaire, qu'il avoit tant redoutée, ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors, en effet, que, pour tromper l'ennui qui le saisissoit quelquefois, et dont il disoit lui-même qu'il étoit fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avoit toujours eu pour la langue espagnole se réveilla; il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes; et, trouvant sa Galatée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en

tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poëme, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre ; la fête champêtre, et l'histoire des tourterelles, dans le second ; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième ; le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poëme que Cervantes n'avoit point achevé; les stances naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il eut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de Galatée; et le succès de Galatée décida Florian à se livrer à ce genre de composition, c'est-à-dire à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis long-tems dans un discrédit absolu.

Il publia Estelle, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. Estelle, en effet, est entièrement de son invention, et plaît autant que Galatée; il en est même qui la préfèrent à celle-ci; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu Galatée la première, conservent pour elle une tendre inclination, et ne mettent pas sa rivale au-dessus d'elle; mais le plus grand nombre regardent Estelle et Galatée comme deux sœurs également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, Florian a travaillé Estelle avec plus de soin que son premier poëme; il en a mieux conçu l'ensemble, il en a disposé toutes les parties avec plus d'art : les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il étoit naturel que le succès de Galatée et d'Estelle portât Florian à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un Essai sur la Pastorale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers, inspirent l'ennui, et donnent envie de dormir, quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or, est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fond, qui viennent et s'en vont sans motif? L'églogue n'est que cela. Un recueil d'églogues est à-peu-près comme un recueil de premières scènes de comédie. Florian concluoit de là qu'il valoit mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur de *Pastor fido*, et mieux encore

dans un roman, à la manière de *Sannazar*, auteur de l'*Arcadie* et de *Durfé*, auteur de l'*Astrée*. Il y auroit bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale; mais une dissertation seroit ici déplacée : il suffira d'observer que si, à l'époque où Florian a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans s'est accrue à un point extrême; à une époque où, pour se faire lire, les moralistes, les publicistes, les métaphysiciens, et qui l'eût cru? les historiens, ont été forcés de faire eux-mêmes des romans.

Ce seroit une histoire aussi curieuse que piquante, s'il étoit possible de la faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verroit bien évidemment que l'esprit n'agit jamais seul, et qu'il faut que ce soit toujours une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec Florian, n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre Italien, de préférence à tous les autres. Il vouloit plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le suc-

cès de l'ouvrage ; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage, agissant, devoit naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des Deux Billets, on sent que FLORIAN dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant longtems son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie, garçon, marié, père et fils; mais en lui conservant un peu de la balourdise propre à ce rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'étoit auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral.

Non-seulement il faisoit des Arlequins aimables, mais il les jouoit lui-même, en société, avec un talent qu'on eût applaudi au théâtre : c'étoit son grand amusement. Tous ceux qui l'ont vu jouer chez M. d'Argental, n'ont pu oublier avec quelle grace, quelle finesse, quelle sensibilité il remplissoit ses rôles; mais il ne pouvoit jouer que sous le masque. Il étoit acteur médiocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisoit beaucoup à FLORIAN; il l'eût cultivé davantage, s'il ne se fût aperçu que cela déplaisoit à son protecteur. Il le suivit à la campagne, et profita de la solitude où il se trouvoit pour composer ses *six Nouvelles*.

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important, et choisit *Numa*. Il étoit si content d'avoir trouvé ce sujet, qu'il s'étonnoit que personne ne s'en fût emparé. Quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre, qu'il y a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis, à qui il confioit, non-seulement tout ce qu'il faisoit, mais encore tout ce qu'il vouloit faire, lui avoit conseillé de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasteroit moins avec Numa, puisqu'ils habitoient le même pays. FLORIAN convint qu'il avoit raison; mais il dit qu'il ne connoissoit pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préféroit une philosophie dans la peinture de laquelle son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages; ils sont entre les mains de tout le monde. L'habitude qu'il avoit contractée du travail, étoit devenue en lui un véritable besoin. Il ne passoit jamais un jour sans travailler; et souvent il travailloit du matin au soir. Au milieu

d'un ouvrage, il s'occupoit déjà de celui qu'il feroit après.

« Essayez de faire des fables, » lui dit un jour M. de Penthièvre. FLORIAN suivit ce conseil; il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est, de tous les ouvrages de FLORIAN, celui que la postérité admirera le plus. C'est à la tête de cet ouvrage qu'il a fait graver son portrait.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'Académie française : il n'avoit que trente-trois ans le jour qu'il y fut nommé; mais il ne regarda pas cette place comme un privilége de ne rien faire. Son nouveau titre, loin de diminuer, avoit redoublé son amour pour le travail; et, si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avoit encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ces projets étoit celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avoit déjà trouvé plusieurs qui pouvoient être mis en parallèle. Il attendoit, disoit-il, pour entreprendre ces di-

vers ouvrages, que son imagination fût refroidie : Ce sera, ajoutoit-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avoit conçu pour l'Espagne et les Espagnols, n'étoit pas un amour exclusif; il y avoit un autre peuple qui partageoit ses affections : on ne devineroit pas aisément lequel; c'étoit le peuple juif : il en possédoit parfaitement l'histoire, et l'appliquoit souvent très à propos. Il avoit toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en quatre livres, qui formoit un petit volume pareil à celui de Galatée. Il est intitulé, *Eliezer et Nephtali;* il est tout d'imagination, mais il est du plus grand intérêt. On est dans ce moment à la recherche de ce manuscrit précieux, qui ne s'est pas trouvé parmi les papiers de l'auteur. Rien ne sera négligé pour le découvrir, et pour hâter le moment où le public pourra jouir de cette intéressante production.

Le dernier ouvrage de FLORIAN est sa traduction de Don Quichotte; il y travailloit, disoit-il, pour se reposer, et pour prouver à Cervantes qu'il avoit entièrement oublié l'aversion qu'il avoit eue pour lui dans son enfance. Sur ce qu'un ami lui représentoit que Don Quichotte avoit été lu par tout le monde; que, le ridicule qu'il attaquoit n'étant plus à la mode,

il exciteroit peu d'intérêt; qu'il n'est presque lu même que par les enfans grands et petits, car il y en a de tout âge qui s'amusent de ses aventures extravagantes, sans comprendre le but de l'ouvrage ni en sentir la finesse, il répondoit que, Cervantes étant le meilleur écrivain de l'Espagne, il falloit le faire connoître; que ceux qui n'avoient lu que la traduction de Filleau de Saint-Martin ne le connoissoient point, et qu'il espéroit qu'on liroit la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction très-libre. Son espérance n'a point été trompée, et sa traduction a déjà fait oublier Filleau de Saint-Martin.

La vie privée de FLORIAN, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avoit écrite lui-même; peut-être l'avoit-il rendue intéressante, car il racontoit avec beaucoup d'agrément, et savoit donner le prix aux plus légers détails : mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intimement, ne peuvent pas se former une idée de la différence qu'il y avoit entre FLORIAN en société, et FLORIAN la plume à la main. Lorsqu'il se trouvoit dans une compagnie de personnes qui lui

étoient connues, et au milieu desquelles il étoit à son aise, il se livroit aux charmes de la conversation, et il n'y en avoit point de plus agréable, de plus vive et de plus gaie que la sienne. Quand il étoit un peu excité, il auroit fait rire les plus mélancoliques; au contraire, quand il ne connoissoit pas les personnes, ou qu'il n'étoit pas lié avec elles, il avoit l'air sérieux et grave; mais cette gravité formoit toujours, pour ceux qui le connoissoient intimement, un contraste singulier avec sa gaîté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trappe avec M. de Penthièvre. La vue de ces tristes cénobites qui ne rioient jamais, n'altéroit point son humeur joviale : elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très-fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office, où il avoit assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baisent la terre, attendent, pour se relever, que l'abbé ait donné le signal. Florian, qui trouvoit sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle : un religieux, qui crut que c'étoit le signal de l'abbé, se retourne, vit d'où le coup étoit parti, et fit un léger sourire. On sort de l'église : quelle fut la surprise de Florian de voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds ! Florian le relève, les

larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourroit croire qu'avec son caractère il devoit s'ennuyer dans cette solitude; point du tout : il y travailloit, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée; mais Lamotte avoit voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portoit dans la société, il le déposoit en prenant la plume. Ce n'étoit plus le même homme; il ne suivoit plus que l'impulsion du sentiment; aussi un de ses amis lui disoit souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conservation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie; mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes plus plaisant. Il ne vouloit pas tout-à-fait en convenir; mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avoit voulu se prêter à la société, il y auroit eu les plus brillans succès, et il auroit été accueilli de tout le monde avec transport; mais il aimoit le travail et la retraite. Si je voulois, disoit-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurois pas une heure pour travailler. Aussi n'alloit-il que dans trois ou quatre maisons, et encore rarement. Le reste de son tems il le passoit chez lui, où il se trouvoit mieux que par - tout ailleurs. Il

s'étoit fait à l'hôtel Toulouse un petit appartement très-agréable, qu'il avoit arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque étoit accompagnée d'une volière peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayoit son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales. Cette sensibilité qu'il mettoit dans ses écrits, il l'exerçoit dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Quand ses facultés n'étoient pas suffisantes, il recouroit au prince; et jamais il n'employa son crédit auprès de lui que pour rendre service : il seroit difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissoit d'une fortune médiocre; les appointemens attachés à sa place en faisoient la plus forte partie; mais, grace à ses ouvrages, et à l'esprit d'ordre qu'il mettoit dans ses affaires, il trouvoit le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportoit une somme d'argent, il ne manquoit jamais d'en détacher une partie qu'il portoit à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achevera de

de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes : il auroit pu renoncer à la succession, et abandonner aux créanciers le peu qui restoit. Il se conduisit bien différemment; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avoit laissé, et paya toutes les dettes de son argent. Il ne réserva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avoit servi son père quarante ans, et qui l'avoit vu naître. Cette pauvre femme ne vouloit pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderoit pas à le lui rendre par sa mort : elle étoit loin de penser qu'elle lui survivroit.

Tel étoit FLORIAN : cet homme aussi aimable dans sa conduite que dans ses écrits, ne traçant pas en vain le tableau du bonheur que procure la bienfaisance, partageant son tems entre l'étude et l'amitié, prompt à obliger, et tout-à-fait incapable de nuire, étranger à toutes les animosités. Retiré à Seaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant dans la solitude que de projets littéraires, pouvoit-il s'attendre que l'envie troubleroit le repos de ses jours, l'arracheroit à ses bocages, le traîneroit dans une prison? Il se l'imaginoit si peu, que son arrestation fut un coup de foudre pour lui. Il se troubla quand on lui dit :

Vous n'êtes plus libre; et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devoit le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*, vivant à la campagne au milieu de ses livres, ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Parmi les traits que les historiens citeront pour caractériser l'époque du régime révolutionnaire, ils n'oublieront pas l'arrestation de Florian. Elle a quelque chose de si étrange, et ses suites ont été si funestes, qu'on aimera peut-être à en savoir les détails. Je les trouve consignés dans un brouillon de pétition, en forme de lettre, que Florian, de sa prison, écrivoit à un député de sa connoissance. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher de l'arroser de larmes. Ceux qui le liront après moi en verseront aussi, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait insensibles. Je sais que bien des personnes blâmeront Florian de n'avoir pas montré plus de fermeté, de s'être en quelque sorte laissé accabler sous le poids de l'injustice, d'avoir flagorné ses persécuteurs : mais d'abord, si la foiblesse du caractère est un défaut, elle n'est pas toujours un crime; elle naît d'une extrême sensibilité, et n'en mérite que plus d'indulgence.

Voici le brouillon.

« Citoyen représentant, tu chéris, tu cul-
» tives les lettres, mais tu chéris davantage la
» patrie et la liberté (1); mais tu exiges que
» les arts, dont tu fus l'ami dès l'enfance,
» soient utiles à la cause du peuple pour la-
» quelle tu voudrois mourir : c'est à ce seul
» titre que je t'écris.

» Méditant, depuis long-tems, de refaire
» l'histoire ancienne pour l'éducation natio-
» nale, j'en ai instruit, par un mémoire, le
» comité de salut public. J'ai pris soin de par-
» ler de moi dans un moment où l'homme ti-
» mide, qui auroit eu le moindre reproche à
» se faire, ne se seroit occupé que de se faire
» oublier. Tranquille sur cette démarche (2),
» je travaillai dans la solitude, et j'avais achevé
» déjà plusieurs morceaux sur l'Egypte, quand
» tout-à-coup un ordre du comité de salut pu-

(1) Le tutoiement étoit obligatoire pendant le régime révolutionnaire.

(2) FLORIAN étoit noble, et, comme tel, soumis au décret qui exiloit les ci-devant nobles à dix lieues de Paris. Pour qu'il pût rester à Seaux, il falloit que le comité de salut public le mît en réquisition. C'est cette faveur que sollicita FLORIAN, et qui fut la cause de sa perte.

» blic m'a fait mettre en arrestation dans la
» maison de Port-Libre : j'y suis depuis vingt-
» deux jours, sans compter les longues nuits
» qui ne diffèrent des jours que par le manque
» de lumière, sans livres, presque sans papier,
» au milieu de six cents personnes, appelant
» en vain, pour me secourir, l'imagination que
» j'avois autrefois, et ne trouvant à sa place
» que la douleur et l'abattement.

» J'ai pourtant voulu travailler. J'ai conçu
» le plan d'un ouvrage (1) que je crois utile à
» la morale publique. J'ai chanté dans ma pri-
» son le héros de la liberté. Je t'envoie mon
» premier livre : je te demande de le juger.

» Si tu ne penses pas que le poëme puisse
» fortifier dans l'ame des jeunes Français, et
» l'amour de la république et le respect des
» mœurs simples, ne me réponds point........
» laisse-moi mourir : l'altération de ma santé
» m'en fait concevoir l'espérance.

» Si ton civisme et ton goût, dépouillés de
» tout intérêt pour moi, te persuadent qu'il
» est bon que mon ouvrage soit fini, parles-en

(1) Le poëme de GUILLAUME TELL, divisé en quatre livres, ouvrage fait rapidement, mais dont le premier livre est aussi soigné que toutes les autres productions de FLORIAN.

» à tes collègues, membres du comité de salut
» public, et dis-leur :

» De quoi peut être coupable l'homme qui
» pensa être mis à la Bastille pour les pre-
» miers vers qu'il fit dans le *Serf du Mont-*
» *Jura;* écrivoit, avant la révolution, le on-
» zième livre de *Numa*, et qui, depuis la ré-
» volution, libre, orphelin, sans autre for-
» tune que son talent, qu'il pouvoit porter
» par-tout, n'a pas quitté un moment sa pa-
» trie, a commandé trois ans une garde na-
» tionale, a donné plusieurs ouvrages; et,
» dans son recueil de fables, a imprimé celle
» des *Singes et du Léopard?*

» Un fabuliste, un berger, le chantre de
» Galatée et d'Estelle peut-il commettre des
» crimes? peut-il seulement en concevoir? La
» lyre de Phèdre, le chalumeau de Gessner,
» trop sourds, trop foibles sans doute au mi-
» lieu des trompettes guerrières, peuvent-ils
» jamais nuire ou déplaire à ceux qui veulent
» établir la liberté sur la base de la morale?
» La fauvette qui chantoit auprès des marais
» de Lerne, lorsque Hercule combattoit l'hy-
» dre, n'excita point la colère du héros libé-
» rateur. Peut-être même après la victoire,
» l'écouta-t-il avec bienveillance.

» C'est à ce peu de mots que je réduis, que

» je réduirai ma défense. Si l'on me croit cou-
» pable, qu'on me juge; mais si je suis in-
» nocent, que l'on me rende à la liberté, que
» l'on me rende à mes ouvrages, à mes ou-
» vriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre de-
» puis quinze ans, et que ma détention em-
» pêche de poursuivre une très-grande entre-
» prise : que l'on me rende à ma vie pure, et
» au desir d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de Florian, cette voix si douce et si pure, cherchoit à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissoient alors la France. Elle ne fut pas entendue; et comment eût-elle pu l'être, à une époque où le génie du crime gouvernoit l'état, la faux de la mort à la main; où les cris des enfans, les pleurs des jeunes filles, les soupirs des vieillards n'excitoient plus aucune pitié; à une époque où l'échafaud menaçoit toutes les têtes, et où la personne des bourreaux étoit publiquement honorée?

Ce fut le 9 thermidor qui hâta l'effet des sollicitations de Florian et de ses amis. Il sortit de prison quelque tems après ce jour mémorable; et il s'empressa de quitter Paris, pour aller vivre à la campagne. Son but étoit d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier. Il avoit alors un fonds de tristesse qui lui ren-

doit la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé, soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit, et il ne se releva plus.

Florian annonçoit une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété, faisoient espérer qu'il seroit conservé long-tems aux lettres et à l'amitié. Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il étoit fortement constitué. Il n'étoit pas beau de visage; mais la sérénité, la gaîté qui y brilloient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animoient toute sa physionomie, le rendoient très-agréable. Il est mort à Seaux, dans un appartement qu'il occupoit à l'orangerie. Il n'avoit pas encore quarante ans.

Dans un autre tems, la mort du chantre d'Estelle, de Galatée, de Numa, de Gonzalve, eût été l'événement du jour; tous les poètes auroient fait des élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auroient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs regrets sur la perte que les lettres venoient de faire : mais à l'époque où mourut Florian, tous les esprits étoient occupés d'intérêts po-

litiques, tous les cœurs étoient encore meurtris par la douleur. Chacun avoit des larmes personnelles à répandre. La mort de FLORIAN, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain, avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Seaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avois chéri, et dont les ouvrages m'avoient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avoit coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voisins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'étoit assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il avoit tant de fois côtoyé lui-même; et, me reposant ensuite sous des trembles d'une prodigieuse hauteur, je crayonnai, sur le gazon, cette romance que j'aurois voulu pouvoir chanter en m'accompagnant de la harpe d'Ossian.

LE TOMBEAU DE FLORIAN

A SEAUX.

O bois silencieux, et toi, rive fleurie,
Ecoutez les accens de ma juste douleur!
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'est ici qu'il vivoit. Les voilà ces bocages
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau jour,
Goûtoit un calme heureux au milieu des orages,
Où sa muse chantoit l'innocence et l'amour.

Je veux, à cet ami de la simple nature,
Elever de mes mains un modeste tombeau.
Un myrte l'ornera de sa douce verdure;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

FLORIAN méritoit une plus longue vie.
Mais il fut malheureux : il avoit des talens.
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

Quand un nouveau Néron, dans sa rage inhumaine,
Immoloit l'innocence avec impunité,
FLORIAN gémissoit; il mérita sa haine,
Et ne put échapper à la captivité.

Perdant la liberté sans perdre sa constance,
Il fixe l'avenir d'un regard assuré.
Quelquefois seulement ses yeux pleurent l'absence
Des bocages chéris dont il est séparé.

Mais le peuple se lève, et le tyran expire :
La vertu voit un terme aux maux qu'elle a soufferts;
L'humanité, les lois, ont repris leur empire,
Et FLORIAN captif a vu briser ses fers.

Il revient habiter sa solitude obscure :
Il revoit ces vergers, ces vallons, ce coteau;
Mais de ses maux passés la cruelle peinture
Empoisonne ses jours et creuse son tombeau.

Il n'est plus.... Qu'ai-je dit ? En dépit de l'envie,
De l'injure des ans son nom sera vainqueur;
Et les productions de son heureux génie
Retraceront toujours les vertus de son cœur.

L. F. JAUFFRET.

ESTELLE.

LIVRE PREMIER.

ESTELLE.

LIVRE PREMIER.

J'AI célébré les bergers du Tage ; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidelles amours, et la félicité dont on jouit avec une ame pure et tendre. C'étoit la première fois que mes doigts mal assurés se posoient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayoit des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandoit à l'écho des forêts si les nymphes pouvoient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur; où, sur de riantes collines semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux; où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux vices par la gaîté.

Je te salue, ô belle Occitanie (1)! terre de

tous les tems aimée des peuples qui t'ont connue; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts; toi dont l'agréable climat força les fiers enfans du nord de se fixer dans tes plaines; toi pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel! La nature, pour toi prodigue, a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde (2). Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique : l'olivier se plaît sur tes coteaux aussi bien que sur les bords de la Durance; tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois; le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile; des eaux qui rendent la santé coulent du haut des montagnes; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères! Le trône des Césars t'a dû les Antonins (3), et ce seul bienfait t'a valu la reconnoissance du monde. L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raimond, qui, le premier des chrétiens, arbora

la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte (4); l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance (5); Rome chérit la mémoire des pontifes qu'elle a reçus de toi (6); la France se glorifie de tes capitaines (7), de tes magistrats (8); la poésie enchanteresse te dut son premier asyle (9). O terre féconde en héros, en talens, en fruits, en trésors, je te salue!

Et vous, bergères de mon pays, qui cachez, sous un chapeau de paille, des attraits dont tant d'autres seroient vaines; vous dont le cœur, aussi pur que le beau ciel de vos climats, a conservé cet amour sacré des devoirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne; cette pudeur aimable et sévère, seule parure de la jeunesse; cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or; prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressembloit; Estelle avoit vos yeux noirs et brillans, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur avec la gaîté s'unissent à cette grace naïve, qui fuit toujours la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avoit vos vertus et vos charmes; elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais! Puissent vos beaux yeux ne répandre des larmes que pour plaindre mon héroïne!

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse émaillent la terre : le grenadier, la viorne, l'aubépine exhalent dans l'air des parfums : un cercle de collines parsemées d'arbres touffus, ferme de tous côtés cette vallée; et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Près de cette retraite charmante, nommée à juste titre *Beau-Rivage* (10), vivoient, sous le règne de Louis XII, des bergers et des bergères dignes d'habiter ces lieux enchantés. Des villages de Massanne, de Maruèje, d'Arnassan, ils venoient se rassembler dans la vallée de *Beau-Rivage:* leurs troupeaux, tantôt réunis, tantôt dispersés, alloient chercher le serpolet sur les collines; des chiens terribles faisoient la garde du côté des montagnes, et les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissoient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité.

De toutes ces bergères, l'honneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus

plus tendre, la plus vertueuse. Fille du vieux Raimond et de la sage Marguerite, elle aimoit et respectoit ses parens, presque à l'égal de l'Être suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avoit jamais imaginé qu'il pouvoit s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étoient pures comme la source du Gardon; tous ses desirs avoient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguoit point le bonheur de la vertu.

Estelle habitoit à Massanne. Némorin, berger du même village, l'avoit aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également beaux tous deux, dès leurs plus tendres années ils alloient ensemble à la prairie. Némorin portoit toujours la panetière ou la houlette d'Estelle; Némorin, à chaque aurore, alloit cueillir les bluets qu'Estelle aimoit à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces beaux enfans n'étoient l'un sans l'autre. Tantôt ils réunissoient leurs troupeaux, alloient s'asseoir sur le même gazon, et dans les douceurs de leur entretien, chacun n'étoit attentif qu'aux brebis qui ne lui appartenoient pas; tantôt ils alloient ensemble cueillir des figues ou des mûres; et lorsque leurs mains ne pouvoient atteindre aux rameaux trop

élevés, Némorin montoit sur l'arbre, d'où il jetoit dans le tablier d'Estelle les fruits les meilleurs et les plus beaux : d'autres fois, près des genévriers, ils tendoient des piéges aux grives; et quand l'un d'eux apercevoit le premier un oiseau pris dans ses lacets, il couroit vîte chercher l'autre pour que ce fût lui qui s'en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout étoit commun, tout se partageoit entr'eux. Cette innocente amitié étoit connue de tout le village, étoit respectée de tous les bons cœurs, et les parens d Estelle n'en prirent aucune alarme, jusqu'à un événement qui commença de les éclairer.

C'étoit aux premiers jours de mai; on alloit tondre les brebis. Ce travail est toujours mêlé de fêtes. Dès le matin, les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils doivent dépouiller. Là, chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant; il tremble à l'aspect des longs ciseaux dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle; on commence la tonte; et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyans de la joie commune n'interrompent point les

musettes qui font danser, près de là, ceux qui n'ont point de troupeau. Plus loin, de jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vîtesse du cerf, disputent le prix de la course; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis que l'œil peut à peine suivre. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles viennent s'emparer de leurs ciseaux pesans, et d'une main foible et peu exercée coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive; tout le monde court se placer autour d'une table immense couverte des mets du pays. La sobriété, la joie, président à ce festin. Les riches en ont fait les frais; les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amans, sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner; les vieillards racontent d'anciennes histoires; les jeunes gens les écoutent; les bergères chantent des chansons nouvelles; le muscat pétille dans les verres; son bouquet parfumé excite la gaîté, sans faire naître la licence. Tous sont contens, tous sont heureux; tous quittent la table pour l'ouvrage, avec la même ardeur qu'ils ont

quitté l'ouvrage pour la table; et les journées sont remplies par le travail, le plaisir et l'amour.

Lorsque le soir est arrivé, et la laine rapportée au village, on se rend sous un vieux peuplier consacré depuis plus d'un siècle à cet usage. Son tronc vénérable est environné d'un double siége de gazon. Là se placent les vieillards, tenant au milieu d'eux un jeune bélier, orné de rubans et de guirlandes : c'est le prix du combat du chant.

Le premier jour qu'on le proposa, un berger nommé Hélion, parent d'Estelle, et venu, pour revoir sa famille, des bords de la Durance, vainquit tous les bergers du Gardon. Les vieillards lui donnent le prix; et, soit amitié pour Estelle, qui n'avoit encore que douze ans, soit desir de plaire à Raimond, le pasteur provençal vient offrir le bélier à sa jeune cousine, en lui demandant un seul baiser pour récompense.

Némorin qui, à son âge, n'avoit pu entrer en lice, Némorin qui comptoit à peine sa quatorzième année, sort aussitôt de la troupe d'enfans dans laquelle il étoit mêlé; et s'élançant vers Hélion avec des yeux pleins de colère : Le prix n'est pas encore à vous, lui dit-il; vous ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Né-

morin demande qu'on l'écoute. Il fait remettre le bélier entre les mains des juges, se place au milieu de l'assemblée, appelle le jeune Isidore, celui des enfans de son âge qu'il aimoit le plus, et regardant les bergers avec modestie :

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à la brillante voix du fameux Hélion; mais l'heureuse Provence est-elle donc le seul pays où l'on sache vaincre aux combats du chant? Le desir de venger ma patrie élève en ce moment mon esprit. Hélion vient de célébrer la beauté des rives de la Durance; ses seuls compatriotes les connoissent: je vais chanter l'amour; tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit, tire une flûte qu'il portoit dans sa panetière, et joue un air tendre et animé; ensuite il remet l'instrument entre les mains d'Isidore, qui, répétant les mêmes sons, accompagne ces paroles:

Ne méprisez point mon enfance:
Celui que vous adorez tous,
Celui dont l'empire est si doux
Qu'un sourire fait sa puissance;
Des bergers, des princes le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Au timide il donne l'audace,
Il rend doux le plus emporté;
Au sage il prend sa liberté,

Et par le bonheur la remplace :
Des héros, des sages le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Il créa tout ce qui respire;
Son souffle anime l'univers;
Sur la terre, aux cieux, dans les mers,
Par-tout il étend son empire :
De la nature il est le roi,
Et c'est un enfant comme moi.

On m'a dit qu'un peu de souffrance
Faisoit acheter ses faveurs;
Mais pour adoucir ses rigueurs,
Il a nous donné l'espérance.
De nos cœurs lui seul est le roi,
Et c'est un enfant comme moi.

Dans l'art qu'à mon âge on ignore,
Estelle m'a rendu savant;
Quand l'astre du jour est brûlant,
On ressent ses feux dès l'aurore :
Des dieux et des hommes le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Ainsi chanta Némorin. D'une voix unanime on lui accorde le prix. Hélion, s'efforçant de sourire, applaudit lui-même à son jeune vainqueur. Tous les enfans poussent des cris de joie, et viennent porter des couronnes à Némorin. Celui-ci court au bélier, dont il s'empare; il le prend dans ses bras, il ne peut le soulever; mais, aidé par Isidore et ses jeunes

compagnons, il va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai chanté l'amour, lui dit-il; si l'amour m'a fait vaincre, c'est pour que le prix soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite lui permet d'accepter ce présent, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante, elle saisit le ruban vert qui étoit passé au cou du bélier. Les applaudissemens redoublent; la troupe des enfans sur-tout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardoit comme la première, fait éclater ses bruyans transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin; tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire dans les bras de Marguerite; elle refuse d'obéir: mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s'approche, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres brûlantes osent à peine effleurer le vif incarnat de la joue d'Estelle. O que ce baiser les rendit à plaindre ! ô combien il redoubla le feu qui commençoit à s'allumer dans leurs ames ! La liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on vient de la jeter.

Depuis cet instant, Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l'entraînoit vers Estelle; chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter de nouvelles forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble involontaire qui l'agitoit; bientôt Némorin, effrayé, connut toute la violence du feu qui le consumoit: mais il n'étoit plus tems de l'éteindre. Tous deux étoient frappés d'un trait dont la blessure ne devoit jamais guérir; tous deux avoient à combattre leur cœur, l'amour, et seize ans.

Le vieux Raimond, le père d'Estelle, s'étoit aperçu avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avoit promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa foi. Jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, Raimond devenoit inflexible aussitôt qu'on vouloit s'y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeoit de tous les cœurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardoit comme foiblesse tout sentiment qui n'étoit pas devoir.

Son premier soin avoit été d'interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille

de parler à ce berger. Estelle avoit obéi; mais chaque jour, à la vallée, les deux amans se rencontroient; ils se jetoient un seul coup d'œil, et sans violer les ordres de Raimond, sans s'approcher, sans se parler, en se quittant, ils s'étoient dit tout ce qu'ils avoient à se dire.

Ce calme ne dura pas long-tems. Un matin que le jeune berger faisoit sortir ses brebis, il voit paroître le père d'Estelle, qui, d'un ton sévère, lui demande un moment d'entretien. Némorin, tremblant, abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où buvoient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :

Je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon ame toute entière, pour vous faire juge de ma conduite. J'avois un ami qui s'appeloit Maurice; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis, mourir mes vignes, geler mes oliviers ; ma famille, mes parens m'abandonnèrent. Maurice, que ses richesses mettoient à l'abri de l'indigence, partagea ses biens avec moi. Je l'ai perdu, cet ami; à sa dernière heure, il m'a fait jurer que j'unirois Estelle avec son fils Méril. Méril a toutes les vertus de son père ; il est amoureux de ma fille; il compte sur la parole que j'ai donnée à mon bienfai-

teur mourant. Pensez-vous que je puisse y manquer?

Raimond se tut. Némorin n'osoit répondre. Je vous entends, reprit le vieillard; mon estime pour vous interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l'éteindre? me promettez-vous de fuir tous les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle? Certain de votre foi, je n'aurai plus la moindre alarme. Si cet effort est trop grand pour vous, mon parti est pris; j'arrache Estelle à sa patrie, à ses parens, à tout ce qu'elle aime; je cours l'unir avec Méril; ensuite nous passerons la mer, s'il le faut, pour habiter où vous ne serez pas.

Ainsi parla le vieillard. Némorin, interdit, put à peine retrouver un peu de voix.

Raimond, lui dit-il, si je vous promettois d'éviter par-tout votre fille, de chercher même à oublier un sentiment qui m'est plus cher que la vie, je vous tromperois; je me tromperois moi-même : mais il n'est pas juste que, pour me fuir, vous enleviez Estelle à sa patrie; il n'est pas juste que, pour ma faute, vous punissiez tout ce pays : c'est à moi seul de le quitter. J'en mourrai, c'est bien mon espérance: mais je mourrois plus douloureusement

encore, en voyant Estelle unie à Méril. Recevez donc mon serment..... (Ici le berger s'interrompit, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine.) Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais m'éloigner de Massanne. Malheureusement je suis orphelin, je peux disposer de ma vie. Je partirai dès ce jour; j'irai me fixer aussi loin que vous le voudrez : nommez vous-même le lieu de mon exil, ou plutôt de ma sépulture.

Je te plains, répondit Raimond; mais ce sacrifice est nécessaire au repos de ma famille. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis content et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin; et qu'Estelle puisse être heureuse! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots, il quitte le vieillard, et va tomber à quelques pas évanoui. Raimond accourt, le prend dans ses bras, le rappelle à la vie. Le berger ouvre les yeux et les referme; il repousse doucement Raimond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte; des larmes s'échappent malgré lui de ses yeux; il cherche en lui-même les moyens de récompenser la vertu du jeune pasteur; et, dans ce dessein, il prend la route du beau vallon de Rémistan.

Dès que Némorin eut repris ses sens, il courut chez Isidore. Isidore étoit allé, ce matin même, à la ville, chercher un médecin pour son bienfaiteur malade. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d'Estelle; la porte en étoit fermée, la fenêtre de la bergère l'étoit aussi. Son troupeau ne devoit pas sortir ce jour-là; Raimond l'avoit défendu, dans la crainte qu'Estelle ne vît Némorin. Le berger devina l'intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda long-tems cette maison avec des yeux remplis de larmes. O combien de fois, disoit-il, ne l'ai-je pas vue à cette fenêtre! combien de fois, avant l'aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l'instant où elle devoit sortir! Et je n'y viendrai plus! et je ne la verrai plus!

En disant ces mots, il se laisse tomber sur une pierre polie, qu'autrefois il avoit apportée dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvroit la porte aux agneaux, et se plaisoit à les voir accourir en bêlant à la mamelle de leur mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses larmes; ensuite il regagne à pas lents sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, ras-

semble son petit troupeau; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, l'ami des agneaux, il part en soupirant, en retournant cent fois la tête vers la maison de sa bien-aimée, en prenant le chemin le plus long pour arriver au pont de Ners, où il devoit passer le fleuve.

Quand il fut près de cet endroit, distant de plus d'une lieue de Massanne, il s'arrêta, fit reposer son troupeau; et, voulant reculer l'instant où il passeroit à l'autre rive, il se coucha sous un olivier, près de son fidèle Médor, dont les yeux tendres et inquiets sembloient chercher dans ceux de son maître la cause de son chagrin. Là, l'infortuné pasteur, jetant un dernier regard sur cette belle vallée qu'il alloit abandonner, se mit à chanter ces paroles :

Je vais donc quitter pour jamais
Mon beau pays, ma douce amie!
Loin d'eux je vais traîner ma vie,
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant, où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et vrais
Que donne la seule innocence,
Je vais vous quitter pour jamais.

Champs que j'ai dépouillés de fleurs,
Pour orner les cheveux d'Estelle;

Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais.

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amans;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçois,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais.

Ainsi chantoit Némorin. Pendant ce tems Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenoit à la maison, songeoit à son berger, et desiroit d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paroissoit à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose, Rose sa fidelle amie, la confidente de tous ses secrets; Rose, qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avoit jamais voulu songer à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisoit pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y étoit encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pas-

teur, chaque bergère le demandoit : Estelle seule n'osoit se plaindre de son absence; mais elle regardoit sans cesse le chemin par où il avoit coutume d'arriver. La journée entière s'écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En approchant, elle aperçoit des caractères, reconnoît la main de son amant, accourt et lit ces tristes mots :

Adieu, bergère chérie,
Adieu mes seules amours;
Je vais quitter la prairie
Où tu venois tous les jours.

Exilé sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi;
Mais, hélas! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi.

Ne pleure pas, mon amie;
J'ai peu de tems à souffrir :
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit, va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces tendres adieux. Elle ne pouvoit en détacher sa vue; elle se plaisoit à les répéter; elle approchoit ses lèvres de ces caractères.

Forcée enfin de s'arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil dont elle ne peut pénétrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite s'aperçoit du chagrin de sa fille; elle lui en demande la cause en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines; elle presse Estelle sur son cœur maternel, elle veut aller à l'instant même s'informer dans tout le village de ce qu'est devenu Némorin; mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ignorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j'ai donnée à Maurice. Le tems est venu de l'acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connoissez, ma fille; vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton : préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d'aller à Maguelonne pour des affaires d'intérêt, je ne veux partir qu'après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serois pas le maître de vous donner un autre époux, quand même mon cœur n'auroit pas si bien choisi.

Raimond, après ces paroles, sortit pour

aller

aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin pour se jeter dans les bras l'une de l'autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure et se taît. Hélas! s'écrie Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus chère que la vie; mais je mourrois mille fois, plutôt que de résister au moindre desir de mon époux. Il est pour moi l'image de Dieu même. Ses volontés sont mes lois; et les qualités que j'adore en lui, ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle! pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourroit altérer. Je saurai pleurer avec toi; sache obéir avec ta mère.

A ces mots elle embrasse Estelle, et toutes deux restèrent long-tems serrées l'une contre l'autre. Mais elles aperçoivent Raimond, et se hâtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard paroît, suivi de Méril. Estelle pâlit à cette vue; Marguerite s'avance pour la soutenir.

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grace: sa figure, moins agréable que noble, annonçoit ce calme sérieux que donne l'austère vertu. Ses yeux peu animés cherchoient Estelle, sans avoir l'air de l'empressement.

Voilà votre femme, lui dit Raimond; elle aimera son époux comme elle a toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connoissez et vous les remplirez, j'en suis sûr; car vous êtes fils de Maurice.

Méril, à ces mots, prend la main d'Estelle, et la regardant avec gravité : Fille de Raimond, lui dit-il, mon cœur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de votre village. Je m'efforcerai de gagner le vôtre : si l'estime et la confiance ont des droits sur une belle ame, je peux espérer d'y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Méril auprès d'Estelle, et l'entretient, pendant le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu'il trouve à s'allier avec le fils de son ami, et des nombreux troupeaux qu'Estelle aura pour sa dot.

A la fin du repas, le vieillard voulant faire entendre à Méril la charmante voix de sa fille, lui ordonne de chanter : c'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort; Raimond répète son ordre; Marguerite se tait; et la triste Estelle, affectant de sourire, chante cette chanson que Némorin lui avoit apprise :

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans,

Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printems!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours;
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans;
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printems.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant;
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour;
Tandis que son amant fidèle,
Près de là, meurt le même jour.

Estelle ne put finir sa chanson. Raimond, qui s'en aperçut, ne voulut pas la presser davantage. Il quitte la table; et Méril, plus épris que jamais des attraits, de la grace d'Estelle, embrasse le vieillard, le supplie de hâter son bonheur, et se retire chez son oncle Prosper, qui habitoit à Massanne.

Marguerite, dont les yeux maternels n'ont pas quitté les yeux de sa fille, Marguerite qui connoît et partage tous ses tourmens, invite tendrement Estelle à s'aller livrer au sommeil. Estelle obéit, vient saluer son père, se jette dans les bras de sa mère qu'elle presse fortement contre son cœur; et, détournant son visage pour cacher ses larmes, elle gagne, en soupirant, l'asyle où du moins elle pourra pleurer.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Ils sont cruels les chagrins d'amour; mais le calme d'un cœur insensible l'est davantage. Les plaisirs même que donnent la grandeur, les richesses, la vanité, ne valent pas les peines des amans. L'homme au faîte des honneurs, entouré de trésors, environné d'esclaves, éprouve souvent un vide plus affreux que la douleur. Il tourne ses regards avec complaisance sur ses premières années; il étoit pauvre alors, obscur, dédaigné peut-être; mais il aimoit; ce seul souvenir est plus doux pour lui que toutes les jouissances de la fortune ou de l'orgueil. Amour, amour! toi seul tu peux remplir notre ame, toi seul es la source de tous les biens, tant que la vertu s'accorde avec toi. Ah! que sans cesse elle soit ton guide, et que tu sois son consolateur! Ne vous quittez jamais, enfans du ciel; marchez ensemble en vous tenant toujours par la main. Si vous rencontrez dans votre route ou les chagrins, ou les malheurs, soutenez-vous mutuellement. Ils passeront, ces malheurs, et la félicité dont vous jouirez en aura cent fois plus de charmes; le souvenir des peines passées rendra plus touchans vos plaisirs. C'est ainsi qu'après

un orage on trouve plus vert le gazon, plus belle la campagne couverte de perles liquides, plus brillantes les fleurs relevant leurs têtes penchées, et l'on écoute avec plus de délices l'alouette ou le rossignol qui chantent en secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa chambre, songeoit à Némorin, et au fatal mariage qui devoit se terminer dans trois jours. Elle ne pouvoit comprendre pourquoi son amant l'avoit abandonnée; elle inventoit des motifs de son départ; elle formoit le projet de l'aller chercher; et, réfléchissant au mot de l'autre rive, qui étoit dans les adieux de Némorin, elle résolut de descendre les bords du Gardon pour en apprendre des nouvelles.

Dès que le jour a paru, Estelle court à la vallée. Elle y laisse son troupeau sous la conduite de Rose, et, suivie seulement de son mouton favori, le même que Némorin lui avoit donné le jour où il vainquit Hélion, elle descend le long du fleuve, du côté du pont de Ners.

Pendant le chemin, la triste Estelle regardoit toujours la rive opposée. Dès qu'elle voyoit un troupeau, son cœur palpitoit d'espérance : elle doubloit le pas, s'avançoit plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les flots, elle cherchoit des yeux le berger. Quelquefois

une colline, un bois touffu qui venoit jusqu'au bord de l'eau, empêchoient Estelle d'examiner l'autre bord. Alors elle chantoit, pour que Némorin pût l'entendre; mais la modeste bergère, ne voulant être entendue que de lui seul, avoit choisi cette chanson :

L'autre jour la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleuroit, et disoit à l'écho
Ses chagrins, que l'écho répète :
Ah! bel agneau, tu me trompois,
Lorsque tu paroissois me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurois cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim,
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportoit Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompois,
Lorsque tu paroissois me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurois cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette,
Je te voyois vîte accourir;
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompois,
Lorsque tu paroissois me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurois cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Estelle étoit parvenue à l'angle que fait le Gardon, vis-à-vis de Maruéje. Elle n'avoit plus qu'un court trajet pour arriver au pont de Ners, lorsqu'elle aperçut un troupeau qui paissoit dans la presqu'île que forme le fleuve dans cet endroit. Estelle s'arrête, regarde, et ne découvre ni berger, ni chien. Elle continuoit sa marche, lorsqu'une brebis de ce troupeau, la plus proche du bord, se mit à bêler; aussitôt le mouton d'Estelle se jette à la nage, traverse le fleuve, arrive au milieu des brebis, court à chacune d'elles, saute, bondit, et leur exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu'il cause dans le troupeau, le fidèle Médor se presse d'accourir. Bientôt d'un massif d'azéroliers qui ombrageoit une vieille masure, Estelle voit sortir un berger : c'étoit Némorin. Hélas! il n'étoit reconnoissable que pour Estelle. Ses vêtemens étoient en désordre, ses cheveux tomboient sur son front, une pâleur mortelle couvroit son visage, ses joues flétries étoient sillonnées de larmes, ses yeux éteints regardoient la terre.

Il s'avançoit à pas lents vers son troupeau, quand le mouton d'Estelle vient à lui en bondissant. Le berger le regarde, s'arrête, lève les yeux sur l'autre rive; il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris.



Il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris.

Queverdo inv. Dambrun Sculp.

A cette vue, Némorin jette un cri, et se précipite vers Estelle. Estelle, par un mouvement involontaire, s'avance vers Némorin. Tous deux ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure est baignée par les premiers flots; alors ils baissent tristement les yeux sur ce fleuve qui les sépare, se regardent ensuite sans se parler, et la bergère rompt enfin le silence.

Vous nous avez quittés, Némorin; vous fuyez de notre village où tout le monde vous aime, où l'on croyoit que vous vous plaisiez. Quel motif a pu vous rendre votre patrie odieuse? Vous est-il arrivé quelque malheur? ou voulez-vous changer d'amis?

Estelle, lui répond Némorin, Estelle, si vous connoissez mon cœur, si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier, vous devez être bien sûre que ma mort suivra ce départ. Mais il falloit vous voir malheureuse, ou le devenir moi-même: je ne pouvois hésiter. Hélas! nous le sommes tous deux: je le crains et je l'espère.... Pardonnez-moi ce mot, Estelle, il échappe à ma seule tendresse; le malheur n'a point d'orgueil.

Le berger raconte alors tout ce que lui avoit dit Raimond, la résolution où étoit ce vieillard de conduire Estelle dans une autre patrie, si Némorin ne s'exiloit pas de Massanne, s'il

n'avoit pas fait le serment de ne jamais repasser le fleuve. Je le tiendrai, ce serment, ajouta-t-il; votre repos en dépend. Je connois votre inflexible père; si j'osois le braver, c'est vous qu'il en puniroit. Ah! qu'il soit sûr de mon obéissance! J'exposerois mille fois ma vie pour mon amour; mais pour mon amour même, je ne puis exposer Estelle.

Estelle, à ces mots, lui jette un coup d'œil de douleur et de tendresse. Ensuite elle lui rend compte de ce qui s'est passé depuis son départ, de l'arrivée de Méril, de son hymen arrêté, du peu d'espoir qu'elle avoit en sa mère; mais elle n'osa lui dire que cet hymen devoit se faire dans deux jours; elle craignit de mettre au désespoir le berger.

Némorin, en l'écoutant, s'efforçoit de prendre un air tranquille. Il dévoroit les pleurs qui venoient remplir ses yeux. Il déguisoit ses tourmens, de peur d'augmenter ceux d'Estelle, et affectoit un courage qu'il n'avoit pas, pour en donner à sa maîtresse.

Obéissez, lui dit-il d'une voix entrecoupée, obéissez à votre père; c'est le premier des devoirs; c'est la première des vertus. Malheur à l'amour qui rendroit un cœur moins vertueux! Méril est estimé; il mérite de l'être. L'amour qu'il a pour vous lui donnera bientôt de nou-

velles qualités. En vivant auprès d'Estelle, il ne peut manquer de devenir aimable. Vous l'aimerez..... Oui, aimez-le..... Soyez heureuse...... S'il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin; si mon souvenir peut troubler votre repos, Estelle..... Estelle..... jugez si je vous adore!... je consens, je souhaite que vous m'oubliez. Cet effort, quel qu'il soit, ne vous coûtera jamais autant que ce seul mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage dans ses deux mains, et gagne à pas précipités l'asyle d'où il étoit d'abord sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le berger, elle demeure immobile. Némorin, arrivé près des azéroliers, s'arrête, et ne peut s'empêcher de tourner encore ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, lui crie adieu d'une voix étouffée, le répète deux fois, et se précipite dans la masure. La bergère demeura long-tems au même endroit, dans l'espérance de le revoir; mais il ne reparut plus. La malheureuse Estelle, décidée au dernier parti qui lui restoit, rappelle son mouton chéri, qui repasse aussitôt le fleuve, et reprend le chemin de Massanne, en s'arrêtant à chaque pas. Elle n'avoit pas encore perdu de vue les arbustes

qui ombrageoient la masure, quand, tout-à-coup, au détour d'une haie, elle aperçoit un jeune homme qui s'arrête devant elle, en lui présentant la main. C'étoit Méril. Estelle rougit à sa vue; mais, voulant profiter de cet instant, elle lui demande, d'une voix altérée, de la suivre dans un petit bois de lentisques, qui étoit peu éloigné du fleuve. Méril l'y conduit aussitôt; là, Estelle, les yeux baissés, lui dit, en tremblant, ces paroles :

Pardonnez, Méril, à une jeune et timide fille qui, jusqu'à ce jour, a vécu libre et heureuse, d'éprouver un peu d'effroi au moment de se donner un maître! Je ne puis calmer le trouble qui remplit mon cœur; je m'adresse à vous pour le soulager. Mais avant de vous ouvrir entièrement mon ame, comme je le dois sans doute, comme j'en ai le projet, j'ose vous supplier, par ce qui vous est le plus cher, de me répondre avec toute votre franchise : Avez-vous pour moi de l'amour?

Estelle, lui répondit Méril, je vous aime depuis deux ans. Mon respect m'a seul empêché de vous le dire. La violence que je me suis faite pour n'en parler qu'à votre père, a rendu plus forte cette passion. La certitude d'être votre époux l'a portée à son comble; ce sentiment m'est devenu plus cher, plus néces-

saire que la vie; il ne s'éteindra qu'avec elle.

A ces mots Estelle pâlit, et renferma dans son cœur l'aveu qu'elle étoit prête à faire. Elle garda un moment le silence, et s'efforçant de rassurer sa voix : Je vous estime, dit-elle à Méril, quoiqu'à peine je vous connoisse. Tout le monde rend justice à vos vertus. Je voudrois, avant de devenir votre épouse, avoir pu chérir vos qualités. Peu de tems doit suffire sans doute : j'ose vous le demander; j'ose attendre de vous une grace que je n'obtiendrois pas de mon père. Différez vous-même notre hymen jusqu'à son retour de Maguelonne. Mon cœur sera touché de cette marque de votre amour. Si vous connoissiez ce cœur, vous ne dédaigneriez peut-être pas de lui commander la reconnoissance.

Vous me demandez, lui répondit Méril, un douloureux sacrifice; mais puisque vous l'avez souhaité, il est devenu nécessaire. Je vais parler à Raimond; je vais m'efforcer d'obtenir de lui ce qui ne doit coûter qu'à moi. J'ignore et respecte le motif de votre demande : puisque c'est le secret d'Estelle, il est sûrement respectable. Adieu; comptez sur ma parole. Quand on ignore l'art de plaire, il faut du moins savoir obéir.

En parlant ainsi, Méril la quitte. Estelle de-

meure touchée de ses derniers mots. Le fils de Maurice lui inspire un respect mêlé de pitié; mais Némorin, le seul Némorin pouvoit lui inspirer de l'amour.

Tandis qu'elle employoit les derniers efforts pour se conserver à lui, ce malheureux berger, en proie aux souvenirs cruels, aux réflexions accablantes, sans ami, sans consolateur, s'étonnoit que sa vertu ne pût calmer ses chagrins cuisans. Sûr d'avoir rempli son devoir, il s'indignoit contre lui-même de ne point éprouver de soulagement à ses maux. Revenu sur le bord du fleuve, il regardoit la place qu'Estelle avoit quittée, et ne pouvoit en détacher ses yeux. Assis sur un quartier de roc, regrettant les courts instans de son bonheur passé, calculant les longues années de son douloureux avenir, il se mit à chanter ces paroles :

C'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine!
J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.
Hâte au moins mon trépas ; quel barbare plaisir
    Trouves-tu dans l'horrible peine
Qui, sans donner la mort, fait si long-tems souffrir?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure,
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir?
Et toi que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
    Amour, ame de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir!

Contre tant de tourmens je n'ai plus qu'un asyle;
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le foible ormeau
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille.
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardoit l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentoit le plus violent desir de se précipiter dans les flots; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il étoit assis, pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin, jugeant bien que ce lieu où il avoit vu sa bergère n'étoit propre qu'à augmenter son désespoir, il s'en éloigne précipitamment, court rassembler son troupeau, se met en marche; et, laissant Ners sur sa droite, il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron, il voit paroître un enfant de treize ans, qui vient, avec des yeux baignés de larmes, lui demander d'une voix lamentable de le sauver d'un grand malheur. Je gardois, lui dit-il, le troupeau de mon père; mon chien dormoit; eh, le chien d'un berger de mon âge ne devroit jamais dormir! un loup terrible, sorti du bois, m'a pris mon plus bel agneau, qui s'étoit un peu éloi-

gné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant; la pauvre brebis s'est mise à courir après son agneau; elle va se faire manger avec lui, si vous ne venez pas à son secours, car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup; mais je le suis assez pour aimer de tout mon cœur ceux qui me rendent service.

Némorin touché de ces paroles, de la grace, des pleurs de l'enfant, Némorin, dont le malheur augmentoit encore la sensibilité naturelle, saisit aussitôt un fer de lance qu'il portoit toujours dans sa panetière, et qui s'adaptoit à sa houlette : il appelle Médor, demande de quel côté s'est enfui le loup; et, guidé par l'enfant qui couroit aussi vîte que lui, il vole, il s'enfonce dans les bois.

Némorin, l'enfant, Médor, courent longtems sans reprendre haleine; ils n'aperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant, qui excitoit toujours le berger, le conduit par des détours jusqu'à une petite colline, d'où l'on découvroit la plaine du Gardon et le village de Massanne.

A cet aspect, Némorin s'arrête; il éprouve un transport de joie, comme s'il revoyoit sa patrie après une longue absence; les regards fixés sur Massanne, le cœur palpitant d'amour, il cherche la maison d'Estelle; il la distingue, et ses yeux se remplissent de douces larmes.

Il

Il éprouve ce qu'il n'espéroit plus, une émotion presque agréable. Heureux sur cette colline, il forme le projet d'y bâtir une cabane pour ne jamais la quitter. O combien les amans sont insensés ! combien les malheureux s'abusent ! Ce même Némorin qui fuyoit la presqu'île de Ners, parce qu'Estelle y étoit venue, veut demeurer sur la montagne, d'où il pourra voir tous les jours sa maison.

Après s'être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l'enfant, et se reproche de l'avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu'il a perdue, il le cherche, il l'appelle en vain. Égaré lui-même, il ne savoit plus quel chemin prendre pour rejoindre son propre troupeau, lorsqu'il entend un bruit de sonnettes, et reconnoît bientôt ses moutons conduits par l'enfant dont il étoit en peine.

Rassurez-vous, lui dit cet enfant; tandis que vous étiez ici, votre chien sauvoit ma brebis; alors je me suis occupé de vous ramener les vôtres. Les voici : adieu, beau berger; la nuit est proche, il est tems que vous cherchiez une retraite. Notre ferme est trop loin pour vous l'offrir : mais au bas de cette colline, vous trouverez le bon Rémistan, qui vous donnera

l'hospitalité, et vous rendra tout le bien que vous avez voulu me faire.

En disant ces mots, l'enfant le prend par la main, le fait avancer quelques pas vers l'autre côté de la montagne, lui montre le vallon de Rémistan, et disparoît comme un éclair.

Némorin surpris jette les yeux sur ce vallon, et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace de mille pas carrés, environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bouquets de peupliers et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitoit du haut d'un rocher, et devenoit un ruisseau limpide. Sur ses bords, un petit verger, planté des arbres les plus fertiles, étoit fermé par une haie vive, tapissée de coignassiers, de fraxinelle, d'épine-vinette. Plus loin, le ruisseau formoit un étang, au milieu duquel s'élevoit une cabane entourée de joncs fleuris, et ombragée de vieux saules. De grosses pierres posées dans l'eau, à peu de distance les unes des autres, étoient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons paissoit au bord de cet étang, et un vieux berger, couché sur l'herbe, accompagnoit avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Némorin charmé descend dans le vallon, traverse la prairie, passe le ruisseau, et s'a-

vance vers le vieux berger. Il étoit déjà près de lui, lorsqu'il le voit quitter sa flûte, et se préparer à chanter. Alors Némorin s'arrête pour écouter ces paroles :

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains desirs,
J'éprouve que le bien suprême,
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie;
Mes fruits sont doux, mon lait est pur;
Sous mes pieds la terre est fleurie,
Le ciel sur ma tête est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage,
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.
De même cette onde en furie,
Court dans ces rocs en bouillonnant :
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Némorin, après avoir entendu avec un plai-

sir extrême le chant du vieux berger, s'approche de lui, le salue, et lui demande l'hospitalité. Rémistan lui fait un doux accueil, le remercie d'être venu dans son vallon, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane pour lui présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane étoit bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étoient environnées de rosiers, de lilas, de jasmins, qui nourrissoient les abeilles et embellissoient leur demeure. L'intérieur de cet asyle étoit une grotte naturelle, tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres jaillissoit une source qui tomboit près d'un lit de feuilles, s'échappoit, en murmurant, dans un petit canal de mousse, et s'alloit jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le roc renfermoient de grands vases pleins de lait; d'autres, moins hautes, étoient remplies de fruits rangés dans des corbeilles. Plus loin étoient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les houlettes, les flûtes du berger, enfin tout ce qui est nécessaire à l'homme pour vivre heureux, et ob-

tenir de la nature les biens qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie ! dit Némorin au vieux berger; vous coulez dans cette solitude des jours innocens et paisibles. Éloigné des hommes toujours occupés de se rendre malheureux, vous vous êtes rapproché de la nature qui travaille sans cesse pour notre félicité. Vous n'avez point à souffrir ici les injustices, les cruautés de vos semblables; vous possédez les vrais biens; et l'amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux, a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l'Être suprême des biens qu'il a daigné m'accorder, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis..... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?... A ces mots qui lui échappent, le vieillard sourit; et découvrant sa tête chauve : Mon fils, lui dit-il, regarde ce peu de cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure plus ma maîtresse, mais je regrette ma patrie; ce sentiment ne s'éteint jamais.

Je suis né sur les bords de l'Isère. Soldat au sortir de l'enfance, j'ai passé mes belles années dans les camps du roi Charles VIII. J'ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l'honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard dont les vertus et la valeur ont plus illustré nos armes que toutes nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus retenu par l'amour dans cette belle contrée. J'aimai longtems une bergère de Massanne; j'en fus aimé; mais ses parens la forcèrent de donner sa main à un autre époux. Résolu de la fuir, pour ne pas ajouter à ses maux, je vins cacher mon désespoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j'employai pour me guérir les secours que le ciel nous donne; la raison, le travail, le tems : je défrichai ce vallon, je détournai ce ruisseau qui vivifie ma prairie; mes mains embellirent cette grotte; je plantai ces arbres chargés de fruits; et ce troupeau que tu vois là-bas ruminer à l'ombre de ces peupliers, vient de deux agneaux que m'avoit donnés ma bergère.

Plus je m'occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse étoit heureuse avec son époux; j'en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme ma récompense d'avoir rempli

mon devoir. Peu-à-peu le calme revint dans mon ame; il ne me resta plus de mon ancienne passion qu'un souvenir doux, qui avoit un charme secret pour mon cœur, me rendoit plus chère ma solitude, et m'attachoit à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l'estime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai tout vu naître, rien ne manqueroit à ma félicité, sans un desir qui la trouble sans cesse.

Je suis vieux, j'approche du terme; je voudrois, avant d'y arriver, revoir encore le village où je naquis, les champs où je passai mon enfance, la maison qu'habitoit ma mère. Je ne l'y retrouverois plus; mais j'irois pleurer sur sa tombe; mais je reconnoîtrois la place où, enfant, je la voyois filer. Ce besoin pressant de mon cœur se fait sentir tous les jours davantage, sans que je puisse espérer de le voir jamais satisfait. Seul, relégué dans cette vallée, sans parent, sans ami, comment abandonner mon troupeau, ma cabane, tous mes biens? Comment m'exposer à perdre dans un moment ce qui m'a tant coûté d'années? Qui prendroit soin de mon verger, de mes brebis pendant mon absence? Quel seroit l'aimable pasteur qui voudroit s'en charger jusqu'à mon retour?

Mon père, répond aussitôt Némorin, je croyois mon ame fermée aux plaisirs; mais celui de vous écouter, et l'espoir de vous être utile, l'ont ranimée un moment. Je me charge de vos brebis; je garderai votre cabane, je cultiverai votre verger pendant le tems que vous irez revoir votre patrie, et satisfaire le premier, le plus doux besoin d'un cœur sensible. J'ai aussi un troupeau; dans ce moment il est dispersé sur cette haute montagne; permettez-moi de le faire entrer dans ce vallon, de le mêler avec le vôtre. Mes soins et ma tendresse les confondront. A votre retour, vous me rendrez celui que vous ne voudrez pas; et le bonheur dont vous aurez joui m'aura trop payé de mon foible service.

Mon cher fils, reprend le vieux pasteur en l'embrassant, j'accepte cette offre; mais j'exige un serment de toi. Jure-moi, par ce que tu chéris le plus, que tu ne quitteras pas ce vallon avant que je sois revenu; et si je reste plus de deux ans, si la mort me surprend dans ma longue route, honore-moi en acceptant cette grotte, ce troupeau, ce verger dont je n'ai pris tant de soins que dans l'espoir de les laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé: sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du

vieillard; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur l'écorce du plus beau de ses peupliers la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura par la bergère qu'il adoroit et qu'il ne voulut pas nommer, de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajouta-t-il, je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne, en montrant celle qui regardoit Massanne. Rémistan eut de la peine à l'accorder; Némorin vouloit briser l'écorce. Enfin le vieux berger céda, et courut avec son jeune ami rassembler le troupeau qu'il avoit laissé sur la colline.

Tous deux le firent entrer dans le vallon; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avoit appris sur le soin des troupeaux, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie; et sans lui faire aucune question indiscrète, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans ses discours les consolations les plus propres aux maux que souffroit le jeune berger.

Après avoir ainsi passé une partie de la

nuit, le solitaire et le pasteur se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du jour précédent endormit bientôt Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution, et, sans attendre l'aube du matin, il se mit en marche à l'heure même.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Le véritable amour ne peut exister sans l'estime; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si vive et si douce, source de plaisirs et de peines, de tourmens et de délices; cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les ames pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles; mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentimens vers un seul objet; ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un seul mot de colère, et ces ravissemens inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus; ils sont passés avec le premier amour. Le cœur n'en est plus susceptible. C'est le lis coupé sur sa tige; la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs.

Il n'étoit pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour Méril. Elle n'en rendoit pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendroit la parole qu'il lui avoit donnée, elle craignoit que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen.

Pour donner le tems au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée à parler de Némorin avec la fidelle Rose. Le soir venu, la triste Estelle ramena son troupeau plus tard qu'à l'ordinaire. Un tremblement la saisit en rentrant dans sa maison. Méril l'attendoit à la porte : Rassurez-vous, lui dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le tems de prononcer ces paroles; Marguerite et Raimond parurent aussitôt.

Ma fille, dit le vieillard, j'avois résolu de vous unir à Méril avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez; mais votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le tems de vous plaire. Je partirai donc avant ce mariage. Pendant les deux semaines que durera mon absence, Méril demeurera chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon arrivée, votre hymen s'achevera, sans qu'aucun prétexte puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parloit, Estelle regardoit sa mère, et lisoit dans ses yeux remplis de tendresse, qu'elle partageoit sa joie. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : Quinze

jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que j'y voudrois occuper? Hélas! lui répondit Estelle, la reconnoissance vous la donne dès aujourd'hui dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'étoit point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs de sa fille baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois, et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit : C'est assez, ma fille; je suis content.

Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour : Raimond lui marqua plus de tendresse, plus de confiance qu'il ne lui en avoit jamais marqué. Il lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnoit pour sa dot; il conseilloit à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massanne, afin, disoit-il, de ne pas vivre un seul jour loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutoit avec transport: Méril consentoit à tout; la pauvre Estelle, le cœur gonflé de soupirs, s'efforçoit de remercier son père et de sourire à son époux.

Le lendemain avant l'aurore, Estelle et sa

mère préparoient déjà tout ce qu'il falloit pour le voyage de Raimond. Marguerite avoit cousu, dès la veille, dans une ceinture de peau, les pièces d'or que Raimond devoit porter à Maguelonne. Estelle avoit rempli de provisions un sac de cuir que deux bergers attachèrent sur la mule du maître. Méril les aidoit, en regrettant de ne pas suivre le vieillard. Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse avec ta femme et ta mère, avec ce que j'ai de plus cher : c'est en restant près d'elles que tu m'es le plus utile; c'est en vous aimant réciproquement que vous me prouverez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots, il les embrasse, monte sur sa mule, et, sans vouloir qu'aucun de ses valets l'accompagne, il prend la route de Maguelonne.

Méril le suivit des yeux aussi long-tems qu'il put le voir. Ensuite, se retournant vers Marguerite et vers Estelle : J'ai perdu mon protecteur, leur dit-il; à présent qu'il est parti, personne ne m'aimera. Estelle et sa mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. Méril osa demander à Estelle la permission de la suivre quelquefois à la vallée; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment, l'amoureux Méril, sans

fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins tendres et délicats qui gagnent toujours un cœur sensible, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'un chagrin profond dévoroit Estelle, sans cesse il cherchoit à l'en distraire, sans jamais chercher à le pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avoit Estelle pour objet; chaque jour une surprise agréable la forçoit à la reconnoissance. Le riche Méril alloit acheter tout ce qui arrêtoit les yeux d'Estelle. Si la bergère parloit d'un site qui lui avoit semblé agréable, le lendemain elle y trouvoit une cabane qui portoit son nom. Si de beaux agneaux attiroient d'elle un éloge, le soir les agneaux étoient dans sa bergerie. Méril prodiguoit son or pour augmenter, pour embellir les champs, les troupeaux, les possessions d'Estelle. Il s'efforça même d'acquérir les talens qu'elle aimoit, et il parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre de la vallée.

J'aime, et je ne puis exprimer
Mes vœux, mon respect, ma tendresse;
Je ne puis chanter la maîtresse
Qu'il m'est si facile d'aimer.

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,

Je n'aurai dit rien de nouveau ;
Ce n'est un secret que pour elle.

Si je parle de ses vertus ;
Amis, parens, tout le village,
En ont parlé bien davantage,
Et les malheureux encor plus.

Si, plus hardi, j'ose entreprendre
De lui dépeindre mes tourmens,
Mon cœur abonde en sentimens ;
Mais mon esprit ne peut les rendre.

Taisons-nous, craignons d'offenser
La beauté pour qui je soupire ;
Et cessons de si mal lui dire
Ce que je sais si bien penser.

C'étoient les premiers vers qu'avoit faits Méril. Estelle les lut, et sourit. Méril se crut le plus heureux des hommes.

Il se trompoit. La constante bergère n'étoit occupée que de Némorin. Tous les jours, avec son amie, elle conduisoit son troupeau du côté de Ners. Dès qu'elle arrivoit au pont, elle s'arrêtoit, s'asseyoit au bord du fleuve, et Rose alloit sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenoit quelques heures après : son air triste annonçoit de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleuroit; alors elle s'imaginoit que Némorin s'étoit pré-
cipité

cipité dans le fleuve. Tous les efforts, toutes les consolations de Rose ne pouvoient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettoit le comble aux tourmens d'Estelle. Toute espérance étoit perdue; Raimond devoit revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyoit être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie; et, gagnant toutes deux la vallée: Ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin; demain mon devoir me défendra de prononcer ce nom chéri : profitons du moins, mon aimable amie, des derniers momens dont mon cœur peut jouir. J'ai commencé plus tôt la journée, pour te parler de lui plus longtems. Viens avec moi là bas, vers ces deux aliziers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois, après la défense de mon père, il osa venir m'aborder; c'est là..... mais je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine, en gardant toutes deux le silence. Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir: Nous étions bien jeunes encore; c'étoit peu de tems après sa victoire sur Hélion. Tiens,

ma Rose, j'étois assise là, au pied de cet arbre, appuyée contre ces pierres. Je filois ma quenouille, et je pensois à lui. Mon fil s'étoit cassé ; mon fuseau étoit par terre, je ne songeois pas à le ramasser. Tout-à-coup je le vois paroître.... Il venoit par-là.... Il portoit à deux mains son chapeau, dans lequel étoit un nid de fauvettes. Il rougit en m'abordant, se mit à genoux, me présenta le nid, et chanta une chanson que je n'ai jamais oubliée. Écoute-la, je veux te la dire; je pleurerai peut-être en la chantant, mais ces larmes ne font pas de mal; d'ailleurs, n'ai-je pas besoin de m'accoutumer aux larmes ?

A ces mots, la bergère embrassa Rose, la tint un moment serrée contre son sein; puis, s'efforçant de retrouver sa voix: Mets-toi là, dit-elle, c'est là qu'il étoit; et voici ce qu'il me chanta :

Ce matin, dans une bruyère,
J'allois dénicher ces oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots :
Méchant, ton adresse cruelle
Mériteroit qu'on la punît.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
Le vieux berger plus rien n'a dit.

Des petits la mère tremblante
Me suit dans le bois, dans les champs;

Elle crie, elle se lamente,
Et me demande ses enfans :
Rends-les moi, rends-les moi, dit-elle,
De mes amours c'est le doux fruit.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
La fauvette plus rien n'a dit.

Heureux oiseaux, à ma bergère
Dans vos chants peignez mon ardeur;
Hélas! une loi trop sévère
M'interdit un si doux bonheur.
Némorin, timide et fidèle,
Craint Raimond, se cache et gémit;
Son cœur parle toujours d'Estelle,
Mais sa bouche plus rien ne dit.

En s'entretenant ainsi, les deux bergères passèrent la journée à la fontaine des aliziers. Le discret Méril, respectant leur solitude, n'osa venir les troubler. Le soir, elles regagnèrent de bonne heure la maison, où Estelle comptoit trouver son père de retour.

Il n'étoit point arrivé. Marguerite veilla toute la nuit en attendant son époux; mais le soleil se leva sans que Raimond parût; il se coucha sans que l'on revît ce vieillard. Marguerite versoit déjà des larmes; Méril parloit d'aller à sa rencontre; Estelle, inquiète pour l'auteur de ses jours, oublioit son funeste hymen pour souhaiter le retour de son père.

Après trois jours d'une inutile attente, Méril,

impatient, veut aller à Maguelonne. Il s'arme d'un bâton ferré, se fait suivre d'un de ses valets, dit adieu à Marguerite, à sa fille, et promet de ne revenir qu'avec Raimond.

Il part. La triste Marguerite reste avec Estelle, qui cherche en vain à calmer ses craintes. L'aimable Rose ne les quitte pas. Tous les soirs, la mère et ses deux filles (c'est ainsi qu'elle les appeloit) vont attendre Raimond sur la route. Chaque jour elles avancent plus loin ; la vieille Marguerite se fait aider par les jeunes bergères, pour monter sur les collines, d'où elle pourra découvrir plus de pays. Quand la nuit est venue, elles reprennent le chemin de leur maison ; elles y rentrent fatiguées, mais ne se livrent au sommeil qu'après avoir adressé une fervente prière à Dieu, pour qu'il veille sur les voyageurs.

Au moment de cette pieuse occupation, elles entendent aboyer les chiens ; Estelle se précipite à la porte : c'étoit le valet de Méril. Il étoit seul et portoit une lettre. Il la présente d'un air qui glace d'effroi la mère et la fille. Marguerite tremblante n'ose rompre le cachet ; Estelle a la même crainte ; Rose ouvre ce fatal billet, et le lit.

MÉRIL A MARGUERITE.

« Préparez, sage Marguerite, toutes les

» forces de votre ame; je viens la frapper du
» plus rude coup.

» La guerre s'est rallumée entre le roi d'A-
» ragon et notre bon roi. Les pirates espagnols
» sont venus surprendre Maguelonne. Ils ont
» égorgé la moitié des habitans, pillé, embrasé
» les maisons; et, remontant sur leurs vais-
» seaux à l'approche des compagnies d'ordon-
» nance de Montpellier, ils n'ont laissé qu'une
» solitude et des cadavres. Mon malheureux
» ami étoit dans la ville, la nuit de cet affreux
» carnage. Le peu de citoyens échappés aux
» ennemis sont revenus depuis leur départ.
» Raimond n'a point reparu. J'ai cherché, j'ai
» demandé par-tout Raimond. Je n'ai plus
» d'espoir de le retrouver. Tous les morts
» étoient inhumés quand je suis arrivé à Ma-
» guelonne..... Que ne le suis-je moi-même
» auprès du corps de mon ami!

» Adieu, sage Marguerite; songez qu'il vous
» reste une fille pour laquelle il faut que vous
» viviez. Il ne me reste rien à moi : aussi je
» vais cacher mes tristes jours dans un désert;
» je vais attendre, loin de vous, loin de ma
» patrie, que la mort me rejoigne à mon ami.
» C'est le seul moyen qu'ait mon cœur de ne
» plus fatiguer de sa constance celle à qui je
» n'ose dire adieu. »

Marguerite s'évanouit à la lecture de cette lettre. Estelle, fondant en larmes, s'empressoit de la rendre à la vie; Rose les secouroit toutes deux. Enfin Marguerite reprit ses sens; mais les pleurs ne la soulageoient point encore. Sa douleur profonde et muette ne pouvoit pas sitôt s'exhaler. Après un long et morne silence, elle fit demander l'envoyé de Méril pour l'interroger elle-même sur tous les détails de son malheur. Cet envoyé n'étoit déjà plus à Massanne. Son maître lui avoit ordonné d'aller sur-le-champ à Lézan vendre ce qu'il lui restoit de biens. Méril, décidé à ne plus revoir sa patrie, vouloit aller finir ses jours dans une cour étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa mourir de sa douleur. Estelle lui prodigua ces soins touchans, si doux pour les ames sensibles, et qu'elles seules savent rendre. Sans cesse auprès de sa mère, veillant sur tous ses instans, sans lui parler de consolations, elle avoit l'art de lui en offrir. Au désespoir elle-même d'avoir perdu l'auteur de ses jours, en se livrant aux mouvemens de son ame, en mêlant ses larmes à celles de sa mère, elle finissoit par les essuyer. Tout ce que la tendresse la plus ingénieuse peut imaginer, tout ce que la pitié la plus délicate peut mettre en usage, fut em-

ployé par Estelle. Le ciel la récompensa en lui conservant sa mère; mais jusqu'au jour où elle fut certaine d'avoir ramené un peu de calme dans ce cœur déchiré, la vertueuse bergère s'interdit de songer même à Némorin.

Après plus de deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son cœur de s'occuper de son amour. Rien ne pouvoit plus s'opposer à ce qu'elle devînt l'épouse de son amant. Méril, en s'expatriant, avoit renoncé lui-même à ses droits. Marguerite étoit loin d'apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvoit soulager ses maux. L'aurore d'un heureux avenir commençoit à luire aux yeux de la bergère; il ne falloit plus que retrouver celui qu'elle aimoit.

Marguerite fut la première à lui en parler; Estelle rougit et l'embrassa. La bonne mère mit aussitôt en campagne ses serviteurs pour découvrir les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire; elles vinrent même jusqu'au vallon de Florian, s'approchèrent des bords du Vidourle, et firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Couta. Toutes leurs courses furent vaines; nulle part on n'avoit vu le berger: les deux amies revenoient chaque fois plus affli-

gées auprès de la bonne Marguerite, qui les consoloit à son tour.

Un jour qu'Estelle et la fidelle Rose s'étoient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étoient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage ;
C'est mon ami : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère pensive ;
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,

Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh! c'est bien lui : rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi. *

---

* Il est juste de donner au moins une des chansons d'Estelle dans la langue que parloit cette bergère. La voici telle qu'elle a été conservée dans le pays.

Aï, s'avez din vostre villagé
Un jouïn' é téndre pastourel,
Qué vous gagn' au premié cop d'iel,
É pieï qu'a toujour vous éngagé;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix plentiv' é doucéto
Faï souspira l'éco d'aôu boï,
É sé lou soun de soun aôuboï
Faï soungea la pastouréléto;
Es moun ami : rendé lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé, quan n'aouso pas ren vous diré,
Sa guignado vous atténdris;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un dous souriré;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'én vén, pécaïre,
En roudan proucho soun troupel,

Estelle n'avoit pas fini sa chanson, lorsqu'un enfant de treize ans, qui l'écoutoit sans être vu d'elle, sort d'un petit bosquet peu éloigné, et lui dit d'une voix émue : Je le connois, celui que vous cherchez ; suivez-moi, je vais vous rendre Némorin.

La bergère, à ce nom, ne peut retenir un cri de joie ; elle serre la main de Rose, remercie l'enfant le plus doucement qu'il lui est possible, et toutes deux suivent le jeune guide.

Hilaric, c'étoit le nom de l'enfant, les conduit vers les bords du fleuve, détache une barque qu'un lien d'osier retenoit, y fait entrer les deux bergères, saisit l'aviron et les passe de l'autre côté.

Rose avoit peur, Estelle la rassuroit. L'enfant les conduit vers le bois de Maigron : elles hésitent d'y entrer seules avec lui ; mais l'âge de leur guide, et sur-tout l'espoir de retrouver Némorin, leur donnent de la confiance. Elles marchent, font plusieurs détours, montent, descendent quelques collines, et trouvent enfin un petit sentier étroit qui les con-

---

Li diré : Baïla m'un agnel,
Sé li lou baïl' embé la maïre ;
Aï qu'es ben el : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

duit au vallon de Rémistan ; lieu charmant, mais lieu d'exil, où le fidèle Némorin passoit les nuits à pleurer sa maîtresse, et les jours sur la montagne à regarder de loin sa maison !

Les derniers rayons du soleil n'éclairoient plus que le sommet des coteaux, lorsqu'Hilaric et les deux bergères arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang ; elle ne voit point Némorin; mais elle aperçoit de loin son troupeau, et reconnoît le fidèle Médor. A cette vue, les larmes de joie coulent de ses yeux, son cœur palpite avec tant de vîtesse, qu'elle est obligée de s'appuyer contre un peuplier, pour laisser passer cette vive émotion.

Comme elle alloit se remettre en marche, elle aperçoit des caractères sur l'écorce du peuplier; elle regarde et lit ces paroles :

Arbre charmant, qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom ;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant je cherche Estelle.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi, que me voulez-vous?

Si quelquefois, sous cet ombrage,
Mes yeux succombent au sommeil,

Je la vois; mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi, que me voulez-vous?

Insensé! quel est mon délire!
Je ne vis que par mes regrets:
Ah! si je les perdois jamais,
Que mon cœur seroit prompt à dire:
O souvenir cruel et doux,
Revenez, pourquoi fuyez-vous?

Estelle essuyoit ses yeux pour recommencer à lire ces vers, lorsqu'Hilaric découvre Némorin qui descendoit la montagne par le même chemin où ils étoient arrêtés. Estelle s'enfonce aussitôt dans un massif de coudriers: Rose et l'enfant se cachent avec elle, et la bergère tremblante observe d'un œil humide tous les mouvemens du berger.

Il descendoit en silence, la tête baissée, tenant dans ses mains un ruban vert qu'Estelle lui avoit autrefois donné. Il s'arrêtoit d'espace en espace, regardoit ce ruban, le baisoit, et continuoit son chemin. Quand il fut arrivé près de l'endroit où les bergères étoient cachées, il fixa long-tems ce ruban; et tout-à-coup détournant la tête: Pourquoi chercher, s'écria-t-il, à augmenter ainsi mes maux par les souvenirs d'un bonheur passé? Pourquoi

conserver encore les gages cruels d'un amour qui jamais ne doit être heureux? Je ne veux plus te voir, fatal ruban, dont la couleur m'a trompé : va loin de moi, va pour toujours avec mes fausses espérances !

En disant ces mots, il jette le ruban, et paroît plus tranquille. Mais le souffle du zéphyr emportant le ruban vers les coudriers, Némorin s'élance pour le reprendre: Estelle plus prompte le saisit, et le présentant au berger : Il ne vous a pas trompé, dit-elle, puisque Estelle vous aime toujours.

Némorin interdit la regarde. Il n'en peut croire ses yeux, et demeure sans mouvement; enfin il revient à lui, jette un cri, tombe à genoux, et tend les bras vers Estelle.

La bergère, serrant sa main, le relève avec un doux sourire : Oui, lui dit-elle, c'est moi, c'est bien moi qui viens retrouver mon ami. Nous n'avons plus de maux à craindre : levez-vous, Némorin; levez-vous, notre bonheur va commencer.

Rose accourt avec Hilaric. Elle confirme au pasteur interdit l'assurance d'une félicité qu'il regarde encore comme un songe; et lorsque l'heureux Némorin est enfin en état de les entendre, toutes deux le mènent au pied du peuplier, où il s'assied au milieu d'elles.

C'est là qu'Estelle lui raconte les événemens qui se sont passés, le malheur arrivé à Raimond, la généreuse conduite de Méril; elle donne de nouveaux pleurs à la mémoire de son père; et Némorin n'a pas besoin de réflexion pour repousser loin de son cœur le moindre sentiment d'une joie qui auroit offensé sa bergère.

Dès qu'Estelle a fini son récit, Rose veut que le berger parte à l'instant même pour revenir à Massanne. A ce discours, Némorin soupire, baisse les yeux; et les relevant tristement vers Estelle : Mon bienfaiteur, lui dit-il, le vénérable Rémistan, m'a fait jurer de l'attendre ici. Ce bon Rémistan m'a comblé de biens, m'a donné sa cabane, son troupeau, dans un moment où j'étois seul, isolé sur la terre, forcé de renoncer à vous et à ma patrie. Dois-je trahir mon ami? Dois-je violer un serment que vous voyez gravé sur cet arbre, à côté de celui que j'y venois écrire tous les jours, de vous adorer jusqu'au tombeau?

Estelle affligée et surprise, n'ose prescrire à Némorin de manquer à sa parole. L'idée n'en vient pas seulement au berger. Rose seule cherchoit des raisons, quand le jeune Hilaric, les regardant avec gravité : C'est de moi, leur dit-il, de moi seul, que votre bonheur dépend.

Il ne suffit pas pour votre mariage du consentement de Marguerite ; il vous faut encore celui d'Hilaric.

Les deux amans étonnés ne peuvent comprendre ce discours: Écoutez, ajoute l'enfant, et rendez grace au ciel de m'avoir trouvé. Sans moi, l'aimable Némorin seroit encore pour deux ans exilé dans cette vallée.

Il y a trois mois à-peu-près que j'étois sur cette colline, prenant des oiseaux au filet, quand le vieux Raimond, votre père, qui s'étoit égaré dans ces bois, vint me demander de le conduire au vallon de Rémistan. Je quittai mes appeaux, je guidai le vieillard, non sans remarquer pendant le chemin qu'il étoit triste et rêveur. Nous trouvâmes le bon Rémistan occupé à tresser des corbeilles d'osier, à cette même place où nous sommes. Raimond, après l'avoir salué, me pria de les laisser seuls, parce qu'il avoit à confier des secrets au solitaire. Ce mot de secret éveilla ma curiosité; et, faisant semblant de m'éloigner d'eux, je revins me cacher dans ces mêmes coudriers, pour écouter les deux vieillards. C'étoit mal fait, j'en conviens, mais ma faute vous est utile.

Raimond commença par raconter au solitaire votre passion pour Estelle, ses projets de la marier avec Méril, et la promesse qu'il avoit

exigée de vous, le matin même, que vous passeriez pour toujours le Gardon. La vertu, la soumission de Némorin, ajouta-t-il, m'ont vivement touché. Je lui ôte sa maîtresse, je l'exile de sa patrie ; je veux du moins rendre doux cet exil. Mais je connois trop Némorin pour me flatter qu'il acceptât rien de moi. C'est par vos mains que passeront mes dons. J'y trouverai le double plaisir de faire du bien et d'être ignoré.

Je sais, poursuivit-il, que depuis long-tems vous êtes tourmenté du desir de retourner dans votre patrie. Vous m'avez fait offrir plusieurs fois de me vendre ce beau vallon ; mettez-y vous-même le prix, je vais le payer à l'instant, pourvu que vous trouviez un moyen de faire accepter à Némorin ce foible dédommagement de tous les maux que je lui cause, et que vous ayez assez d'adresse pour obtenir de lui le serment qu'il ne sortira de long-tems d'ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les deux vieillards d'accord, méditèrent ensemble la manière de vous attirer dans ce vallon : ils convinrent de se servir de moi. Raimond acheta sur-le-champ le verger, le troupeau, tous les biens qu'il vouloit vous donner ; ensuite il me rappela, et, sans m'instruire de ses desseins

que

que je savois, il m'envoya sur vos traces, avec promesse de me donner quatre agneaux, si je parvenois à vous amener dans ces lieux.

Je vous cherchai; je vous découvris dans la presqu'île de Ners, et vous observai, sans être vu, le jour où Estelle vint vous parler. Le lendemain je vous suivis dans votre route; je feignis d'avoir besoin de votre secours contre le loup, et je vous conduisis ainsi jusqu'où l'on vouloit que vous vinssiez. Rémistan a fait le reste. Raimond me donna les quatre agneaux promis, en me recommandant le silence, que j'ai fidèlement gardé. Mais aujourd'hui j'ai entendu Estelle vous demander à tous les objets qu'elle voyoit; j'ai voulu finir ses peines; et j'ai pensé que la mort de Raimond me dégageoit d'un secret si fatal à vos deux cœurs.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin l'embrassa mille fois. Ami, lui dit-il, puisqu'ils sont à moi, ce vallon, ce verger, cette cabane, je te les donne dès ce moment. Qu'ai-je besoin de rien posséder, puisque je vais vivre auprès d'elle?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle long-tems avec complaisance de la bonté de son père; son amant ajoute à ses éloges; et ces deux cœurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes

à la mémoire de leur ancien persécuteur.

Cependant la nuit étendoit ses voiles; il étoit tems de reprendre le chemin de Massanne. Némorin laisse son troupeau sous la garde d'Hilaric. Il part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l'autre rive; de là ils n'ont qu'un court trajet jusqu'au village.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Il faut l'avoir connu l'affreux malheur de vivre loin de ce qu'on aime, pour pouvoir se faire une idée des ravissemens qu'éprouve notre ame, lorsqu'on lui rend le bien qu'elle avoit perdu. Il faut avoir répandu les larmes amères de l'absence, pour sentir toute la volupté des douces larmes du retour. Je te plains, malheureux amant, qu'un sort cruel a forcé de quitter l'objet de tes vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à tes maux; chaque heure te rappelle un plaisir perdu; tu calcules avec désespoir tous les instans qui s'écouleront avant la fin de ton exil; tu crois les abréger en les recomptant sans cesse. Tu portes les yeux cent fois le jour sur le chemin qui conduit aux lieux où tu laissas ton cœur; tu le mesures avec effroi; et le voyageur que tu découvres sur cette route, te semble jouir d'un destin plus heureux que celui des rois. Je te plains; mais que tu seras digne d'envie le jour où tu revoleras vers elle! le jour où, reconnoissant de loin sa maison, tu la verras à sa fenêtre attendre l'heureux instant qui doit payer tant de chagrins! Ah! cet instant.... s'il se prolongeoit, tu ne pourrois le supporter; ton ame,

qui trouva de la force contre les maux, seroit accablée de tant de bonheur.

Némorin l'éprouvoit en traversant le fleuve avec sa maîtresse, en se retrouvant dans cette vallée qu'il n'avoit plus espéré de revoir, en songeant qu'il alloit vivre auprès d'Estelle, l'aimer, le dire hautement, et la posséder avant peu de mois. Cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressentoit, lui ôtoient presque la raison. Il marchoit en silence, tenant le bras de sa bergère, le serrant sans cesse contre son cœur, et ne pouvant exprimer son ravissement qu'en pressant contre ses lèvres la main de Rose et de son amante.

La nuit étoit tout-à-fait fermée lorsqu'ils arrivèrent à Massanne. Marguerite, inquiète de sa fille, avoit envoyé des bergers, avec des pins allumés, pour chercher Estelle qu'elle croyoit égarée. Le plaisir qu'elle ressentit, en la voyant paroître avec Némorin, fut le premier qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de Raimond. Elle embrasse le jeune berger; ensuite, joignant sa main à celle de sa fille : Son cœur t'a choisi, lui dit-elle; ce cœur et le mien ont toujours été d'accord. Sois son époux, Némorin, et puisses-tu la rendre heureuse autant qu'elle est aimée de sa mère!

Estelle avec Némorin tombent aux pieds de

Marguerite. Cette bonne mère les bénit; puis, les relevant avec tendresse : Mes enfans, leur dit-elle, j'attends de vous une grace. Trois mois sont à peine écoulés depuis la mort de mon digne époux : permettez-moi de différer votre mariage jusqu'à la fin des six premiers mois. Je sais bien qu'à cette époque ma douleur sera la même; mais mon deuil paroîtra moins grand. D'ailleurs, quelle que soit mon amitié pour Némorin, la seule idée qu'il n'étoit pas le choix de mon époux semble me prescrire ce retard. Pardonnez-le-moi, mes enfans; la décence l'exige, et mon cœur le demande.

En disant ces mots, Marguerite s'attendrit; les deux amans la consolent, et promettent de ne point parler d'hyménée avant les six mois expirés. Némorin, après avoir cent fois remercié le ciel, Marguerite, Estelle, Rose; Némorin, transporté de joie, retourne dans son ancienne cabane, et se livre à la douce espérance que rien ne peut désormais s'opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, il étoit à la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y suivre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour considérer le berger allant d'arbre en arbre reconnoître les anciens chiffres qu'il avoit gravés. Il imprimoit ses lèvres sur ceux qu'il

retrouvoit; il écrivoit de nouveau ceux que le tems avoit détruits. Némorin, ivre d'amour, ne pouvoit se lasser de revoir ces lieux. Il promenoit des yeux attendris sur tous les objets qui l'environnoient. Il y revenoit sans cesse, et leur adressoit ces paroles :

Je vous salue, ô lieux charmans,
Quittés avec tant de tristesse ;
Lieux chéris où de ma tendresse
Je vois par-tout les monumens.

Lorsqu'une sévère défense
M'exila de ce beau séjour,
J'en partis avec mon amour,
Et j'y laissai mon espérance.

J'ai retrouvé dans d'autres lieux
Des eaux, des fleurs et de l'ombrage ;
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,
N'avoient point de charme à mes yeux.

On n'est bien que dans sa patrie :
C'est là que plaisent les ruisseaux ;
C'est là que les arbres plus beaux
Donnent une ombre plus chérie.

Qu'il est doux de finir ses jours
Aux lieux où commença la vie,
D'y vieillir près de son amie,
Sans changer de toit ni d'amour !

L'on étoit alors au commencement de l'été;



Je vous salue, ô lieux charmants.

Queverdo inv. N.F.J. Masquelier j.ne Sculp.

tous les troupeaux de la plaine devoient, selon l'antique usage, quitter bientôt les bords du fleuve, pour aller chercher dans les montagnes un ciel moins brûlant, et des pâturages plus frais. Les brebis d'Estelle, jointes à celles de son amant, qu'Hilaric amena dès le lendemain, formèrent un immense troupeau. Un maître étoit nécessaire pour veiller, dans un pays étranger, sur les pasteurs qui le conduiroient. Tant que Raimond avoit vécu, il avoit toujours fait ce voyage. Marguerite exigea que Némorin le fît à sa place.

C'est à toi, mon fils, lui dit-elle, de conserver le bien de ton épouse; d'ailleurs, ton retour ici, ta passion pour Estelle, l'assiduité que tu ne pourrois t'empêcher de lui marquer, donneroient un prétexte à la calomnie. Il faut t'éloigner, Némorin. Conduis nos troupeaux à la montagne; tu reviendras dans les premiers jours de l'automne : le deuil d'Estelle sera fini, et votre hymen deviendra la récompense de ton respect pour mes conseils.

Cette sage résolution de Marguerite perça le cœur des deux amans; mais ils en sentirent la nécessité. La bergère elle-même, malgré la douleur extrême que lui causoit la seule idée de se séparer encore de Némorin, la bergère l'exigea de lui; et le malheureux pasteur,

toujours soumis aux volontés d'Estelle, n'osa plus se plaindre dès qu'elle eut parlé.

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le beau pays qu'Estelle habitoit. On s'y prépare dès long-tems. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes pour les défendre, des remèdes pour les guérir, des provisions pour eux-mêmes. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même endroit. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête suspendue pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles, à un long intervalle, viennent les grands et fort béliers, dont on a découpé la toison pour la peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornemens. Ils marchent suivis de chiens

armés de colliers brillans, dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillans soumis et fidèles cèdent le pas aux béliers, quand il n'y a point de danger à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux viennent les jeunes moutons et leurs mères, troupe innombrable, dont les sonnettes font un bruit sourd et continuel qui accompagne les bêlemens des brebis, les aboiemens des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier se mêle à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitans des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissemens. Les bergères se rassemblent sur leur passage; plusieurs d'entr'elles versent des larmes; toutes font des vœux pour leur prompt retour; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau, où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS.

Adieu, charmantes bergères,
Nous quittons ces beaux climats;

Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères;
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Adieu, nos amis, nos frères;
Adieu, fidèles amans;
Rapportez des cœurs constans
A celles qui vous sont chères;
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS.

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront;
Mais vos bergers souffriront;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront, dans ce séjour,
Ni le plaisir, ni l'amour.

LES BERGÈRES.

Le voyageur solitaire,
Qui verra notre pays,
S'arrêtera tout surpris,
En disant à la bergère :
Eh quoi! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, ni d'amour?

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons : Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, ni d'amour.

LES BERGÈRES.

Si quelqu'amant de la ville
Venoit, d'un air séducteur,
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, ni d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, que Némorin vit arriver avec tant de douleur. Il ne se trouva point au départ. De si nombreux témoins auroient gêné ses adieux. Tandis que tous les troupeaux se rassembloient à la vallée, et que celui de Marguerite se mettoit en marche avec les autres, sous la conduite de quatre pasteurs qui devoient obéir à Némorin, ce malheureux amant étoit convenu avec Estelle de se rendre à la fontaine des aliziers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnoit son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle. Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole. Leur langue est attachée à leur palais; un poids terrible les oppresse; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main; et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore, dit enfin le berger; il faut aller souffrir de nouveau les tourmens qui m'ont pensé donner la mort! Et c'est vous qui l'avez voulu! c'est vous qui l'avez commandé! Ah, mon amie, mon amie! je vous obéirai sans doute; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté pour vous obéir.

En disant ces mots, le pasteur quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instans sans lui répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà, dit-elle, comme tu me consoles! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager! Ingrat, c'est moi qui demeure; et c'est toi qui oses te plaindre! c'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne troublera plus.....

Ah! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le berger en reprenant sa main, pardonne au délire que me cause la douleur! Je te quitte, je te quitte; ce seul mot, ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentimens viennent accabler mon ame; les idées les plus funestes me poursuivent : une voix

secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs... O mon amie, ma douce amie! jure-moi de m'aimer toujours; tu me l'as dit mille fois, tu ne me l'as pas assez dit; répète-le cent fois encore; promets de ne jamais oublier ton ami; promets.....

T'oublier! interrompt Estelle; regarde les lieux où tu me laisses : ici, tout est plein de toi; ici, je te verrai par-tout. Dans le pays que tu vas habiter, mille objets nouveaux pourront distraire ta douleur; ici, tout augmentera la mienne. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. J'y viendrai tous les jours à cette prairie, et je n'y rencontrerai plus mon ami. Je reviendrai m'asseoir à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison; elle me semblera un affreux désert. Je rentrerai dans la mienne sans l'espoir de t'y trouver. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie; craignons plutôt... Tes terreurs passent dans mon ame; j'éprouve comme toi des pressentimens affreux. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu se poser sur ma fenêtre; j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'à la naissance du jour : ils m'ont fait frémir

malgré moi. Mon ami, mon doux ami..... ne pars pas, reviens auprès de ma bonne mère; nos larmes l'appaiseront : ne pars pas, Némorin, reste avec moi, avec la moitié de toi-même; dis, mon ami, réponds-moi, veux-tu ne pas partir?

Rose entendit ces paroles, et se pressa d'arriver. Némorin, transporté de joie, alloit consentir à ce que desiroit Estelle. La sage Rose s'y opposa; elle leur rappela la résolution de Marguerite de ne les marier qu'à l'automne; les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionneroit le retour de Némorin; le respect, l'obéissance qu'ils devoient à leur tendre mère, sur-tout la peine qu'ils lui causeroient.

Rose parloit, les amans pleuroient; mais ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir; Estelle le retient encore : elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger met sur son cœur; puis, pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu d'une voix étouffée, le répète cent fois en disant toujours que c'est la dernière, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle répétoit aussi adieu, lui disoit de partir, et ne retiroit pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne loin de lui la malheureuse

Estelle qui retournoit encore la tête, et s'arrêtoit pour lui tendre les bras.

Le berger immobile la suivoit des yeux. Il ne la vit bientôt plus; il la regardoit toujours. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduse, gagna les bois de Valory; et, dirigeant ses pas vers la Mélouse, après dix jours de marche, il arriva sur les bords du foible Galaizon.

C'étoit là qu'il devoit passer l'été. Son premier soin fut de chercher les pâturages les plus solitaires, pour n'être point distrait dans sa douleur. Éloigné de tous les autres bergers, occupé de la seule Estelle, il s'enfonçoit dans la montagne, il gravissoit les rochers les plus escarpés, pour porter sa vue du côté de Massanne. Impatient de voir finir le jour, il parquoit ses moutons bien avant la nuit, et se hâtoit de se retirer dans sa cabane, espérant arriver plus vîte au lendemain.

Il avoit déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois, et son courage étoit épuisé, lorsqu'un matin, plongé dans une mélancolie plus profonde qu'il ne l'avoit encore éprouvée, il se

lève avant l'aube du jour, et va s'asseoir sur une roche écartée.

L'aurore ne teignoit point encore l'horizon; les étoiles parsemoient de feux brillans la vaste étendue des cieux; la lune, sur son déclin, réfléchissoit dans les ruisseaux sa lumière foible et tremblante; l'écho lointain des rochers répondoit aux cris monotones des habitantes des marais; toute la contrée étoit couverte d'un voile sombre; quelques vers luisans, errans çà et là, se distinguoient seuls dans l'obscurité.

Némorin, après avoir long-tems considéré ce calme profond qui augmentoit sa tristesse, tourne ses yeux vers l'orient, et chante ces paroles :

Du soleil qui te suit trop lente avant-courrière;
Étoile du matin, fais briller ta lumière.
Hélas! pendant la nuit, je desire le jour;
Mais dès que ses rayons éclairent la contrée,
Je ne puis souffrir sa durée,
Loin de l'objet de mon amour.

Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes;
Les fidèles béliers sont près de leurs compagnes,
D'elles, de leurs agneaux caressés tour-à-tour.
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille;
Moi seul je gémis et je veille
Loin de l'objet de mon amour.

Eh

Eh quoi! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie
Au digne et tendre objet dont mon ame est ravie,
Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour!
Je me le dis en vain, une terreur secrète
Me suit, m'agite, m'inquiète,
Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantoit le malheureux berger; et la diligente aurore commençoit à couvrir les montagnes de couleur de rose et d'or. Némorin, jadis si sensible aux beautés de la nature, Némorin contemple sans plaisir le majestueux lever du soleil. Il retournoit tristement à son troupeau, lorsqu'il aperçoit de loin une bergère qui venoit vers lui. Son premier mouvement fut de fuir, pour ne pas se trouver sur son passage; mais il croit reconnoître cette bergère, et il s'arrête en la regardant.

Elle approche à pas lents, les mains jointes, l'air accablé de fatigues et de douleur. Némorin la considère : quelle est sa surprise en reconnoissant Rose!

Rempli de trouble et d'effroi, il se précipite vers elle; il voit des larmes dans ses yeux, et n'ose lui demander le sujet de son voyage. Couvert d'une pâleur mortelle, la bouche ouverte, il attend en silence que Rose l'instruise de son sort.

Malheureux Némorin, lui dit la bergère, je n'ai voulu confier à personne le triste devoir dont mon amitié s'acquitte en ce jour. Estelle me l'a demandé ; Estelle a exigé de moi que je vinsse vous porter les dernières expressions de son amour, les derniers adieux de son cœur..... Que dites-vous? s'écria Némorin, Estelle ne vit plus?..... — Estelle vit encore, mais elle est morte pour vous.

A cette parole, Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine, la jette sur son visage, lui prend la main, l'appelle tendrement. L'infortuné ouvre les yeux, et les tournant douloureusement vers Rose : Achevez-moi, lui dit-il; par pitié, achevez-moi. Estelle a changé, Estelle ne m'aime plus !.... Ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé ! Estelle ne m'aime plus! En répétant ces paroles, il retombe, le visage contre la terre; il l'embrasse avec étreinte, comme son dernier asyle; il mord les pierres et le gazon qu'il trempe de larmes amères.

Estelle vous adore, lui répond Rose, et cet amour qui ne peut s'éteindre, cet amour qui lui est plus cher que la vie, doit la rendre à jamais malheureuse.

A ces mots, Némorin relève la tête : Elle

m'aime! s'écria-t-il; elle m'aime toujours! vous me l'assurez? vous ne me trompez pas? Ah! si son cœur est encore à moi, parlez, je puis tout supporter.

Rose lui répète qu'Estelle ne peut changer; le berger plus calme essuie ses pleurs, et prête une oreille attentive à ce récit de la fidelle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés depuis que l'heureuse Estelle me disoit sans cesse que dans deux mois vous seriez son époux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des aliziers; nous y passions les journées à parler de vous; et quand le retour des glaneuses nous avertissoit de regagner la maison, nous retournions près de Marguerite, à qui nous en parlions encore.

Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation, nous entendons frapper vivement à la porte; nous en tressaillîmes malgré nous. Après nous être remises, Estelle et moi nous allons ouvrir. Jugez de notre surprise en reconnoissant Raimond et Méril! Le premier mouvement d'Estelle fut de se précipiter au cou de son père. Elle le tient embrassé long-tems; et, sans prendre garde à Méril, elle court annoncer à Marguerite l'arrivée inattendue de son époux.

O mon ami, mes larmes coulent encore en me rappelant les transports, le délire de Marguerite. Elle ne pouvoit en croire ses yeux; elle ne pouvoit s'arracher des bras du vieillard; elle le baignoit de ses larmes, elle les essuyoit sans cesse pour le regarder encore, pour bien s'assurer que c'étoit lui qu'elle pressoit contre son cœur. Raimond, que ses pleurs étouffoient, faisoit de vains efforts pour parler. Pressé tour-à-tour et à la fois par son épouse et par sa fille, ce vieillard, si peu caressant, ne pouvoit suffire aux transports qui l'agitoient dans ce moment.

Enfin, quand leur joie commune fut un peu calmée, Raimond, prenant Méril par la main, le présente à Marguerite et à sa fille : Voilà mon libérateur, leur dit-il; voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. Écoutez le récit de ce qu'il a fait pour moi.

Alors, malgré les instances de Méril, Raimond nous raconta comment, la nuit même de son arrivée à Maguelonne, les pirates espagnols avoient surpris et pillé la ville; comment, éveillé des premiers, armé seulement d'un bâton, il s'étoit défendu long-tems; mais accablé par le nombre, couvert de blessures, il fut pris, chargé de chaînes, et traîné dans les vaisseaux des vainqueurs qui repartirent

au point du jour. On le conduisit à Barcelonne, où, après sa guérison, les pirates mirent un si haut prix à sa liberté, que le généreux Raimond résolut de rester dans l'esclavage, plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille, en leur faisant savoir son infortune. Résigné à tous les malheurs de sa destinée, il étoit matelot sur les vaisseaux ennemis, et se reposoit un jour sur le rivage de la mer, quand tout-à-coup il vit paroître Méril.

Méril, après avoir cru Raimond tué, après nous l'avoir écrit, avoit fait vendre ses biens de Lézan pour aller s'établir en Roussillon. Là, instruit par des matelots ennemis que Raimond étoit prisonnier à Barcelonne, il y courut avec sa fortune. Cette fortune devint le prix de la liberté de Raimond. Le vertueux Méril regarda ce jour comme le plus beau de sa vie. Plus heureux de sa pauvreté qu'il ne l'avoit jamais été de ses richesses, il avoit repris avec son ami la route de Massanne, où ils venoient d'arriver.

Raimond pleuroit en nous faisant ce récit. Il le termine en prenant la main de sa fille, et disant au bon Méril : Voilà le seul bien qui me reste, car tout ce que je possède ne payeroit pas tout ce que t'a coûté ma rançon. Accepte-le, mon ami, non pour m'acquitter ;

j'aime à rester ton débiteur; mais pour ajouter encore à ce que tu fis pour moi.

En cet endroit, Némorin interrompit Rose: C'en est fait, lui dit-il, mon malheur est au comble ; j'estime et j'aime mon rival. Méril a mérité la main d'Estelle. Qu'ils soient heureux! qu'ils soient heureux ! et que je sois le seul à plaindre !

Rose voulut le consoler ; Némorin la pria de continuer son récit.

Après l'action de Méril, ajouta Rose, Estelle et Marguerite sentirent bien que rien ne pouvoit plus suspendre un hymen auquel Raimond attachoit son bonheur. Ce vieillard, sans s'informer de ce qui s'étoit passé pendant son absence, sans témoigner ni curiosité, ni mécontentement, prit Estelle en particulier, et lui montrant sur ses bras meurtris les marques encore récentes de ses chaînes : Quel jour, lui dit-il en la regardant, épouses-tu mon libérateur ? — Demain, répondit Estelle.

A ce mot, Raimond l'embrassa; mais voyant qu'elle pâlissoit, il la laisse avec Marguerite, et va tout préparer pour cet hymen.

Estelle vous écrivit alors. J'ai brûlé cette lettre qui n'auroit fait qu'augmenter vos maux; et craignant votre désespoir, redoutant les malheurs affreux qu'il pouvoit attirer sur mon

amie, je suis partie avec Hilaric, pour venir vous annoncer cette affreuse nouvelle, pour venir pleurer avec vous, et vous offrir les consolations que la tendre amitié peut donner. Voilà le motif qui m'a guidée; mon ami, pardonnez-moi le mal que je vous fais.

Ils sont donc unis? demanda le berger d'un air sombre. — Ils le sont, répondit Rose; et jamais hymen ne fut accompli sous de si tristes auspices. La malheureuse Estelle, pâle, les yeux rouges de larmes, s'est traînée jusqu'à l'autel. En se mettant à genoux, elle est tombée sur la pierre. Lorsqu'il a fallu prononcer le serment, ses sanglots, ses pleurs ont étouffé sa voix; ses yeux se sont fermés à la lumière. Marguerite et moi, qui examinions tous ses mouvemens, nous nous sommes précipitées vers elle; nous l'avons soutenue sur notre sein. Méril a voulu tout suspendre: mais Estelle rassemblant ses forces, s'est relevée, a saisi la main de Méril, et d'une voix ferme a prononcé le terrible mot qui l'engage à jamais.

En sortant du temple, une fièvre ardente l'a saisie; nous avons tous craint pour ses jours. Méril, à chaque instant occupé d'elle, Méril, sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont eu en-

semble une longue conversation; en la terminant ils pleuroient; mais Estelle étoit plus tranquille. Depuis ce moment la fièvre est calmée, et sa vie est en sûreté, du moins tant qu'elle ne vous reverra pas, Némorin; car il dépend de vous seul de la faire descendre au tombeau. Si jamais vous osez chercher sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c'en est fait de mon amie; votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie par mon amitié constante, par les vertus de votre cœur, par votre amour pour Estelle, de ne point revenir dans votre patrie. Vous n'avez plus d'espoir; tout est fini pour vous. N'ajoutez pas à vos maux, en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril, en la rendant à la fois la victime de son père, de son époux et de son amant.

Rose se tut. Némorin gardoit un farouche silence. Ses yeux secs étoient fixés sur Rose sans la voir; sa respiration étoit entrecoupée; il ne pouvoit ni parler, ni pleurer. Rose attendit quelques instans; ensuite, lui tendant la main : Me haïssez-vous? lui dit-elle. Ce seul mot fit fondre en larmes le berger.

Moi vous haïr! s'écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs! Moi vous haïr, ma bonne amie! ah! tant que

ce triste cœur palpitera, il sera pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Il n'a pas longtems à vous aimer.... Au moins son dernier sentiment sera d'obéir à votre volonté. Je vais partir, ma chère Rose; je vais m'éloigner chaque jour davantage d'elle, de vous, de tout ce qui m'est cher; je vais mettre, s'il est possible, toute la terre entre elle et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie; adieu pour toujours. Rose, pour toujours! Ce mot m'étoit si doux autrefois! qu'il m'est amer aujourd'hui! Sur-tout ne lui parlez jamais de moi; qu'elle ignore les maux que je souffre. Ne prononcez jamais mon nom; Rose, ce nom troubleroit son repos. Dites-lui seulement que je suis parti, que je vais vivre loin d'elle, me guérir, peut-être, de mon funeste amour, m'efforcer d'imiter son exemple, oublier.... Non, Rose, non jamais, jamais! Dites-lui. . . . dites-lui plutôt que mon dernier soupir sera pour elle; qu'en expirant je prononcerai son nom; que son image adorée..... Ah! Rose, Rose, mon cœur ne me trompoit pas le jour où je lui dis adieu; le sien l'avertissoit aussi.... Mais plus je vous entretiens d'elle, plus j'ai de peine à partir. Adieu, Rose, ma chère Rose, adieu; vous ne me verrez plus.

A ces mots, il se jette au cou de Rose, et la presse dans ses bras.

Cette bergère, qui de sa vie n'avoit souffert qu'un berger lui baisât la main, recevoit sans la moindre crainte les tendres adieux de son ami. Elle l'embrassoit elle-même, en mêlant ses larmes aux siennes. Elle le serroit contre son sein. Sa pudeur ne lui en faisoit point de reproche, tant il est vrai que l'amitié purifie tout ce qui lui appartient.

Enfin, le malheureux pasteur s'arrache d'auprès de Rose et s'éloigne précipitamment, sans songer à Médor, sans s'occuper de son troupeau qu'il abandonne. Rose, effrayée de son désespoir, se lève et court après lui. Elle l'appelle, le rejoint; et, résolue à ne pas le quitter dans ces premiers momens de douleur, elle s'attache à ses pas.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des mortels. Tu vins les soutenir, les consoler, leur faire supporter la vie. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des malheurs de la nature, t'opposa seule à toutes les peines des humains. Toi seule donnée à l'homme, rendis la mesure de ses biens plus grande que celle de ses maux. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instans de cette courte vie. Sans toi, frêles vaisseaux, privés de gouvernail et de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Par toi, les malheureux oublient leurs peines; les heureux doublent leurs plaisirs. Bienfaitrice de tous les hommes, tu leur donnes des jouissances que le remords et la crainte ne viennent point empoisonner.

Rose fut trois jours avec Némorin, et lui prodigua pendant ce tems toutes les consolations que le malheureux amant pouvoit goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivoient tous deux l'éloignoit ou la rapprochoit de Massanne, Rose n'étoit occupée que de porter un peu de calme dans l'ame déchirée du berger. C'étoit l'ami de son amie; ce titre seul lui faisoit chérir Némorin comme un frère. Rose lui donnoit ce nom dans les villages où ils arrivoient le soir, et où l'on s'empressoit à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivoit de loin l'aimable Rose, et ne venoit jamais troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignoit de plus en plus de son village, et que les chemins pour l'y reconduire alloient lui devenir inconnus. Némorin se joignit au jeune guide pour engager Rose à retourner à Massanne. L'amie d'Estelle, après avoir fait jurer au berger qu'il prendroit soin de ses jours, lui dit adieu; et pour la première fois depuis son malheur, Némorin put enfin pleurer.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu

de quitter l'Occitanie, il prit le premier chemin qu'il rencontra; et, marchant devant lui, sans tenir de route certaine, après plusieurs jours qu'il ne comptoit plus, il arriva dans la plaine de Sainte-Eulalie. Là il s'arrête, épuisé de fatigue, se couche au pied d'un arbre, et ses yeux se ferment quelques instans.

Il fut bientôt réveillé par une voix douce et tendre. Cette voix, qui n'étoit pas inconnue à Némorin, s'exprimoit ainsi :

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment,
Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi seroit un bien ;
L'espoir au moins vous reste :
Il ne me reste rien.

J'aimois une bergère,
Je possédois son cœur;
Mais hélas ! sur la terre
Il n'est point de bonheur :
Il ressemble à la rose,
Qui s'ouvre au doux zéphyr ;
Le jour qu'elle est éclose
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas :

Beauté, grace, jeunesse,
Ne la sauvèrent pas.
Je vais bientôt la suivre
Dans la nuit du tombeau;
Le lierre ne peut vivre
Quand on coupe l'ormeau.

Némorin, touché de ces accens, s'avança vers le lieu d'où ils partoient. Il aperçut un berger couché sur le gazon, la tête appuyée sur sa main, et les yeux baignés de larmes. A peine l'eut-il envisagé qu'il reconnut Isidore; Isidore son ancien compagnon, le premier ami de son enfance, à qui Némorin n'avoit pu dire adieu, lors de son premier départ de Massanne, et qu'il n'avoit plus retrouvé dans ce village, quand Estelle l'y avoit ramené.

Les deux bergers en se voyant, se précipitent dans les bras l'un de l'autre; ils restent long-tems embrassés avant de se dire une parole. Ensuite ils se regardent avec tendresse, devinent mutuellement leurs maux; et, sans se parler, ils se plaignent.

Némorin rompit le silence. Ami, dit-il, je le vois, nous souffrons pour la même cause; et l'amour.... Ah! s'écrie Isidore, ne parle que de l'amitié.

A ce mot, il se jette de nouveau dans le sein de son ami. Cependant, pressés de s'ap-

prendre leurs peines, ils vont s'asseoir contre une haie de troëne qui s'élevoit au-dessus de leurs têtes; et Némorin commence le récit de tout ce qu'il a souffert.

Il versa des larmes, il en fit répandre. Isidore à son tour lui raconte ainsi ses infortunes.

Tu connois mes premiers malheurs; tu sais que, privé de mes parens dès le berceau, j'étois élevé chez le pasteur de Massanne, ce bon et sage Casimir, que les pauvres pleurent toujours, et que les riches n'ont point remplacé. Il mourut le même jour où, pour la première fois, tu quittas notre village. Avant d'expirer, il me dit ces paroles :

Mon fils, vous êtes d'un sang noble; mais vous ne possédez rien. Votre père, mon meilleur ami, me confia votre enfance. J'ai tâché de vous inspirer des vertus : c'est le seul héritage qu'un pasteur puisse laisser. J'y joindrai pourtant ce peu d'or que j'épargnai, non sur les pauvres, mais sur moi-même. Achetez-en un troupeau, si vous voulez continuer la douce vie des bergers. Si le sang dont vous sortez bouillonne dans vos veines, voici vos titres de noblesse; allez combattre pour notre bon roi, et que votre valeur vous rende tout ce que vous ôta la fortune. Dans ces deux

partis, mon cher fils, n'oubliez jamais la vertu, et songez quelquefois à ma tendresse.

En disant ces mots, il me donna une bourse, me serra la main, et rendit le dernier soupir. Je ne te peindrai point quelle fut ma douleur; tu vois mes larmes couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain, je quittai Massanne qui me sembloit un désert. Après t'avoir inutilement cherché, je résolus d'aller à Montpellier demander une épée à ce jeune héros, à ce fameux Gaston de Foix qui tenoit alors nos États. Je partis avec mes titres et l'or de mon bienfaiteur. Je descendis vers l'antique ville de Sauve; je suivis les bords du Vidourle, et j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage qui m'environnoit, j'allai m'asseoir au bord de l'eau; je m'appuyai contre un vieux saule, pour rassasier mes yeux du spectacle qui les ravissoit.

Nous étions alors aux premiers jours du printems; toute la prairie étoit émaillée de fleurs; les tilleuls, les lauriers, les aubépins embaumoient l'air; mille oiseaux se caressoient sur leurs branches; les taureaux, les béliers poursuivoient les génisses et les brebis sur l'herbe humide de rosée: le zéphyr agitoit à la

la fois les arbres et les flots argentés. Ce doux murmure des ondes mêlé au doux bruit du feuillage, aux accens du rossignol, aux bêlemens des troupeaux, portoit dans mon ame un trouble involontaire, et j'écoutois, hors de moi, cette chanson des bergères que j'entendois dans le lointain :

Voici venir le doux printems,
Allons danser sous la coudrette;
La nature a marqué ce tems,
Pour que le plaisir eût sa fête.
Ah! craignons de perdre un seul jour
De la belle saison d'amour.

De l'eau qui court sur les cailloux
L'agréable et tendre murmure,
Le bruit si léger et si doux
Du zéphyr et de la verdure;
Tout dit : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Le pinson dans ces bosquets verts,
Sur cet ormeau la tourterelle,
L'alouette au milieu des airs,
Le grillon sous l'herbe nouvelle,
Chantent : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Hélas ! hélas ! ce beau printems,
Qui quelques jours à peine dure,
Ne revient point pour les amans,
Comme il revient pour la nature.

Craignez donc de perdre un seul jour
De la belle saison d'amour.

Au milieu de la rêverie qui occupoit tous mes sens, un doux sommeil vint me surprendre. A peine mes yeux s'étoient fermés, que tu m'apparus en songe; oui, Némorin, je te vis avec ce même habit bleu que tu portes, cette veste blanche, ce mouchoir noué sous ton menton; tu semblois venir à moi, tu t'appuyois sur ta houlette, en me regardant avec des yeux pleins de larmes.

Fuis, malheureux, me dis-tu, fuis, il en est tems encore; dans un instant tu ne le pourras plus. C'est ici que l'amour t'attend pour te soumettre à son empire. Isidore, que je te plains! tu ne le connois pas, ce redoutable amour; ah! puisses-tu ne le connoître jamais! puisses-tu ne jamais sentir les maux que cause l'absence, les pleurs que fait verser la crainte, les tourmens de la jalousie, et les chagrins sans raison, et les torts que l'on n'a point, et les justifications que l'on ne veut pas croire! Isidore, mon cher Isidore, je suis moi-même un triste exemple des malheureux que fait l'amour. Tremble de devenir encore plus à plaindre que moi, tremble....

A ces mots, tu disparois; je ne vois plus qu'un désert affreux, où j'étois assis sur le

bord d'un torrent qui rouloit une eau noire et bourbeuse. Une biche blanche étoit couchée auprès de moi; cette biche charmante sembloit m'avoir choisi pour maître : au moment où je lui présentois des fleurs que je venois de cueillir pour elle, un monstre s'élance, l'enlève et la précipite dans le torrent.

Je me réveille aussitôt baigné d'une sueur froide. Je porte des yeux égarés autour de moi : j'entends des cris perçans, et je vois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, prêtes à se précipiter dans le fleuve, pour éviter un taureau qui les poursuit. Je me lève, je vois le terrible animal bondir le long du rivage, la tête baissée, l'œil à demi-fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant au loin des flots d'écume de ses naseaux tout fumans.

Accoutumé dès l'enfance à notre manière de terrasser les taureaux, je cours à lui, je l'excite; l'animal furieux vient à moi: affermi sur mes pieds, j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre; je m'élance à ses deux cornes, et pesant sur l'une en élevant l'autre, je le renverse sans effort. * Le taureau

* Les jeunes paysans du Bas-Languedoc sont exercés à cette manière de combattre les taureaux.

tombe et roule dans le fleuve. Au bruit de sa chute, les deux bergères se retournent. Rassurées en voyant le taureau gagner à la nage l'autre rive, elles reviennent me remercier du service que je leur ai rendu.

O mon ami, ce seul instant décida du sort de ma vie. Adélaïde, ainsi s'appeloit la plus jeune de ces deux bergères, avoit à peine seize ans. La douceur et la grace se peignoient dans tous ses traits. Sa beauté, dont l'éclat frappoit d'abord, sembloit ensuite emprunter ses charmes de sa bonté, de sa candeur : en la regardant on l'admiroit ; dès qu'elle vous jetoit un coup d'œil, on l'aimoit sans songer qu'elle étoit belle.

Delphine, sa sœur aînée, me rendit graces, et m'offrit, je crois, de venir me reposer chez elle. A peine je l'entendis ; Adélaïde m'occupoit tout entier. Lorsque je voulus répondre, ma langue resta glacée ; un tremblement me saisit ; je balbutiai quelques mots sans suite. Delphine s'aperçut de mon trouble ; je la vis parler bas à sa sœur ; Adélaïde rougit : je me sentis rougir moi-même, et mon embarras redoubla.

Les deux sœurs me quittèrent ; je n'osai les suivre. Elles s'arretèrent à peu de distance, et se mirent à cueillir des fleurs. Delphine choi-



Le Taureau tombe et roule dans le fleuve.

Dambrun Sculp.

sissoit les plus belles, Adélaïde les prenoit au hasard; quelquefois même, toute pensive, elle coupoit l'herbe de la prairie, et laissoit échapper les narcisses qu'elle avoit déjà cueillis.

Delphine, moins distraite que sa sœur, l'avertit bientôt que l'heure de la retraite étoit venue. Adélaïde se le fit répéter. Toutes deux prirent le chemin d'un château environné de tourelles, bâti sur le haut d'un mont. Un chevrier qui vint à passer, m'apprit que ce fort château étoit celui d'Aguzan, qu'il appartenoit à un vieux chevalier, le plus riche, le plus puissant de la contrée, veuf depuis longtems, et père des deux jeunes beautés que je venois de rencontrer.

Accablé de cette nouvelle, je vis sur-le-champ l'abyme de maux où m'alloit précipiter un amour sans espérance. Tout ce que tu m'avois dit en songe, revint aussitôt dans mon esprit. Effrayé des malheurs qui m'attendoient, je voulus fuir; je repris ma route, et je ne pus jamais passer au-delà du saule où je m'étois endormi. Assis à cette même place, les yeux fixés sur l'endroit où je l'avois vue, m'efforçant de songer à moi, et ne pouvant songer qu'à elle, j'attendis le lendemain.

Tant que la nuit dura, je me promis de partir au point du jour. Dès que l'aurore eut

brillé, je résolus d'attendre le soir. Je parcourus toute la prairie, en cherchant les fleurs qu'elle avoit laissé tomber; je palpitois de joie en les retrouvant; je les couvrois de baisers. Plus riche de ce trésor que de tous les biens de la terre, j'allai me rasseoir au pied du saule, où je chantai ces paroles:

Beaux narcisses qu'une bergère,
Qui vous égaloit en blancheur,
Laissa dans ce pré solitaire,
Devenez à jamais ma fleur.

Depuis que cette main chérie
Vous a touchés, vous a cueillis,
Vous effacez roses et lis,
Vous êtes rois dans la prairie.

Belles fleurs, ma seule richesse,
Je veux jusqu'à mon dernier jour
Vous voir, vous respirer sans cesse,
Et m'enivrer ainsi d'amour.

Embellir le sein de ma belle
Seroit un destin plus flatteur;
Mais en reposant sur mon cœur
Vous serez soujours auprès d'elle.

En finissant ces derniers mots, j'entendis du bruit; je retournai la tête, et j'aperçus Adélaïde avec Delphine. Je me levai pour les saluer; je cachai mes fleurs dans mon sein, et

feignis de vouloir m'éloigner. Delphine m'arrêta :

Berger, dit-elle, c'est à nous de fuir, si nous interrompons vos chansons. Mes chansons, lui répondis-je en tremblant, n'intéressent personne. Pardonnez à un étranger de s'être oublié dans ces lieux charmans.

Vous pouvez y demeurer sans crainte, me dit alors Adélaïde, ces prés appartiennent à mon père; et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots, son front se colora; elle jeta sur Delphine un regard timide, comme pour lui demander l'approbation de ce qu'elle avoit dit. Je voulus répondre, je ne le pus jamais. Delphine eut pitié de mon embarras; elle me demanda mon nom, ma patrie, et quel motif me conduisoit à Saint-Hippolyte. Je lui racontai le malheur que j'avois eu de perdre le bon Casimir. Sans l'instruire de ma naissance, je ne lui cachai pas que je n'avois plus d'asyle, plus d'amis, plus de protecteur, et que j'allois me faire soldat dans les troupes de Gaston de Foix. Delphine me détourna de ce dessein; Adélaïde ajouta que Casimir n'étoit pas le seul qui pût aimer la vertu malheureuse.

Dans ce moment, un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute,

conduite par plusieurs valets; au milieu d'eux, un vieillard d'une physionomie grave et noble, armé d'une longue arbalète, donnoit l'ordre à tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné de trouver ses filles dans la prairie; mais Delphine s'élance à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l'assure qu'elles ne sont levées si matin que pour s'occuper de ses intérêts.

Depuis quelque tems, lui dit-elle, vous cherchez un premier berger; en voici un des Cévennes, où les pasteurs sont si renommés. C'est moi qui réponds de lui; vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu'il a fait pour nous.

Delphine raconte alors à son père le péril dont je l'avois sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge; je répète en rougissant ce que j'avois déjà dit à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d'amitié, et charge un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m'éloignant, je rencontrai les yeux d'Adélaïde. Ce seul coup d'œil acheva de me faire perdre la raison. Je courus m'emparer du troupeau. Dès le lendemain je le conduisis dans cette belle prairie, devenue si chère à mon cœur. Adélaïde y vint encore; j'osai l'a-

border, j'osai lui parler: elle me répondit avec cette douceur, cette grace, cette modestie qui épurent l'amour en même tems qu'elles l'augmentent, et font de la plus ardente des passions la plus aimable des vertus.

Adélaïde me parla de mon sort; c'étoit d'elle seule qu'il dépendoit. Elle forma des vœux pour mon bonheur, m'instruisit des moyens de plaire à son père. Je sus les mettre en usage. Au bout de quelques semaines, j'étois le favori du vieillard. Je présidois à la ferme, aux troupeaux, à la maison. Adélaïde me félicitoit de mes succès. Je les devois à ses conseils; et je ne pouvois lui parler à mon gré de mon bonheur, de ma reconnoissance. Dans la crainte d'en trop dire, je n'en disois pas assez. Le respect que m'inspiroit sa présence étoit encore plus grand que mon amour.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine venoient tous les matins à la prairie; j'étois au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçois le nom d'amour, et cependant Adélaïde étoit bien sûre que je l'adorois; jamais elle ne me dit un mot que son père n'auroit pu entendre, et j'étois certain d'être aimé d'elle.

Enfin, j'osai lui déclarer ma naissance; cet aveu fit plaisir à son cœur. Un rayon d'espoir

entra dans nos ames. Insensés que nous étions! le plus affreux malheur étoit près de nous.

Un jour, plus tard qu'à l'ordinaire, Adélaïde vint me trouver à la prairie. Elle étoit triste : son visage n'avoit plus ces couleurs brillantes qui la faisoient ressembler à la pomme vermeille. Ses yeux avoient perdu leur éclat; ses mains trembloient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d'une voix foible, hier au soir mon père nous annonça que, pour procurer à ma sœur le parti le plus brillant de la province, il avoit décidé que je prendrois le voile. Delphine a fait un cri d'horreur. Elle s'est jetée aux pieds de mon père, elle l'a supplié de rompre un hymen qui nous rendroit toutes deux malheureuses. Mon père l'a repoussée; irrité de ses prières et de mon silence, il m'a déclaré d'un ton terrible que dès demain il me conduiroit au couvent d'Anduze, d'où je ne sortirois plus. Les larmes, les cris de ma sœur n'ont fait qu'allumer sa colère. Son ambition est flattée d'avoir pour gendre le jeune comte d'Assier; et la tendresse qu'il avoit pour moi est immolée à cette ambition. *

* Ces malheureux exemples de filles nobles sacrifiées à l'ambition de leurs pères, ou à l'intérêt de leurs familles, ont été plus communs en Languedoc que dans aucune autre province.

Mais je n'irai point au couvent, mon ami. Le trouble, l'effroi que m'a fait éprouver cette nouvelle, la fureur où j'ai vu mon père, la crainte de ne plus te voir, m'ont causé un saisissement qui doit avoir des suites funestes. Une fièvre ardente m'a consumée toute la nuit; ma tête et mes entrailles brûlent; je peux à peine me soutenir. La certitude où je suis de succomber à mes maux, me les a fait surmonter pour venir te voir encore, pour venir dire le dernier adieu à cette belle prairie, asyle de nos amours. Mon cœur s'attendrit en la regardant ; mes larmes coulent en fixant là-bas ce vieux saule... où, pour la première fois...... Soutiens-moi, mon ami, emmène moi d'ici, j'y regretterois trop la vie.

En disant ces mots, je la sens défaillir. Je la soutiens, je l'appelle ; elle ne me répond plus. Je la porte évanouie jusqu'au château, où ses femmes la mettent au lit.

En peu de tems le mal fut à son comble. Le vieux Aguzan voulut que je soulageasse Delphine dans les soins qu'elle rendoit à sa sœur. Graces à cet ordre si cher, je ne quittai plus Adélaïde d'un instant. Toujours occupé de la servir, sans cesse au pied de son lit, tandis que Delphine étoit assise au chevet, nous passâmes ainsi neuf jours et neuf nuits, ver-

sant des pleurs dès qu'Adélaïde reposoit un moment, et composant notre visage aussitôt qu'elle nous regardoit. Ah ! mon ami, que ces joies feintes sont douloureuses ! que nous avons souffert, Delphine et moi, en cachant nos larmes sous un air riant, en affectant une espérance qui n'étoit pas dans nos cœurs ! La mort, la mort que nous redoutions tant pour Adélaïde, eût été cent fois plus douce pour nous que ce supplice continuel.

Cependant le vieux Aguzan, touché du danger de sa fille, avoit envoyé chercher des secours à Montpellier. Le médecin attendoit le onzième jour pour nous donner un rayon d'espérance, ou pour nous l'ôter tout-à-fait. Il vint, ce onzième jour ; les accidens redoublèrent ; le médecin nous abandonna : je tombai sans mouvement en le voyant partir.

Revenu à moi, j'allai prendre ma place accoutumée auprès du lit d'Adélaïde. Elle ne connoissoit personne ; le délire l'égaroit depuis quatre jours. Elle me fixa cependant ; et, me regardant avec ce rire affreux qui fait couler les larmes même des indifférens :

Je suis guérie, me dit-elle, j'épouse demain Isidore ; demain je deviendrai la femme du plus aimable des époux. Après cela je mourrai, je l'ai promis ; je veux que vous soyez à

mes noces, et que vous mouriez avec moi.

En disant ces paroles insensées, elle me tendit la main ; mais son père ayant paru, elle me repoussa, prononça le nom de couvent, et son délire fut de désespoir.

Le mal sembla se soulager aux approches de la nuit. C'étoit la douzième que Delphine et moi nous passions, sans que le sommeil eût approché de nos yeux. Delphine fit retirer son père ; accablée de fatigue, elle se jeta sur un lit de repos, où, malgré sa douleur, un profond sommeil s'empara de ses sens. Toutes les femmes, tous les valets d'Adélaïde étoient endormis. Je veillois seul dans sa chambre. Elle étoit calme ; accablée par la force du mal, elle reposoit ou sembloit reposer. Je la considérai long-tems : je contemplai ce visage, le plus beau de la nature peu de jours auparavant, maintenant rouge, allumé, couvert d'une peau tendue ; cette bouche, naguère l'asyle des amours, d'où ne sortoient jamais que des paroles de bonté ou de tendresse, exhalant une haleine brûlante et précipitée. Je voulus la respirer ; j'eus l'espoir de prendre son mal et de mourir avec elle. J'approchai doucement ma tête de la sienne, je me plaçai sur son chevet, et je recueillis avec un plaisir horrible le souffle qui sortoit de son sein.

L'espèce de bonheur dont je jouissois, en me trouvant appuyé sur le même chevet qu'Adélaïde; la fatigue extrême et les veilles des jours précédens me firent succomber malgré moi, non au sommeil, mais à un accablement profond qui m'ôta l'usage de mes facultés. Toutes mes forces étoient épuisées, tous mes sens étoient émoussés ; à force d'avoir souffert, je ne sentois plus mes maux, et j'éprouvois ce repos horrible que donne l'anéantissement. Mes yeux cependant ne se fermèrent pas, mes yeux ne se détachèrent point d'elle, puisque je crus la voir, et je la vis en effet tourner la tête, me regarder, se soulever doucement, s'appuyer sur son coude, et, fixant ses regards sur moi, elle me dit ces paroles, qu'il me semble encore entendre :

Mon bien-aimé, je vais vous quitter; je vais vous quitter pour toujours. Je vous remercie de m'avoir aimée; vous avez rendu heureux tout le tems de ma vie où je vous ai connu. Je meurs, mon ami ; mais je suis bien sûre que je ne mourrai point dans votre cœur, et qu'une autre n'y prendra jamais ma place. Pour moi, si, comme je l'espère, on peut aimer encore après la mort, mon ame, en attendant la vôtre, s'occupera toujours de vous, suivra vos pas, vous environnera sans cesse,

sera le témoin assidu de vos actions et de vos sentimens. Pensez-y toutes les fois que vous pleurerez votre amie, vos larmes en seront moins amères. Adieu, adieu, mon ami; ma mort n'est point douloureuse, puisque je meurs presque entre vos bras. Elle seroit plus douce encore si je pouvois vous dire : Adieu, adieu, mon époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé, je vous le donne dans ce moment; j'en prends à témoin Dieu qui nous voit toujours, et la mort qui est déjà sur ma tête. La voilà, je la sens. Recevez vîte, mon époux, cet anneau que je porte depuis mon enfance, et que je vous donne en gage de ma foi. Recevez encore ce baiser de votre épouse ; c'est le premier et le dernier qu'elle ait donné.

A ces mots, je sentis ses lèvres se poser sur mon front, et une larme brûlante tomber de ses yeux sur ma joue. Je revins aussitôt à moi; je la regarde.... elle n'étoit plus. Elle n'étoit plus, Némorin, et je me trouvai l'anneau qu'elle avoit porté dès l'enfance, et je sentis sur mon visage la larme brûlante tombée de ses yeux....

Je me lève, je m'écrie, je la nomme mon épouse; je la presse, je la serre contre mon cœur. Delphine éveillée, veut en vain me calmer; je repousse loin de moi Delphine. Elle

redouble ses efforts, elle craint l'arrivée de son père; elle commande aux valets qui accourent, de m'arracher du corps de sa sœur. On me saisit, on veut m'emporter: je me jette, je m'attache à la terre; je me traîne jusqu'à ce lit, contre lequel je frappe ma tête; mon sang se mêle à mes pleurs et ruissèle sur mon visage. Delphine me demande à genoux de la suivre hors de cette chambre. Elle me fait sortir du château; et, craignant pour moi la fureur de son père, que tant de témoins avoient instruit de mon amour, elle exige de moi le serment de m'éloigner de ce lieu de douleur. Je le lui devois, ce serment. J'allai me cacher dans les bois voisins, accablé d'une douleur stupide, incapable d'avoir une idée, errant la nuit dans les cavernes, en poussant des cris affreux, en appelant Adélaïde, et me couchant tout le jour le visage contre la terre pour ne plus voir le soleil.

Enfin, je sortis de ces bois. J'allai de village en village, me plaignant par-tout de mes maux, demandant du pain que l'on me donnoit comme à un insensé. J'appris hier que les Espagnols nous avoient déclaré la guerre, qu'ils parcouroient notre patrie, le fer et la flamme à la main; je les cherche pour qu'ils me tuent; je demande par-tout de quel côté sont

sont les ennemis, pour aller me jeter dans leurs lances.

Voilà l'histoire de mes malheurs; voilà quel est mon sort : ami, crois-moi, pleure et ne cherche pas à me consoler.

Tel fut le récit d'Isidore. Némorin, sans lui répondre, le presse long-tems dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter, les deux infortunés se lèvent et vont se remettre en marche, lorsqu'un bruit qu'ils entendent derrière la haie contre laquelle ils étoient assis, leur fait tourner les yeux de ce côté. Ils aperçoivent un guerrier debout, qui fixoit sur eux des yeux attendris.

Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans, étoit d'une taille haute et svelte; son visage doux et beau, avoit toutes les graces de la jeunesse; ses longs cheveux noirs tomboient en tresses sur son armure; son casque, orné de plumes, étoit à ses pieds; une écharpe blanche, semée de fleurs-de-lis d'or, soutenoit son épée enrichie de pierres précieuses. Tout annonçoit qu'il étoit prince; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disoient que c'étoit un héros.

Les deux bergers, saisis de respect, se re-

tiroient en silence, quand le prince s'avançant vers eux :

Demeurez, bergers, leur dit-il, demeurez; je n'aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces arbustes, je viens d'entendre vos discours; j'ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d'accepter de moi toutes les consolations que mon rang et mon amitié peuvent vous offrir. Je suis né prince, mais je suis homme; et mon cœur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs, rassurez-vous, et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston de Foix.

A ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis XII, étoit gouverneur de l'Occitanie; sa bonté, sa justice, son amour pour les malheureux, l'avoient déjà fait chérir de tous les habitans de la province. Il n'étoit pas un berger qui n'eût entendu parler de Gaston; tous savoient que c'étoit à lui qu'ils devoient le bonheur dont ils jouissoient. La mère, qui chaque matin enseignoit à son enfant à remercier l'Être suprême, lui apprenoit en même tems à bénir le nom de Gaston.

Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m'être

éloigné de mon camp pour venir ici respirer la fraîcheur du matin! Hier, j'ai secouru deux infortunés; Dieu m'en donne aujourd'hui la récompense en m'en adressant deux autres.

En prononçant ces mots, il tend la main aux bergers, qui la baisent en pleurant d'admiration. Ne me quittez plus, ajouta Gaston; venez avec moi défendre vos frères. Le vertueux Louis, jugeant du cœur des rois par le sien, a pensé que les traités étoient plus sûrs que les conquêtes; il est puni de sa confiance. Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer une armée sous la conduite du vaillant Mendoze. La moitié du Languedoc est ravagée; Mendoze est déjà sous les murs de Nîmes. Je vais mourir ou les défendre. Suivez-moi, braves pasteurs; changez vos houlettes contre des lances, et que la gloire de servir utilement la patrie, vous console d'avoir en vain servi l'Amour.

Il dit : les deux bergers, décidés à ne plus quitter le héros, prennent avec lui la route de son camp.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

O grandeur, que tu es belle, quand la vertu te rend utile! Que le spectacle de l'homme puissant occupé de secourir ses frères est doux pour une ame sensible! Combien de fois j'en ai joui! Combien j'ai vu d'infortunés environner en pleurant celui qui finissoit leurs peines; celui qui, né dans la pourpre royale, abandonne son palais pour voler à leur chaumière, pour la rétablir si elle est détruite, pour y ramener l'abondance et la paix! Je le vois tous les jours, ce mortel bienfaisant, parcourir ses immenses domaines, et choisissant pour s'y rendre l'instant où le pauvre a besoin de lui. Là, où l'hiver est plus rigoureux, où le feu vient d'exercer son ravage, où des fleuves débordés ont emporté l'espoir du laboureur, où des loups affamés ont semé l'effroi, c'est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé de suivre le malheur, il arrive presque aussitôt que lui pour en effacer les traces. Il paroît, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits. C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est pour eux qu'il a des richesses. Sa récompense est son bienfait même, sur-tout quand il reste

ignoré. Ah! que sa modestie se rassure; mon respect et mon amour m'empêcheront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable prince qui s'intéressoit à leur sort, suivoient en silence la route de son camp. Ils contemploient le neveu de leur roi; ils admiroient l'adorable assemblage de la grandeur et de la bonté, lorsque le jeune Gaston, pour les distraire de leurs maux, leur parle de leur patrie, des avantages qui la distinguent des autres états de Louis, et de cette ville célèbre, où les troubadours alloient tous les ans disputer les trois fleurs d'or qui sont le prix du génie. Le prince ignoroit l'origine de cet usage antique et fameux; Némorin pressé de la lui apprendre, lui chante la romance de Clémence Isaure, qu'un berger des rives de l'Ariége lui avoit apprise.

CLÉMENCE ISAURE,

ROMANCE.

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure étoit son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don;

Mais leurs parens, trop inflexibles,
S'opposoient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidelle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :
Lautrec que menace sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
Mon doux ami, calme tes peines,
Et sois tranquille sur ma foi :
Je trouve légères mes chaînes,
Puisque je les porte pour toi.

Cependant cédons à l'orage;
De Philippe va voir la cour;

Fais qu'il admire ton courage,
Et qu'il protège notre amour.
En partant, reçois le seul gage
Que je possède encore ici,
Ce bouquet de rose sauvage,
De violette et de souci.

L'Églantine est la fleur que j'aime;
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur:
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse,
Et nos amours, et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse qui vient à paroître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec prend le chemin de France,
En méditant un prompt retour,
En disant le nom de Clémence
A tous les échos d'alentour.

Il apprend bientôt que la guerre
Se rallume de toutes parts,
Et que le héros d'Angleterre
Assiége déjà ses remparts.
Sur ses pas Lautrec revient vîte;
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.

Un seul guerrier résiste encore,
Mais dans l'instant il va périr;
C'étoit le vieux père d'Isaure;
Lautrec vole le secourir.
Il frappe, il crie, il le dégage,
De son corps couvre le vieillard;
Il est blessé, mais son courage
Fait fuir les soldats d'Edouard.

Hélas! sa blessure est mortelle;
Lautrec meurt au lit des héros:
Alphonse l'évite; il l'appelle
Pour lui dire ces tristes mots:
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils;
Je me venge en sauvant ta vie,
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière,
Rends les jours de Clémence heureux;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,

Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidelle,
Observe cet usage encor.

Némorin achevoit sa romance, lorsqu'ils arrivèrent à la fontaine de Bourbon où étoit le camp du jeune héros. Les deux pasteurs s'arrêtent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons, dont les banderoles flottoient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards semés de fleurs-de-lis, tout cet appareil guerrier, si nouveau pour eux, les remplissoit d'admiration. Le prince s'en aperçut; et, souriant de leur surprise :

Bergers, leur dit-il avec grace, voilà nos cabanes; elles sont moins paisibles que les vôtres; mais l'amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupirons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles.

Comme il parloit, il voit venir au-devant de lui les principaux chefs de l'armée; le brave

Narbonne, le sage Mirepoix, le prudent Crussol, le jeune Bernis et l'aimable Duroure. Ces vaillans guerriers, dont les nobles aïeux furent l'honneur de l'Occitanie, amènent à leur général un soldat de la garnison de Nîmes, blessé et haletant de fatigue. Ce jeune soldat remet à Gaston une lettre de Taleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les Espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d'arbalète, qui n'ont pourtant pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin de prendre soin de ses blessures.

Le berger n'avoit pas besoin de cet ordre; il a reconnu ce jeune envoyé : c'est Hilaric; c'est l'aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l'embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événemens l'ont fait sortir de sa patrie, depuis quel tems il a quitté Massanne. Il n'ose prononcer le nom d'Estelle; mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos affreux malheurs? lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos retraites, a ravagé nos biens, détruit nos troupeaux, brûlé nos maisons; jamais......

Que dis-tu ? s'écrie Némorin ; et qu'est devenue Estelle ?

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitans. Estelle, Méril, le vieux Raimond, Marguerite, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asyle dans les murs de Nîmes, où nous ne comptions pas être assiégés. Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain ; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur est près de manquer de vivres ; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol, pour porter une lettre à Gaston ; je me suis offert. J'ai réussi, et votre prince est instruit que s'il tarde encore deux jours, Nîmes est forcé de se rendre.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend, avec un plaisir mêlé d'amertume, que Méril n'est occupé que du bonheur de son épouse ; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nîmes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méril.

Pendant que Némorin lui-même applaudissoit aux qualités de son rival, Gaston assembloit son conseil de guerre, et décidoit la bataille contre Mendoze. Tous les obstacles

sont prévus, toutes les heures sont calculées; mais il étoit important d'envoyer cette nuit même au gouverneur de la ville, afin qu'il préparât une sortie qui devoit assurer la victoire. Hilaric blessé ne pouvoit plus retourner à Nîmes. Il falloit qu'un autre envoyé franchît, avant le jour, douze mortelles lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L'entreprise étoit périlleuse; Némorin se présenta pour la tenter.

Gaston l'embrasse, et lui remet une lettre pour le brave Taleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami; tous deux s'arment d'une lance, et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les ames ardentes, les deux amis franchissent en six heures le long espace qu'ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paroissoit point encore, qu'ils étoient près du camp espagnol. Alors ils quittent leur route, prennent un circuit à travers les vignes, et gagnent le côté de la ville qu'ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignoit d'être surpris par Gaston, avoit couvert tout le pays de grandes gardes. Les malheureux bergers s'avançoient en silence derrière une longue haie, qui, en favorisant leur marche,

leur déroboit la vue d'un poste des ennemis. Au détour de cette haie, ils se trouvent vis-à-vis du poste, et se voient tout-à-coup enveloppés par huit soldats qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s'offre à ses coups. Dans l'instant il tombe noyé dans son sang. Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure; et tandis qu'il tend la main à son compagnon pour le relever, on se jette sur lui, on le désarme.

Ami, lui dit Isidore d'une voix mourante, félicite-moi; je meurs, je vais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans l'affreux péril qui te menace; ma seule peine... Il ne peut achever, il expire. Les Espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre que Gaston lui avoit confiée; et regardant l'Espagnol avec respect et courage : Seigneur, dit-il, j'ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots, il déchire la lettre et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin. Mendoze les écarte tous :

Arrêtez, s'écrie-t-il, arrêtez, braves Castillans! respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour des Espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t'envoie; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de Nîmes, mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu'il paroisse avec son armée; qu'en présence des Espagnols et des Français, il entre dans la lice avec moi seul. S'il est vainqueur, le siége sera levé; je lui en donne ma foi : s'il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la blessure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire. C'est ainsi, lui dit-il, que les Espagnols traitent la vertu, même dans leurs ennemis. Puissent les Français trouver toujours la même générosité dans d'autres nations, quand leurs guerriers renouvelleront le bel exemple que tu viens de donner aujourd'hui!

Némorin, pénétré d'admiration pour Mendoze, mais désolé d'avoir manqué son entreprise, et sur-tout d'avoir perdu son ami, demande au général espagnol qu'on rende au malheureux Isidore les honneurs de la sépul-

ture. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il se hâte de quitter le camp, et rejoint bientôt Gaston qui s'avançoit d'un pas rapide.

Le berger rend compte à ce prince de son inutile voyage; il donne de nouvelles larmes au malheureux Isidore, exalte sa vertu, son courage, et parle à peine de ce qu'il a fait lui-même. Gaston regrette l'infortuné; mais dès qu'il est instruit du défi de Mendoze, il se félicite d'exposer ses jours pour la patrie; il brûle d'en venir aux mains, et ordonne de hâter la marche.

Pendant ce tems, le gouverneur de Nîmes, ignorant le cartel de Mendoze, n'espérant plus voir arriver Gaston, fait une sanglante sortie, également meurtrière aux deux partis. Repoussé dans ses murailles, malgré ses efforts, malgré sa valeur, réduit à la dernière extrémité, il alloit arborer le drapeau blanc, quand tout-à-coup les sentinelles, placées sur le haut des arènes, annoncent l'armée française.

Au même instant l'on voit arriver aux portes un trompette de Mendoze, avec une lettre pour Taleyrand. On le conduit les yeux bandés au gouverneur. Dans cette lettre, l'Espagnol annonce son combat avec Gaston, et demande qu'on remette le sort de la ville entre les mains de ce prince. Taleyrand accepte, jure de se

rendre, si le comte de Foix est vaincu : les citoyens, instruits de ces conditions, se regardent comme délivrés.

Le jeune Gaston, après avoir fait camper son armée dans la belle plaine du Vistre, envoie demander à Mendoze le jour du combat, l'heure, le lieu, les armes. L'Espagnol le propose pour le lendemain, au point du jour, à pied, avec l'épée et le poignard, en présence des deux armées. Gaston donne son gage, et reçoit celui de Mendoze. La barrière aussitôt se dresse; les deux guerriers se préparent; les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l'aurore eut ouvert l'orient, on voit les remparts de Nîmes bordés de soldats. Le Le haut des arènes, le faîte des temples et des maisons se couvrent d'une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la Tour-Magne. Différens postes français ou castillans occupent le haut des collines; et les montagnes lointaines sont garnies des habitans de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l'implorant pour leur défenseur.

A l'heure marquée, les Espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond

profond silence règne parmi eux. Immobiles à leur place, occupés seulement d'obéir, ils ne regardent que leurs chefs. La valeur et l'orgueil se peignent sur leurs visages basanés; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière.

Les Français sortent en foule de leurs tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger d'eux-mêmes vis-à-vis les ennemis. Chefs, soldats, sont confondus. L'égalité de courage, la franchise, la gaîté nationale, les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine, comme sans crainte, ils sourient à leurs ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoze d'avoir provoqué ce jeune héros. Les Castillans frémissent et se taisent. Les Français rient et chantent cette chanson :

Gaston, le sort de la patrie
Est remis à votre valeur;
Songez à votre douce amie,
En entrant au champ de l'honneur.
Il est une triple alliance
Qui vous garantit le succès :
On vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français.

Qu'un ennemi, qu'une coquette,
Tous deux dès long-tems aguerris,
Veuillent retarder la conquête
De leur cœur et de leur pays;
Inutile est leur résistance :
Tous conviennent, à la paix,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français.

La belle qui n'est plus sévère,
Dès ce moment règne sur nous;
L'ennemi qui cesse la guerre,
Nous trouve généreux et doux.
Ceux qu'a vaincus notre vaillance
Eprouvent tous, par nos bienfaits,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français *.

Mais bientôt Mendoze paroît, monté sur un superbe coursier d'Andalousie, qui, retenu par la main de son maître, s'agite, se tourmente sous lui, et fait voler au loin l'écume dont il blanchit son frein doré. Les pierreries

* Tous les morceaux de chant qui sont dans cet ouvrage vont paroître incessamment, mis en musique par M. Chérubini. Ce jeune compositeur, dont les talens sont déjà célèbres en Italie, et le seront bientôt en France, a bien voulu interrompre un grand ouvrage pour s'occuper des romances d'Estelle. Le naturel, la grace et l'esprit qu'il a répandus dans ces airs, donneront une grande idée de son talent et de son goût, sur-tout lorsqu'on pourra les comparer avec la superbe musique qu'il a faite sur une tragédie que lui a confiée un de nos premiers littérateurs.

brillent sur ses armes; un panache rouge ombrage son casque; une écharpe de même couleur soutient son glaive étincelant. Il s'avance d'un air fier et tranquille, se fait ouvrir la barrière, laisse son coursier à l'entrée, et se promène en attendant Gaston.

Ce prince accouroit au galop. Des plumes blanches flottoient sur sa tête; son armure d'acier poli a plus d'éclat que le diamant. Sur son bouclier l'on voit un chiffre amoureux; ce même chiffre est brodé sur son écharpe fleurdelisée. Prompt comme l'éclair, il vole, il arrive, s'élance à terre, franchit la barrière avant qu'on l'ait ouverte, salue Mendoze, et demande le signal.

Les trompettes sonnent; les deux ennemis, l'épée d'une main, le poignard de l'autre, s'attaquent avec fureur.

Gaston, plus impétueux que son vaillant adversaire, lui porte dans le même instant quatre coups de pointe, qui sont tous quatre parés. Mendoze, à son tour, avance un pas vers Gaston, lui présente l'épée au visage, et, la rabaissant vivement par-dessus le fer de son ennemi, il atteint son flanc, d'où le sang coule aussitôt.

A cette vue, les Français pâlissent, et les Espagnols jettent un cri de joie. Mais l'adroit

Gaston, au moment où il est frappé, détourne son corps à droite, rend par ce mouvement sa blessure peu profonde, et déployant son bras gauche, il porte un coup de poignard à la gorge de son ennemi. Le poignard se brise dans la cotte de mailles; le sang de Mendoze n'en rougit pas moins ses armes; et les Français à leur tour répondent aux cris des Castillans.

Gaston n'a plus que son épée; Mendoze s'en aperçoit, et jette aussitôt son poignard: Prince, dit-il, point d'avantage; que nos armes soient égales aussi bien que notre valeur.

En disant ces mots, il presse Gaston, et lui porte un coup sur la tête qui fait chanceler le héros. Gaston recule, s'élance de côté, et réunissant toutes ses forces, il fait tomber sa tranchante épée sur le casque de l'Espagnol. Le coup fut terrible. Le casque partagé tombe sur la poussière; Mendoze lui-même va toucher la terre de sa main gauche; mais il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie Gaston, le péril ne seroit plus égal.

Il dit, détache son casque, le jette, et continue le combat.

Les deux armées, saisies d'admiration, trembloient toutes deux pour leurs vaillans chefs. Leurs têtes n'étoient plus couvertes que par

leur épée, et leurs coups multipliés glaçoient de terreur les plus braves soldats, quand tout-à-coup on voit arriver un courrier couvert de poussière, qui s'avance vers la barrière de toute la vîtesse de son cheval, et crie aux deux héros de s'arrêter.

A ces cris répétés, à ceux des deux armées, Mendoze et Gaston surpris, interrompent leur combat. Le courrier, au nom du roi de France, se fait ouvrir la barrière, et va remettre à Gaston une lettre de Louis. Le prince, après l'avoir lue, jette son épée :

Plus de guerre, s'écrie-t-il, nos deux monarques cessent d'être ennemis. Germaine, ma sœur, épouse votre maître, et devient le garant d'une paix durable entre Louis et Ferdinand. C'est à moi sur-tout que cette paix est chère, puisque je préfère l'amitié de Mendoze à la gloire même de lui avoir résisté.

Il dit; le héros espagnol, touché de tant de courtoisie, veut baiser avec respect la main du frère de sa reine. Gaston l'embrasse; et ces deux guerriers sortent de la lice pour aller déclarer la paix.

Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue. Mille cris de joie s'élèvent jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent; les habitans viennent offrir leurs maisons aux Fran-

çais, aux Espagnols. Les deux généraux se tenant par la main, à la tête des deux armées confondues, entrent ensemble dans Nîmes, au milieu des acclamations. Tous deux sont conduits chez Taleyrand, où leurs blessures peu dangereuses sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu'aucun désordre ne trouble l'alégresse publique.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d'heureux, n'avoit pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, desirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'informer d'elle, il tremble de prononcer son nom; mais il demande à tous ceux qu'il voit, s'ils ne connoissent point Rose ou Marguerite. On l'écoute à peine; on ne lui répond point. Soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir, il erroit encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout-à-coup au milieu d'un cimetière, où plusieurs fosses récentes rappeloient les horreurs du siége. Némorin s'arrête dans ce lieu terrible; il s'assied sur une vieille tombe; et là, les yeux fixés sur

cette terre, seul asyle où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d'un hibou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse; mais bientôt il entend à quelques pas des soupirs et des gémissemens. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle; il l'entend prononcer ces paroles :

O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvoit accorder à l'estime; toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir accepté le sacrifice de tes pudiques desirs! Je l'ai dû ; je n'étois pas digne de toi. Tu méritois une épouse dont le cœur t'appartînt tout entier; et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah! du moins, si de ta céleste demeure tu lis dans le fond de mon ame, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta

tombe, doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étoient aussi chers que mon premier amour.

A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe; immobile, hors de lui, il écoute long-tems avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élance vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots : Est-ce vous qui m'êtes rendue ? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux?

Estelle, d'abord effrayée, reconnoît bientôt le pasteur; mais sans lui laisser le tems de poursuivre : Vous êtes, lui dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril, et vous parlez à sa veuve; elle ne doit ni ne veut vous entendre.

A ces mots, elle fuit. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant, le desir de connoître la demeure d'Estelle le fait revenir à lui; il se lève, court sur ses pas, la suit, et la voit entrer dans une maison de peu d'apparence, que le berger examine long-tems. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient au palais de Gaston, tout raconter à son auguste protecteur.

Le prince consola le berger; il fit plus, il prit des mesures pour assurer le bonheur d'Estelle et de Némorin.

Déjà ses ordres sont donnés pour que les habitans de Nîmes se rassemblent le lendemain dans les arènes. Gaston prend soin secrètement que le vieux Raimond s'y trouve avec eux. Le prince, suivi de ses officiers et de Némorin, se présente au milieu de ce peuple sensible, qui fait éclater ses transports en voyant son libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j'ai combattu pour vous; mais c'est le meilleur des rois qui vous délivre; c'est lui qui vous donne la paix. Vous devez tout à Louis, rien à Gaston. Prions ensemble le ciel de nous conserver long-tems le père du peuple.

J'implore cependant votre reconnoissance pour un de vos compatriotes, qui, chargé par moi de vous instruire du jour de mon arrivée, fut pris par les Espagnols, et voulut souffrir la mort plutôt que de livrer la lettre que je vous adressois. Le voici, ce vertueux soldat, ajouta-t-il en montrant Némorin; il n'est qu'un seul prix digne de son cœur; c'est à toi, Raimond, que je le demande. Némorin adore ta fille. La mort glorieuse de Méril la laisse maîtresse de sa foi; acquitte donc ta patrie en

donnant Estelle à son digne amant. Gaston de Foix t'en supplie : Gaston est bien loin de vouloir te rien commander ; mais il vous sollicite tous, citoyens, de vous joindre avec lui pour fléchir Raimond.

Il dit ; tout le peuple s'écrie. Raimond va se jeter aux pieds du prince ; Némorin y étoit déjà. Le héros les relève et les fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité ? dit le pasteur au vieillard, avec une voix tremblante. Ma fille est à toi, répond celui-ci; mais cet hymen, fixé dès ce jour, ne peut se terminer qu'après le deuil de Méril; tu connois la vertu d'Estelle, et tu ne voudras jamais.... Avoir un seul sentiment, interrompit le berger, qui ne soit pas approuvé de mon père.

En disant ces mots, il lui demande sa bénédiction. Raimond la lui donne. Toute l'assemblée applaudit ; et Gaston la congédie en ces termes :

Je vous quitte, citoyens, pour aller réparer les maux de la guerre, pour aller porter des secours dans les villages détruits. Taleyrand et Crussol, vous me seconderez. Vous, Némorin, je vous charge de distribuer mes trésors aux habitans de Massanne. Allez rebâtir leurs maisons, allez replanter leurs vergers ; rendez-leur de nouveaux troupeaux; soulagez,

secourez tous les malheureux de votre village, et ne craignez pas d'épuiser mes biens : je ne suis riche que lorsque je donne.

A ces mots, le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnoissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre. Avant de partir, le prince laisse à Némorin une cassette pleine d'or, pour en disposer à son gré, et fait encore jurer à Raimond qu'il tiendra ce qu'il a promis.

Oh ! quelle fut la joie de Rose et de Marguerite, quand elles virent arriver Némorin conduit par Raimond ! Estelle fut près de s'évanouir, au récit de tout ce qui s'étoit passé. Sa rougeur et son silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot, ne laissa pas échapper un soupir qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osoit-il regarder Estelle, à peine sembloit-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'étoit à Rose qu'il en parloit, c'étoit avec elle qu'il se livroit à ses transports, c'étoit d'elle seule qu'il avoit l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nîmes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils ar-

rivèrent à Massanne. Depuis ce moment, Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemencer les terres, rappela les cultivateurs; et, pour que les jours s'écoulassent plus vîte, il les employa tous à faire du bien.

Enfin, la longue année du deuil finit, et l'heureux Némorin devint l'époux d'Estelle. Rose les conduisit à l'autel. Rose pouvoit à peine contenir ses transports. Elle arrêtoit; elle appeloit tous ceux qu'elle trouvoit sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, du bonheur dont elle alloit jouir. De douces larmes couloient sur ses joues; et, lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d'aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, malgré la présence du pasteur, Rose ne put contenir un cri de joie, et s'élança au cou de son amie.

Dès ce même jour, Rose s'établit dans la maison d'Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d'eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l'amitié, l'amour, furent l'héritage qu'ils laissèrent à leurs enfans, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j'ai pris naissance.

Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, et qui n'en est pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée, je t'aurai consacré les derniers accens de ma flûte champêtre! Oui, j'en jure ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourroit me plaire à présent que j'ai dépeint les campagnes riantes où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allois cueillir des fleurs! beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchoit les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisoit admirer! ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissois dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus! Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma foiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'allois voir bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassem-

blent pour danser ! Je voudrois que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvriroit mon tombeau ; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siége; que les enfans, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrois enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami ;
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

FIN.

NOTES.

(1) Le Languedoc ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes provinces de France, étoit anciennement habité par des peuples nommés Volces. Ils furent conquis par les Romains, sous le consulat de Quintus Fabius Maximus, l'an de Rome 634. Ce pays fut alors appelé la Province romaine; et depuis, quand toutes les Gaules eurent été soumises par César, le Languedoc prit le nom de Gaule Narbonnoise ou Transalpine. Les Romains, toujours attentifs à s'attacher par leurs arts les peuples vaincus par leurs armes, envoyèrent des colonies en Languedoc. Ils y portèrent leur religion, leur langue, leurs mœurs; ils y bâtirent des villes nouvelles, rétablirent les anciennes, et prirent soin de les embellir de cirques, de temples, de chefs-d'œuvre d'architecture, tels que les arènes, la maison carrée de Nîmes, le pont du Gard, et plusieurs autres monumens que l'on admire encore. Attirées par la beauté du climat, les familles des vainqueurs vinrent en foule s'établir dans la Narbonnoise; et les vaincus, à leur tour, allèrent chercher les honneurs à Rome, où, dès le tems de Cicéron, ils étoient admis en grand nombre dans le sénat.

Tantôt heureuse, tantôt opprimée, suivant que le trône du monde étoit occupé par un bon prince ou par un monstre, la Narbonnoise souffrit ou profita des révolutions de l'empire. Elle devint chrétienne sous Commode, vers l'an 180 de notre ère, et presque aussitôt hérétique. Lorsque les successeurs de Théodose, plus occupés de confondre les Ariens que de repousser les Barbares, eurent laissé démembrer l'empire, la province, après avoir

été ravagée par les Vandales, les Alains, les Suisses, les Allemands, tomba au pouvoir des Visigoths, qui choisirent Toulouse pour leur capitale, vers l'an 418.

Plus florissante sous leur gouvernement que sous celui des empereurs, la Narbonnoise prit bientôt après le nom de Septimanie ou d'Espagne citérieure. Malgré les victoires de Clovis, malgré des guerres continuelles avec les Français, elle obéit environ trois cents ans aux rois Visigoths, établis dans l'Espagne ultérieure. Les Arabes maures, vainqueurs de ces rois et conquérans de l'Espagne, s'emparèrent de la Septimanie vers l'an 700, et ne la gardèrent pas long-tems. Vaincus à leur tour à la fameuse bataille de Poitiers, ils repassèrent les Pyrénées; et le fils de Charles Martel, Pepin-le-Bref, qui occupa le trône de France, se rendit maître de la Septimanie, l'an 759, non par droit de conquête, mais par un traité.

Sous les foibles successeurs de Charlemagne, la malheureuse Septimanie ou Gothie, ravagée tour-à-tour par les Sarrasins, par les Normands, par les Hongrois, eut des ducs et des marquis, moins occupés de soulager ses maux que de se rendre indépendans des rois de France. Alors, vers l'an 850, commencèrent les Raimond, comtes de Toulouse, qui, de simples gouverneurs sous les premiers rois de la seconde race, parvinrent à posséder toute la province à titre de souveraineté. Plusieurs de ces Raimond furent dignes de leur fortune; mais le plus illustre fut Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, si connu par ses exploits dans la Terre-Sainte. (V. la note 4.)

Ce héros mourut devant Tripoli en 1105. Ses deux fils, Alphonse et Bertrand, qui lui succédèrent l'un après l'autre, suivirent les traces de leur père, et abandonnèrent leurs états d'Europe pour aller combattre et mourir en

en Asie. Ces braves croisés étoient loin de prévoir sans doute que trente ans après le pape Innocent III publieroit une croisade contre leur petit-fils Raimond VI; que le barbare Simon de Montfort, chef de cette croisade, égorgeroit, pilleroit, brûleroit le Languedoc sous ce même étendard de la croix, planté jadis par Raimond IV sur la tour de David; que le malheureux Raimond VI, pour n'avoir pas voulu exterminer ses sujets, seroit excommunié, poursuivi, battu publiquement de verges par un légat, forcé de se croiser avec ses ennemis pour les aider à dévaster ses domaines, chassé de sa capitale avec son fils, et dépouillé de ses possessions pour les voir passer au bourreau de ses sujets. Mais au milieu de tant d'adversités, Raimond VI fit voir un courage, une patience, une sagesse à toute épreuve. Cédant à l'orage quand il étoit sans ressources, reprenant les armes dès qu'il trouvoit des soldats, soumis à l'église, fier avec les brigands qui abusoient d'un nom sacré, il reprit Toulouse et presque tous ses domaines, et mourut chargé d'ans, de malheurs et de gloire.

Son fils, Raimond VII, avoit aidé son père à recouvrer ses états. Il sut les défendre contre Amauri de Montfort et contre Louis VIII, Roi de France, à qui Montfort avoit vendu ce qu'il ne pouvoit plus conserver. L'inquisition établie dans la province dès l'an 1204, y fut fixée par le concile de Toulouse en 1229. Elle devint une source de calamités. Les inquisiteurs abusèrent tellement de leur pouvoir, que Grégoire IX fut obligé de les suspendre de leurs fonctions. Bientôt après, ayant été rétablis, les bûchers se rallumèrent, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur mort valut à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut conjurer l'orage; et, réconcilié avec le pape, avec le roi

Saint-Louis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il auroit rendus plus heureux sans ses guerres continuelles, et surtout sans l'inquisition.

Raimond VII ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne, qui avoit épousé Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint-Louis. A la mort de son père, Jeanne, son unique héritière, porta sa souveraineté dans la maison de France. Alphonse et Jeanne étant morts sans enfans, à trois jours l'un de l'autre, le roi Philippe-le-Hardi, neveu d'Alphonse, vint à Toulouse, en 1271, prendre possession de cette belle province, qui depuis a toujours été inviolablement attachée à la couronne de France.

(2) Le haut Languedoc, où le climat est doux et tempéré, abonde en grains et en fruits. Le bas, moins fertile en blé, produit les excellens vins de Frontignan, de Lunel, de Saint-Perny, de Saint-Gilles, de Cornas, etc. On y cultive les oliviers avec autant de succès qu'en Provence. Les troupeaux qui couvrent les Cévennes, et la quantité prodigieuse de mûriers, sont les principales richesses du pays. L'Ariége, la Ceze, le Gardon, le Tarn, roulent des paillettes d'or, après les grandes pluies et les fontes des neiges; ce qui prouve que les montagnes renferment des mines de ce métal. Dans plusieurs cantons on trouve des mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre, de jais, de vitriol, de bitume, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre. Les carrières de marbre y sont communes; celles de Cosnes, au diocèse de Narbonne, fournissent en abondance ce beau marbre veiné qui porte le nom de la province. Près de Castres et dans d'autres endroits, on trouve des turquoises qui ne le cèdent point à celles d'Orient. Les eaux minérales y sont très-communes. Les plus célèbres

sont celles de Vals, de Lodève, d'Alais, de Servan, de Balaruc, de Vendres, et une infinité d'autres. Les plantes médicinales y abondent; dans les seuls environs de Montpellier, on en compte plus de trois mille espèces. Les montagnes des Cévennes en offrent bien davantage.

(3) Antonin-le-Pieux, ce modèle des rois, qui trouva moyen de ne pas mourir en adoptant Marc-Aurèle, étoit originaire de Nîmes.

(4) Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, comte de Toulouse, rendit de grands services à Alphonse IV, roi de Castille, dans ses guerres contre les Maures, et il en obtint pour récompense sa fille Elvire, sœur de Thérèse, qui épousa Henri de Bourgogne, fondateur du royaume de Portugal. Raimond partit pour la Terre-Sainte en 1096, a la tête de cent mille hommes. Ses exploits aux siéges de Nicée, d'Antioche, de Jérusalem, lui acquirent une gloire immortelle. Tous les historiens orientaux parlent plus de Raimond de Saint-Gilles, que de Godefroi et d'aucun autre. Après la prise de Jérusalem, les chrétiens offrirent la couronne à Raimond qui la refusa. Godefroi fut alors élu. Il exigea que Raimond lui remît la tour de David; et les deux héros se brouillèrent. Raimond ne l'en aida pas moins à gagner la fameuse bataille d'Ascalon. Les chrétiens vainqueurs s'étant désunis, Raimond, avec quatre cents chevaliers qui composoient sa petite armée, alla soumettre plusieurs villes dont il se fit une principauté. Il bâtit une forteresse nommée le Mont-Pélerin, où il établit sa demeure. Elvire sa femme ne le quittoit pas, le suivoit dans ses campagnes, et lui donnoit des enfans que

Raimond baptisoit dans le Jourdain, et qui devoient être des héros comme leur père. Enfin il mourut au Mont-Pélerin, âgé de soixante-quatre ans, après dix ans environ de combats et de victoires dans la Palestine.

(5) Jacques I.er, roi d'Aragon, naquit à Montpellier le premier février 1208. Il étoit fils de Marie de Montpellier, héritière de cette seigneurie, et de ce brave Pierre II, roi d'Aragon, tué à la bataille de Muret, en défendant son allié, son beau-frère Raimond VI, contre l'usurpateur Simon de Montfort. Deux croisés de l'armée de Montfort, Alain de Rouci et Florent de Ville, avoient conjuré la mort de Pierre. Mais celui-ci avoit changé ses armes contre celles d'un de ses chevaliers. Les deux croisés attaquèrent ce chevalier. Alain ne reconnoissant pas, à sa défense, la haute valeur du roi Pierre, s'écria que ce n'étoit pas lui. Pierre, qui étoit près de là, entend ces paroles, pique aux deux guerriers, lève sa visière, et leur dit à haute voix : *Vraiment non, ce n'est pas lui ; mais le voici.* En finissant ces mots, il porte un coup au guerrier français, et le renverse de cheval. De là, il se jette dans la mêlée, où il fait des prodiges de valeur. Mais Alain et Florent rallient leurs troupes, environnent le vaillant roi, ne s'attachent qu'à lui seul, et finissent par le renverser sur la poussière. Ainsi périt, à la fleur de l'âge, un des plus aimables monarques du monde. Pierre étoit grand, bien fait, magnifique, d'une probité égale à sa valeur. Sa justice et sa bonté le rendoient l'idole de ses sujets. Aux qualités d'un grand roi, il joignoit tous les talens que l'on pouvoit acquérir alors. Il aimoit et cultivoit la poésie provençale, et faisoit gloire d'être *bon troubadour.* Ce

grand prince, trop peu connu, et sur-tout trop peu loué, gouverna ses sujets comme un père, et mourut comme un héros, en combattant pour la justice et pour l'amitié.

Pierre II laissa la couronne d'Aragon et la seigneurie de Montpellier à Jacques I.er son fils. Ce prince fut digne de son père. Soixante ans de victoires contre les Maures, lui valurent le surnom de *Conquérant;* titre véritablement glorieux pour lui, puisqu'il ne l'acquit qu'en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l'avoient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres, et nous a laissé des mémoires précieux de sa vie. Je me suis un peu étendu sur ces deux princes, parce que l'un a joué un grand rôle dans l'histoire de Languedoc, et l'autre a fait honneur à la province où il naquit.

Après la mort de Jacques I.er, la seigneurie de Montpellier, autrement dite le comté de Melgueil, ou de Maguelonne, appartint aux rois de Majorque, fut ensuite confisquée par Pierre IV, roi d'Aragon, disputée par les rois de France, achetée en partie par Philippe-le-Bel, et enfin acquise par Philippe de Valois.

(6) Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément IV, étoit de Saint-Gilles, fils d'un jurisconsulte estimé. Gui suivit d'abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu'il aimoit, et en eut plusieurs enfans. Il étudia le droit, et s'acquit en peu de tems une très-grande célébrité. A sa profonde érudition il joignit des dons encore plus estimables, la probité, la sagesse, la modestie. Raimond VII, son souverain, Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, Saint-Louis, roi de France, et le roi d'Aragon, l'employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit

sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal et pape.

Sa nouvelle dignité ne lui donna point d'orgueil. Voici une lettre qu'il écrivoit à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation.

« L'honneur passager dont je suis revêtu, bien loin » d'enorgueillir mes parens ou moi, doit nous rendre tous » plus modestes. Ne cherchez pas à cause de moi une al- » liance plus considérable pour votre sœur. Qu'elle épouse » le fils d'un simple chevalier : dans ce cas je vous promets » pour elle trois cents livres tournois de dot. Si elle aspire » à quelque parti plus élevé, je ne donnerai rien du tout. » Dites à mes chères filles, Mabilie et Cécilie, que mon » intention est qu'elles aient les mêmes époux qu'elles au- » roient eus, si j'étois resté simple clerc. Elles sont filles » de Gui Fulcodi, non du pape; tout mon cœur est à » elles, mais ma dignité ne leur est rien, etc. »

Clément conserva une tendre affection pour le Languedoc, sa patrie, et pour ses anciens amis. Il aima les lettres; il a laissé quelques écrits, et la mémoire d'un pontife irréprochable.

Guillaume de Grimoard, pape sous le nom d'Urbain V, de la maison des Duroure, étoit de Grisac en Gévaudan. Ses vertus lui valurent la tiare. Il gouverna l'église avec beaucoup de sagesse, d'édification et de piété; il mourut l'an 1370.

(7) Parmi un grand nombre de guerriers illustres sortis du Languedoc, les plus remarquables, après les Raimond, sont un Amalric, vicomte de Narbonne, dont les exploits furent si célèbres, qu'en 1290 toutes les villes du parti des Guelphes, liguées ensemble sous le titre de *Société de*

Toscane, élurent Almaric pour capitaine général. Le roi de France Charles-le-Bel le nomma général de l'armée qu'il destinoit contre les infidèles. Il mourut en 1328.

Le fameux Gaston de Foix, qui gagna la bataille de Ravenne, et mourut à vingt-trois ans avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, étoit né à Mazères, dans le diocèse de Mirepoix, le 10 décembre 1489, de Jean V, comte de Foix, et de Madeleine de France, sœur de Louis XII. Gaston étoit vicomte de Narbonne, et prenoit le titre de roi de Navarre. Ses victoires, sa jeunesse, ses talens extraordinaires, et sur-tout ses vertus aimables, le rendirent l'idole des peuples et des soldats. Louis XII disoit de lui : « Gaston est mon ouvrage; c'est » moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus que nous » admirons tous en lui. » Ce héros mourut sur ses lauriers à Ravenne, et cette mort entraîna la perte de l'Italie.

On croit pouvoir placer avec les héros qu'a produits la province, Constance Cézelli, femme de Barri, gouverneur de Leucate, petite ville du bas Languedoc. Pendant la guerre de la Ligue, Barri fut pris par les Ligueurs; Constance étoit alors à Montpellier, sa patrie. Instruite du malheur arrivé à son époux, elle court s'embarquer à Maguelonne, se rend à Leucate, ranime le courage de la garnison, et prépare la plus vigoureuse défense. Les Ligueurs et les Espagnols l'attaquent; Constance rend tous leurs efforts inutiles. Les lâches assiégeans, irrités d'une résistance qu'ils devoient admirer, font dresser un gibet, et menacent l'héroïne d'y attacher son époux, si elle ne rend pas sa ville. Constance, dans cette horrible alternative, offrit tous ses biens et sa personne même pour la rançon de son mari : « Ma fortune, ma vie sont à moi, dit-elle; je les » donne volontiers pour mon époux : mais ma ville est au

» roi, et mon honneur à Dieu, je dois les conserver jus-» qu'au dernier soupir. » Les assiégeans eurent l'atrocité de faire pendre son mari, et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction, que le duc de Montmorenci avoit envoyé pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis, en les forçant de lever le siége. Henri IV, par reconnoissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590.

Jean du Cailar de Saint-Bonnet de Toyras, né en Languedoc en 1585, maréchal de France sous Louis XIII, fut regardé comme un des plus fameux capitaines de son tems. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrace, parce qu'il avoit déplu au cardinal de Richelieu.

Le chevalier d'Assas, le Décius français, étoit des environs du Vigan, petite ville des Cévennes. Tout le monde connoît son dévouement héroïque, lorsqu'à Closterkam, en 1760, posté près d'un bois pendant la nuit avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout-à-coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un mot. De ce mot dépendoit la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas n'hésite pas, il crie : *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis!* et il tombe percé de coups.

Le roi Louis XVI a consacré la mémoire de cette su-

perbe action, en créant une pension héréditaire dans la maison d'Assas, jusqu'à l'extinction des mâles.

On auroit à consigner ici une foule de noms de la province, si l'on vouloit faire la liste de tous les bons officiers qu'elle a produits, et qui servent encore avec honneur dans ces vieux régimens, plus connus des ennemis que des citoyens de la capitale.

(8) Le Languedoc a produit beaucoup de magistrats célèbres, qu'il seroit trop long de nommer ici. Le fameux Nogaret, qui servit Philippe-le-Bel avec tant de zèle, dans les démêlés de ce roi avec le pape Boniface VIII, étoit né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et devint successivement professeur ès-lois à l'université de Montpellier, juge-mage de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes, chevalier, chancelier et garde des sceaux de France. Il ne dut son élévation qu'à ses talens.

Jean Bertrandi, garde des sceaux en 1530, étoit de Toulouse. Simple avocat, et député par les états de la province pour porter au roi le cahier *des doléances*, il fut nommé, l'année suivante, conseiller au parlement de Paris; devenu ensuite premier président du parlement de Toulouse, il obtint l'office de garde des sceaux, qui fut créé pour lui en 1551, par le roi Henri II, parce que le chancelier Olivier s'étoit retiré de la cour. Bertrandi fut garde des sceaux jusqu'à la mort de Henri; alors il prit l'état ecclésiastique, devint évêque de Comminges, archevêque de Sens, et cardinal.

Le parlement de Toulouse, institué par Philippe-le-Hardi, et qui tenoit ses séances dès l'an 1280, réuni plu-

sieurs fois à celui de Paris, ensuite séparé et fixé entièrement en Languedoc par Charles VII, en 1443, a presque toujours été présidé par des magistrats d'un grand mérite. Parmi eux, le célèbre Duranti tient un des premiers rangs : sa fin mérite d'être racontée.

Lorsque la mort tragique du duc de Guise et du cardinal son frère, à Blois, eut rempli l'état de troubles, la ville de Toulouse se signala par son attachement à la ligue et par ses fureurs contre Henri III. Les Toulousains députèrent un capitoul aux Parisiens, pour jurer avec eux *l'union*. Ils remirent l'autorité à dix-huit des plus factieux d'entr'eux, comme à Paris on en avoit choisi seize, et envoyèrent par toute la province pour l'exciter à la rébellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d'Assis, avocat général, restèrent fidèles à leur devoir et au roi. Ils devinrent tous deux l'objet de la haine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèrent le premier président d'assembler extraordinairement les chambres, pour décider si, Henri de Valois étant excommunié, le peuple de Toulouse n'étoit pas délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avoit prévu; et ce magistrat rompit l'assemblée sans vouloir rien arrêter. Mais le palais étoit environné de gens armés. Le premier président, remonté dans son carrosse, fut assailli de coups d'épée et de lance, dont aucun ne l'atteignit, par le soin qu'il eut de se baisser au milieu de sa voiture. Son cocher poussoit les chevaux à toute bride, pour regagner la maison de son maître; malheureusement il accrocha contre un puits, et la voiture fut renversée. Duranti, obligé de descendre, se réfugie à l'hôtel-de-ville. Le peu qu'il avoit

d'amis prend aussitôt la fuite ; les boutiques se ferment, on tend les chaînes, et l'on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que Duranti fût transféré au couvent des Jacobins. Il s'y rendit escorté de deux évêques ligueurs et de satellites. On mit un corps-de-garde à sa porte, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. Rose Caulet sa femme, et deux domestiques, eurent permission d'entrer avec lui, à condition de ne plus sortir. On fouilla sa maison, ses papiers ; on ne trouva rien qui pût servir de prétexte au moindre reproche.

Cependant on vouloit sa mort. Les factieux armés se rendent aux Jacobins, et tentent d'enfoncer la porte. Ils ne peuvent y réussir ; ils la brûlent, entrent dans le couvent, sans que les gardes, qui étoient de concert avec eux, fassent la moindre résistance. Chapelier, l'un des chefs de ces assassins, aborde le premier président, et lui ordonne de venir répondre au peuple. Duranti se met à genoux, fait sa prière, embrasse sa femme, lui dit adieu, et marche à la mort.

Quand il est arrivé sur la porte brûlée, Chapelier l'entraînant avec violence, crie à haute voix : *Voici l'homme.* « Oui, ajoute Duranti qui étoit en robe, et dont le visage serein portoit l'empreinte de l'innocence, « oui, me voici. » Quel crime ai-je commis pour vous inspirer cette haine » implacable ? » Ce peu de mots prononcés avec noblesse, un reste d'autorité répandu sur le front de ce vénérable vieillard, le respect involontaire que la vertu inspire au crime, en imposèrent aux factieux. Ils gardèrent tous le silence ; ils alloient peut-être tomber aux pieds du magistrat, quand un coup de mousquet parti de loin vint

l'atteindre au milieu de la poitrine. Duranti tombe, et ses derniers mots sont une prière au ciel pour ses meurtriers.

Le peuple reprend aussitôt sa fureur, traîne dans les rues le corps de Duranti, et court ensuite à la conciergerie massacrer l'avocat général d'Assis.

Ainsi périrent, victimes de leur zèle et de leur fidélité, deux magistrats vertueux, éclairés, dont la province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l'admiration et au respect de tout bon Français, que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

(9) Le goût de la poésie dite *Provençale* fut cultivé à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province, étoient troubadours, et savoient chanter leurs dames presque aussi bien qu'ils se battoient pour elles. En 1323, sous le règne de Charles-le-Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de la *gaie société des sept Troubadours de Tolose*, écrivirent une lettre circulaire à tous les poètes de *la Languedoc*, pour les inviter à venir lire leurs ouvrages à Toulouse le premier de mai suivant, avec promesse de donner *une violette d'or* à celui qui auroit composé *en romain* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours arrivèrent et se rendirent au jardin des sept juges. On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville, et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *cirventès* composé en l'honneur de la Vierge, par Arnauld Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur-le-champ *docteur en la gaie science*.

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d'entr'eux pour *chancelier*, et donnèrent à un autre le titre de *bedeau* ou *secrétaire*. Ils publièrent des statuts auxquels ils donnèrent le nom de *lois d'amour*. Ils ajoutèrent deux autres fleurs à la violette, une églantine et un souci. Enfin leur société devint si célèbre, qu'en 1388 Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI, *pour lui demander des poètes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses états un établissement de la gaie société.*

Telle fut la première origine de l'académie des jeux floraux, qui reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle, ou le commencement du quinzième, par la libéralité d'une dame toulousaine, nommée Clémence Isaure. Cette dame, dont on ne sait presque rien, fonda par son testament de quoi fournir aux frais des trois fleurs que l'académie de Toulouse donne encore tous les ans. Les capitouls et les habitans de cette ville, par reconnoissance pour Clémence Isaure, lui ont érigé, vers le milieu du seizième siècle, une statue de marbre blanc, qu'ils ont placée dans une des salles de l'hôtel-de-ville, où elle se voit encore, et où elle est couronnée de fleurs tous les ans, le 3 de mai, jour de la distribution des prix. Louis XIV, en 1694, a autorisé par des lettres-patentes cette académie, que je crois la plus ancienne de toutes.

On ne sait rien de plus positif sur Clémence Isaure. Je me suis cru permis dans un roman, de la faire seule institutrice des jeux floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l'on adjuge pour prix. Une romance est si peu importante, que j'espère que les savans me passeront l'histoire que j'en ai imaginée.

(10) Cette description n'est que la peinture très-fidelle et très-ressemblante d'un vallon charmant, situé entre Cardet et Massanne, qui s'appelle *Beau-Rivage*, et que la nature a rendu un séjour enchanteur.

FIN DES NOTES.



6 vol. 60

2 vol. e 6 incisioni

I tutti i Vol. incisioni 63



